











L E S

CHEF-D'ŒUVRES

DRAMATIQUES.

D E

MESSIEURS

C O R N E I L L E.



T O M E S E C O N D.





L E S
CHEF-D'ŒUVRES
D R A M A T I Q U E S
D E
M E S S I E U R S
C O R N E I L L E ,
A V E C ,
LE JUGEMENT DES SÇAVANS
A la suite de chaque Piece.
N O U V E L L E É D I T I O N .

T O M E S E C O N D .



A R O U E N .

Chez P I E R R E M A C H U E L , Libraire , rue
Ganterie, Hôtel de S. Wandrille.

M. DCC. LXXX.

A V E C P E R M I S S I O N .



T A B L E
D E S P I E C E S

Contenues dans ce second Volume.



T R A G É D I E S
D E P. C O R N E I L L E.

R O D O G U N E.

HÉRACLIUS.

OTHON.



T R A G É D I E S D E T. C O R N E I L L E.

A R I A N E.

LE COMTE D'ESSEX.

NOV 5 1965

1019910

RODOGUNE.

RODOGUNE,
P R I N C E S S E
DES PARTHES,
T R A G É D I E.



A C T E U R S.

CLÉOPATRE , Reine de Syrie , veuve de
Démétrius Nicanor.

SÉLEUCUS , { Fils de Démétrius & de
ANTIOCHUS , { Cléopatre.

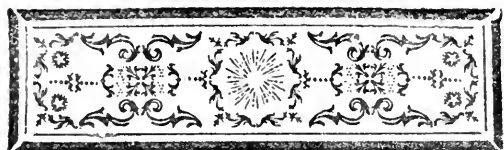
RODOGUNE , Sœur de Phraates , Roi des
Parthes.

TIMAGENE , Gouverneur de deux Princes.

ORONTE , Ambassadeur de Phraates.

LAONICE , Sœur de Timagene , Confi-
dente de Cléopatre.

La Scene est à Séleucie , dans le Palais Royal.



RODOGUNE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.



Nfin ce jour pompeux , cet heureux jour
nous luit ,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la
nuit ;

Ce grand jour où l'hymen étouffant la vengeance
Entre le Parthe & nous remet l'intelligence ,
Affranchit la Princesse , & nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix.
Ce grand jour est venu , mon frere , où notre Reine,
Cessant de plus tenir la Couronne incertaine ,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné ;
De deux Princes jumeaux nous déclarer l'ainé ,
Et l'avantage seul d'un moment de naissance
Dont elle a jusqu'ici caché la connoissance ,

A ij

Mettant au plus heureux le sceptre dans la main ;
 Va faire l'un sujet & l'autre Souverain.
 Mais n'admirez - vous point que cette même Reine
 Le donne pour époux à l'objet de sa haine ,
 Et n'en doit faire un Roi qu'afin de couronner
 Celle que dans les fers elle aimoit à gêner ?
 Rodogune par elle en esclave traitée ,
 Par elle se va voir sur le trône montée ,
 Puisque celui des deux qu'elle nommera Roi
 Lui doit donner la main & recevoir sa foi.

T I M A G E N E .

Pour le mieux admirer trouvez bon , je vous prie ,
 Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
 J'en ai vu les premiers & me souviens encor
 Des malheureux succès du grand Roi Nicanor ,
 Quand des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite ,
 Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
 Je n'ai pas oublié que cet événement
 Du perfide Tryphon fit le soulèvement.
 Voyant le Roi captif , la Reine déblée ,
 Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée ;
 Et le sort favorable à son lâche attentat
 Mit d'abord sous ses loix la moitié de l'Erat.
 La Reine craignant tout de ces nouveaux orages ,
 En sçut mettre à l'abri ses plus précieux gages ;
 Et pour n'exposer pas l'enfance de ses fils ,
 Me les fit chez son frere enlever à Memphis.
 Là nous n'avons rien sçu que de la renommée
 Qui par un bruit confus diversément semée ,
 N'a porté jusqu'à nous ces grands renversemens
 Que sous l'obscurité de cent déguisemens.

L A O N I C E .

Sçachez donc que Tryphon après quatre batailles
 Ayant sçu pour réduire à ses seules murailles ,
 En forma tôt le siège , & pour comble d'effroi
 Un faux bruit s'y coula touchant la mort du Roi.

T R A G É D I E.

Le peuple épouvanté qui déjà dans son ame
 Ne suivoit qu'à regret les ordres d'une femme ,
 Voulut forcer la Reine à choisir un époux.
 Que pouvoit-elle faire & seule & contre tous ?
 Croyant son mari mort , elle épousa son frere ,
 L'effet montra soudain ce conseil salutaire ;
 Le Prince Antiochus devenu nouveau Roi
 Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi :
 La victoire attachée au progrès de ses armes
 Sur nos fiers ennemis rejetta nos alarmes ;
 Et la mort de Tryphon dans un dernier combat
 Changeant tout notre sort lui rendit tout l'Etat.
 Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mere
 De remettre ses fils au trône de leur pere ,
 Il témoigna si peu de le vouloir tenir ,
 Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
 Ayant régné sept ans , son ardeur militaire
 Ralluma cette guerre où succomba son frere ,
 Il attaqua la Parthe , & se crut assez fort
 Pour en venger sur lui la prison & la mort.
 Jusques dans ses Etats il lui porta la guerre ,
 Il s'y fit par-tout craindre à l'égal du tonnerre ,
 Il lui donna bataille où mille beaux exploits . . .
 Je vous acheverai le reste une autre fois ,
 Un des Princes survient.

(*Laonice se veut retirer.*)



S C E N E II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE;
LAONICE.

ANTIOCHUS.

D Emeurez , Laonice ;
 Vous pouvez comme lui me rendre un bon office.
 Dans l'état où je suis , triste , & plein de souci ,
 Si j'espère beaucoup , je crains beaucoup aussi.
 Un seul mot aujourd'hui maître de ma fortune
 M'ôte ou donne à jamais le sceptre & Rodogune ;
 Et de tous les mortels ce secret révélé
 Me rend le plus content ou le plus désolé.
 Je vois dans le hasard tous les biens que j'espère ,
 Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frere ;
 Mais d'un frere si cher , qu'une sainte amitié
 Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié.
 Donc pour moins hasarder j'aime mieux moins prétendre ,
 Et pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre ,
 Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux ;
 M'assurer de celui qui m'est plus précieux.
 Heureux , si sans attendre un fâcheux droit d'ainesse ,
 Pour un trône incertain j'en obtiens la Princesse ,
 Et puis par ce partage épargner les soupirs
 Qui naîtroient de ma peine ou de ses déplaisirs !
 Va le voir de ma part , Timagene , & lui dire
 Que pour cette beauté je lui cede l'Empire ;
 Mais porte-lui si haut la douceur de régner ,
 Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner ,

TRAGÉDIE.

7

Qu'il s'en l'aisse éblouir jusqu'à ne pas connoître
A quel prix je consens de l'accepter pour maître.

SCENE III.

ANTIOCHUS, LAONICE;

ANTIOCHUS.

ET vous , en ma faveur voyez ce chet objet ;
Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet
Qui peut-être aujourd'hui porteroit la couronne ,
S'il n'attachoit les siens à la seule personne ,
Et ne la préféreroit à cet illustre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur
sang.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, LAONICE,
TIMAGENE.

TIMAGENE.

SEigneur , le Prince vient , & votre amour lui
même

Lui peut sans interprete offrir le diadème.

ANTIOCHUS.

Ah ! je tremble , & la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette & mon esprit confus.

A iv

S C E N E V.

S E L E U C U S , A N T I O C H U S ;
T I M A G E N E , L A O N I C E .

S E L E U C U S .

Vous puis - je en confiance expliquer ma pensée ?

A N T I O C H U S .

Parlez , notre amitié par ce doute est blessée.

S E L E U C U S .

Hélas ! c'est le malheur que je crains aujourd'hui ;
L'égalité , mon frere , en est le ferme appui ,
C'en est le fondement , la liaison , le gage ;
Et voyant d'un côté tomber tout l'avantage ,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds ,
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

A N T I O C H U S .

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment ,
Cette peur me touchoit , mon frere , également ;
Mais si vous le voulez , j'en sçais bien le remède.

S E L E U C U S .

Si je le veux ! bien plus , je l'apporte & vous cede
Tout ce que la Coutonne a de charmant en soi.
Oui , Seigneur , car je parle à présent à mon Roi ,
Pour le trône cédé cédez-moi Rodogune ,
Et je n'envierai point votre haute fortune.
Ainsi notre destin n'aura rien de honteux ,
Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux ;
Et nous mépriserons ce foible droit d'ainellé ,
Vous , satisfait du trône , & moi , de la Princesse.

TRAGÉDIE.

9

A N T I O C H U S .

Hélas !

S E L E U C U S .

Recevez-vous l'offre avec déplaisir ?

A N T I O C H U S .

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir
Qui de la même main qui me cede un Empire
M'arrache un bien plus grand & le seul où j'aspire.

S E L E U C U S .

Rodogune ?

A N T I O C H U S .

Elle-même , ils en sont les témoins.

S E L E U C U S .

Quoi , l'estimez-vous tant ?

A N T I O C H U S .

Quoi , l'estimez-vous moins ?

S E L E U C U S .

Elle vaut bien un trône , il faut que je le die.

A N T I O C H U S .

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

S E L E U C U S .

Vous l'aimez donc , mon frere ?

A N T I O C H U S .

Et vous l'aimez aussi ;

C'est là tout mon malheur , c'est là tout mon souci ;

J'espérois que l'éclat dont le trône se pare

Toucheroit vos desirs plus qu'un objet si rare ;

Mais aussi-bien qu'à moi son prix vous est connu ;

Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.

Ah , déplorable Prince !

S E L E U C U S .

Ah , destin trop contraire !

A N T I O C H U S .

Que ne ferois-je point contre un autre qu'un frere ?

S E L E U C U S .

O mon cher frere ! ô nom pour un rival trop doux !

Que ne ferois-je point contre un autre que vous ?

A 7

Où nous vas tu réduire , amitié fraternelle ?

S E L E U C U S.

Amour , qui doit ici vaincre de vous ou d'elle ?

A N T I O C H U S.

L'Amour , l'amour doit vaincre , & la triste amitié

Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.

Un grand cœur cede un Trône , & le cede avec
gloire ,

Cet effort de vertu couronne sa mémoire ;

Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer ;

Qui le cede est un lâche & ne sçait pas aimer.

De tous deux Rodogune a charmé le courage ;

Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage.

Elle doit épouser , non pas vous , non pas moi ,

Mais de moi , mais de vous , quiconque sera Roi :

La Couronne entre nous flotte encore incertaine ,

Mais sans incertitude elle doit être Reine ;

Cependant aveuglés dans notre vain projet

Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet !

Régnons , l'ambition ne peut être que belle ,

Et pour elle quittée , & reprise pour elle ,

Et ce Trône où tous deux nous osions renoncer ;

Souhaitons-le tous deux afin de l'y placer :

C'est dans notre destin le seul conseil à prendre ,

Nous pouvons nous en plaindre , & nous devons
l'attendre.

S E L E U C U S.

Il faut encor plus faire , il faut qu'en ce grand jour

Notre amitié triomphe aussi-bien que l'amour.

Ces deux sieges fameux de Thebes & de Troie ,

Qui mirent l'une en sang , l'autre aux flammes en
proie ,

N'eurent pour fondement à leurs maux infinis

Que ceux que contre nous le sort a réunis.

Il sème entre nous deux toute la jalousie

Qui dépeupla la Grece & saccagea l'Asie ;

Un même espoir du sceptre est permis à tous deux ,
 Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux ;
 Thebes périt pour l'un , Troye a brûlé pour l'autre ;
 Tout va cheoir en ma main , ou tomber en la vôtre :
 En vain votre amitié tâchoit à partager ;
 Et si j'ose tout dire , un titre assez léger ,
 Un droit d'ainesse obscur sur la foi d'une mere
 Va combler l'un de gloire & l'autre de misere.
 Que de sujets de plainte en ce double intérêt
 Aura le malheureux contre un si foible arrêt !
 Que de sources de haine ! hélas ! jugez le reste ,
 Craignez-en avec moi l'événement funeste ,
 Ou plutôt avec moi faites un digne effort
 Pour armer votre cœur contre un si triste sort :
 Malgré l'éclat du Trône & l'amour d'une femme ;
 Faisons si bien régner l'amitié sur notre ame ,
 Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur ;
 Dans le bonheur d'un frere on trouve son bonheur :
 Ainsi ce qui jadis perdit Thebes & Troie
 Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie ;
 Ainsi notre amitié triomphante à son tour
 Vaincra la jalousie en cédant à l'amour ,
 Et de notre destin bravant l'ordre barbare
 Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

A N T I O C H U S.

Le pourrez-vous mon frere ?

S E L E U C U S.

Ah , que vous me pressez !

Je le voudrai du moins , mon frere , & c'est assez ;
 Et ma raison sur moi gardera tant d'empire ,
 Que je défavouerais mon cœur s'il en soupire.

A N T I O C H U S.

J'embrasse comme vous ces nobles sentimens ;
 Mais allons leur donner le secours des sermens ;
 Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée ,
 Les Dieux contre un tel coup assurent sa durée.

A vj

Allons , allons l'étreindre au pied de leurs autels-
Par des liens sacrés & des nœuds immortels.

S C E N E V I.

L A O N I C E , T I M A G E N E .

L A O N I C E .

PEut-on plus dignement mériter la Couronne ?

T I M A G E N E .

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne :
Confident de tous deux , prévoyant leur douleur ,
J'ai prévu leur constance , & j'ai plaint leur malheur ;
Mais de grace achevez l'histoire commencée.

L A O N I C E .

Pour la reprendre donc où nous l'avions laissée ,
Les Parthes au combat par les nôtres forcés ,
Tontôt presque vainqueurs , tantôt presque enfoncés ;
Sur l'une & l'autre armée également heureuse
Virent long-temps voler la victoire douteuse ;
Mais la fortune enfin se tourna contre nous ,
Si bien qu'Antiochus percé de mille coups ,
Prêt de tomber aux mains d'une troupe ennemie
Lui voulut dérober les restes de sa vie ,
Et préférant aux fers la gloire de périr ,
Lui-même par sa main acheva de mourir..
La Reine ayant appris cette triste nouvelle
En reçut tôt après une autre plus cruelle ,
Que Nicanor vivoit , que sur un faux rapport
De ce premier époux elle avoit cru la mort ,
Que piqué jusqu'au vif contre son hyménée
Son ame à l'imiter s'étoit déterminée ,

Et que pour s'affranchir des fers de son vainqueur
Il alloit épouser la Princesse sa sœur.

C'est cette Rodogune où l'un & l'autre frere
Trouve encor les appas qu'avoit trouvés leur pere ;
La Reine envoie en vain pour se justifier ,
On a beau la défendre , on a beau le prier ,
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable ,
Et son amour nouveau la veut croire coupable ;
Son erreur est un crime , & pour l'en punir mieux ;
Il veut même épouser Rodogune à ses yeux ,
Arracher de son front le sacré diadème
Pour ceindre une autre tête en sa présence même ;
Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité ,
Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité ,
Et qu'il assurât mieux par cette barbarie
Aux enfans qui naîtroient le trône de Syrie.

Mais tandis qu'animé de colere & d'amour
Il vient déshériter ses fils par son retour ,
Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
Conduit ces deux amans & court comme à la proie ,
La Reine au désespoir de n'en rien obtenir
Se résout de se perdre ou de le prévenir.
Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être ,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître ,
Et changeant à regret son amour en horreur ,
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-même leur dresse une embûche au passage ,
Se mêle dans les coups , porte par-tout sa rage ,
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirais-je enfin ? Les Parthes sont défaits ,
Le Roi meurt , & dit-on , par la main de la
Reine.

Rodogune captive est livrée à sa haine ;
Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers ,
Alors sans moi , mon frere , elle les eût soufferts ,
La Reine à la gêner prenant mille délices
Ne commettoit qu'à moi l'ordre de ses supplices ;

Mais quoi que m'ordonnât cette ame toute en feu ;
 Je promettois beaucoup , & j'exécutois peu.
 Le Parthe cependant en jure la vengeance ,
 Sur nous à main armée il fond en diligence ,
 Nous surprend , nous assiege , & fait un tel effort
 Que la ville aux abois , on lui parle d'accord.
 Il veut fermer l'oreille enflé de l'avantage ,
 Mais voyant parmi nous Rodogune en ôtage ,
 Enfin il craint pour elle & nous daigne écouter ;
 Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.

La Reine de l'Egypte a rappelé nos Princes ;
 Pour remettre à l'ainé son Trône & ses Provinces ;
 Rodogune a paru sortant de sa prison
 Comme un soleil levant dessus notre horizon ;
 Le Parthe a décampé pressé par d'autres guerres
 Contre l'Arménien qui ravage ses terres ;
 D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui,
 La paix finit la haine , & pour comble aujourd'hui ;
 Dois-je dire de bonne au mauvaise fortune ?
 Nos deux Princes tous deux adorent Rodogune.

T I M A G E N E.

Si-tôt qu'ils ont paru tous deux en cette Cour ,
 Ils ont vu Rodogune , & j'ai vu leur amour ;
 Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plain-
 dre ,
 Connoissant leur vertu je n'en vois rien à craindre.
 Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux...

L A O N I C E.

Et n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

T I M A G E N E.

Vous me trouvez mal propre à cette confidence ,
 Et peut-être à dessein je la vois qui s'avance.
 Adieu. Je dois au rang qu'elle est prête à tenir
 Du moins la liberté de vous entretenir.

SCENE VII.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

JE ne sçais quel malheur aujourd'hui me menace ;
Et coule dans ma joie une secrete glace ,
Je tremble , Laonice , & te voulois parler
Ou pour chasser ma crainte ou pour m'en consoler.

LAONICE.

Quoi , Madame , en ce jour pour vous si plein de gloire ?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire ;
La fortune me traite avec trop de respect ;
Et le trône & l'hymen , tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice ;
Le trône sous mes pas creuser un précipice ;
Je vois de nouveaux fers après les miens brisés ,
Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés ;
En un mot , je crains tout de l'esprit de la Reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les Grands se calme rarement ;
La paix souvent n'y sert que d'un amusement ,
Et dans l'état où j'entre , à te parler sans feinte ,
Elle a lieu de me craindre , & je crains cette crainte.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux Etats
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats ;
J'oublie & pleinement toute mon aventure ,
Mais une grande offense est de cette nature

Que toujours son auteur impute à l'offensé
 Un vif ressentiment dont il le croit blessé ;
 Et quoiqu'en apparence on les réconcilie ,
 Il le craint , il le hait , & jamais ne s'y fie ;
 Et toujours alarmé de cette illusion ,
 Si-tôt qu'il peut le perdre , il prend l'occasion..
 Telle est pour moi la Reine.

L A O N I C E.

Ah , Madame , je jure

Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.
 Vous devez oublier un désespoir jaloux
 Où força son courage un infidele époux.
 Si teinte de son sang & toute furieuse
 Elle vous traita lors en rivale odieuse ,
 L'impétuosité d'un premier mouvement
 Engageoit sa vengeance à ce dur traitement ;
 Il falloit un prétexte à vaincre sa colere ,
 Il y falloit du temps , & pour ne vous rien taire ;
 Quand je me dispensois à lui mal obéir ,
 Quand en votre faveur je semblois la trahir ,
 Peut-être qu'en son cœur plus douce & repentie
 Elle en dissimuloit la meilleure partie ,
 Que se voyant tromper elle fermoit les yeux ,
 Et qu'un peu de pitié la satisfaisoit mieux.
 A présent que l'amour succede à la colere ,
 Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mere ;
 Et si de cet amour je la voyois sortir ,
 Je jure de nouveau de vous en avertir.
 Vous sçavez comme quoi je vous suis toute acquise ;
 Le Roi souffriroit-il d'ailleurs quelque surprise ?

R O D O G U N E.

Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'hui ,
 Elle sera sa mere , & pourra tout sur lui.

L A O N I C E.

Qui que ce soit des deux , je sçais qu'il vous adore ;
 Connoissant leur amour pouvez-vous craindre encore ?

R O D O G U N E.

Hui, je crains leur hymen, & d'être à l'un des deux.

L A O N I C E.

Quoi, sont-ils des sujets indignes de vos feux ?

R O D O G U N E.

Comme ils ont même sang avec pareil mérite,

Un avantage égal pour eux me sollicite ;

Mais il est mal-aisé dans cette égalité

Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies.

Dont par le doux rapport les ames assorties

S'attachent l'un à l'autre, & se laissent piquer

Par ces je ne sçais quoi qu'on ne peut expliquer.

C'est par-là que l'un d'eux obtient la préférence ;

Je crois voir l'autre encore avec indifférence,

Mais cette indifférence est une aversion,

Lorsque je la compare avec ma passion.

Etrange effet d'amour ! incroyable chimere !

Je voudrois être à lui si je n'aimois son frere,

Et le plus grand des maux toutefois que je crains,

C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

L A O N I C E.

Ne pourrai-je servir une si belle flamme ?

R O D O G U N E.

Ne crois pas en tirer le secret de mon ame.

Quelque époux que le Ciel veuille me destiner ;

C'est à lui pleinement que je veux me donner.

De celui que je crains si je suis le partage,

Je sçaurai l'accepter avec même visage,

L'hymen me le rendra précieux à son tour,

Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,

Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée

Qu'un autre qu'un mari regne sur ma pensée.

L A O N I C E.

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher !

R O D O G U N E.

Que ne puis-je à moi-même aussi-bien le cacher ?

Quoi que vous me cachiez , aisément je devine ;
Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine ,
Le Prince. . . .

R O D O G U N E .

Garde-toi de nommer mon vainqueur ;
Ma rougeur trahiroit les secrets de mon cœur ,
Et je te voudrois mal de cette violence
Que ta dextérité feroit à mon silence ;
Même de peur qu'un mot par hasard échappé
Te fasse voir ce cœur & quels traits l'ont frappé ;
Je romps un entretien dont la suite me blesse.
Adieu : mais souviens-toi que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

L A O N I C E .

Madame , assurez-vous sur ma fidélité.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

C L E O P A T R E.

Sermens fallacieux , salutaire contrainte ;
Que m'imposa la force & qu'accepta ma crainte ;
Heureux déguisemens d'un immortel courroux ,
Vains phantômes d'Etat , évanouissez-vous.
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître ;
Avec ce péril même il vous faut disparaître ,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.

Et vous , qu'avec tant d'art cette feinte a voilée ,
Recours des impuissans , haine dissimulée ,
Digne vertu des Rois , noble secret de Cour ,
Eclatez , il est temps , & voici notre jour.
Montrons-nous toutes deux , non plus comme sujettes ,
Mais telle que je suis & telle que vous êtes.
Le Parthe est éloigné , nous pouvons tout oser ,
Nous n'avons rien à craindre & rien à déguiser ,
Je hais , je regne encor. Laissons d'illustres marques
En quittant , s'il le faut , ce haut rang des Monarques ,

Faisons-en avec gloire un départ éclatant ,
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
C'est encor , c'est encor cette même ennemie
Qui cherchoit ses honneurs dedans mon infamie ;
Dont la haine à son tour croit me faire la loi ,
Et régner par mon ordre & sur vous & sur moi.
Tu m'estimes bien lâche , imprudente rivale ,
Si tu crois que mon cœur jusques-là se ravale ,

Qu'il souffre qu'un hymen qu'en t'a promis en vain
Te mette ta vengeance & mon Sceptre à la main.

Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadème ,
Vois quel sang il me coûte , & tremble pour toi
même ,

Tremble , te dis-je , & songe en dépit du traité
Que pour t'en faire un don je l'ai trop acheté.

S C E N E I I.

C L E O P A T R E , L A O N I C E.

C L E O P A T R E.

LAonice , vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête ?

L A O N I C E.

La joie en est publique , & les Princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
L'un & l'autre fait voir un mérite si rare
Que le souhait confus entre les deux s'égare ;
Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
N'est qu'un foible ascendant d'un premier mouve-
ment.

Ils penchent d'un côté prêts à tomber de l'autre ,
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre ,
Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux.
Que votre secret seu les réunira tous.

C L E O P A T R E.

Sçais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense ?

L A O N I C E.

J'attends avec eux tous celui de leur naissance.

C L E O P A T R E.

Pour un esprit de Cour & nourri chez les Grands
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants.
Apprends, ma confidente, apprends à me connoître.
Si je cache en quel rang le Ciel les a fait naître,
Vois, vois que tant que l'ordre en demeure dou-
teux,

Aucun des deux ne regne & je regne pour eux.
Quoique ce soit un bien que l'un & l'autre attende ;
De crainte de le perdre aucun ne le demande ;
Cependant je possède, & leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur Sceptre dans la main.
Voilà mon grand secret. Sçais-tu par quel mystère
Je les laissois tous deux en dépôt chez mon frère ?

L A O N I C E.

J'ai cru qu'Antiochus les tenoit éloignés
Pour jour des Etats qu'il avoit regagnés.

C L E O P A T R E.

Il occupoit leur Trône & craignoit leur présence,
Et cette juste crainte assuroit ma puissance.
Mes ordres en étoient de point en point suivis,
Quand je le menaçois du retour de mes fils ;
Voyant ce foudre prêt à suivre ma colere,
Quoi qu'il me plût ofer, il n'osoit me déplaire,
Et content malgré lui du vain titre de Roi,
S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que sous moi,
Je te dirai bien plus. Sans violence aucune
J'aurois vu Nicanor épouser Rodogune,
Si content de lui plaire & de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laissant régner ;
Son retour me fâchoit plus que son hyménée ;
Et j'aurois pu l'aimer s'il ne l'eût couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts superflus,
Je fis beaucoup plus alors & ferois encor plus,
S'il étoit quelque voie infame ou légitime
Que m'enseignât la gloire ou que m'ouvrît le crime,

Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri
 Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari.
 Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite ,
 Délices de mon cœur , il faut que je te quitte ,
 On m'y force , il le faut , mais on verra quel fruit
 En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
 L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle ;
 Autant que l'un fut grand , l'autre sera cruelle ;
 Et puisqu'en te perdant j'ai sur qui m'en venger ,
 Ma perte est supportable & mon mal est léger.

L A O N I C E.

Quoi ? vous parlez encor de vengeance & de haine
 Pour celle dont vous-même allez faire une Reine ?

C L E O P A T R E.

Quoi ? Je ferois un Roi pour être son époux
 Et m'exposer aux traits de son juste courroux ?
 N'apprendras-tu jamais , ame basse & grossière ,
 A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire ?
 Toi qui connois ce peuple & sçais qu'aux champs de
 Mars

Lâchement d'une femme il suit les étendards ,
 Que sans Antiochus Tryphon m'eût dépouillée ;
 Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée ,
 Ne sçaurois-tu juger que si je nomme un Roi ,
 C'est pour le commander & combattre pour moi ?
 J'en ai le choix en main avec le droit d'ainesse ,
 Et puisqu'il en faut faire une aide à ma foiblesse ,
 Que la guerre sans lui ne peut se rallumer ,
 J'usurai bien du droit que j'ai de le nommer.
 On ne montera point au rang dont je dévale ,
 Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale ;
 Ce n'est qu'en me vengeance qu'on me le peut ravir ;
 Et je ferai régner qui me voudra servir.

L A O N I C E.

Je vous connoissois mal.

T R A G É D I E. 23
C L E O P A T R E.

Connois-moi toute entiere.

Quand je mis Rodogune en tes mains prissonniere ,
Ce ne fut ni pitié ni respect de son rang
Qui m'arrêta le bras & conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissoit sans armée ,
Et d'une troupe en hâte à me suivre animée ,
Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours
M'exposoiert à son frere , & foible & sans secours.
Je me voyois perdue à moins d'un tel ôtage :
Il vint , & sa fureur craindre pour ce cher gage ,
Il m'imposa des loix , exigea des sermens ,
Et moi j'accordai tout pour obtenir du temps.
Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire ,
J'en obtins , & je crus obtenir la victoire ,
J'ai pu reprendre haleine , & sous de faux apprêts . . .
Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès ,
Ecoute , & tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

S C E N E I I I.

C L E O P A T R E , A N T I O C H U S ,
S E L E U C U S , L A O N I C E .

C L E O P A T R E .

MEs enfans , prenez place. Enfin voici le jour
Si doux à mes souhaits , si chers à mon amour ,
Où je puis voir briller sur une de vos têtes
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes ,
Et vous remettre un bien après tant de malheurs
Qui m'a coûté pour vous tant de soins & de pleurs.
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes ,
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes ,

Que pour ne vous pas voir exposés à ses coups ,
 Il fallut me résoudre à me priver de vous.
 Quelles peines depuis , grands Dieux , n'ai-je souffertes !

Chaque jour redoubla mes douleurs & mes pertes ;
 Je vis votre Royaume entre ces murs réduit ,
 Je crus mort votre pere , & sur un si faux bruit
 Le peuple mutiné voulut avoir un maître ;
 J'eus beau le nommer lâche , ingrat , parjure , traître ,

Il fallut satisfaire à son brutal desir ,
 Et de peur qu'il en prît , il m'en fallut choisir ;
 Pour vous sauver l'Etat que n'eussé-je pu faire ?
 Je choisis un époux avec des yeux de mere ,
 Votre oncle Antiochus , & j'espérai qu'en lui
 Votre Trône tombant trouveroit un appui.
 Mais à peine son bras en relève la chute ,
 Que par lui de nouveau le sort me persécute ;
 Maître de votre Etat par sa valeur sauvé ,
 Il s'obstine à remplir ce Trône relevé ,
 Qui lui parle de vous , attire sa menace ,
 Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place ;
 Et de depositaire & de libérateur
 Il s'érige en tyran & lâche usurpateur :
 Sa main l'en a puni , pardonnons à son ombre ;
 Aussi-bien en un seul voici des maux sans nombre.

Nicanor votre pere & mon premier époux . . .
 Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux ,
 Puisque l'ayant cru mort , il sembla ne revivre
 Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?
 Passons , je ne me puis souvenir sans trembler
 Du coup dont j'empêchai qu'il nous fût accabler :
 Je ne sçais s'il est digne ou d'horreur ou d'estime ,
 S'il plut aux Dieux ou non , s'il fut justice ou crime ;

Mais soit crime ou justice , il est certain , mes fils ,
 Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis :

Ni celui des grandeurs ni celui de la vie
 Ne jettâ dans mon cœur cette aveugle furie.
 J'étois lassé du trône où d'éternels malheurs
 Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs;
 Ma vie est presque usée , & ce reste inutile
 Chez mon frere avec vous trouvoit un sûr asyle :
 Mais voir après douze ans & de soins & de maux
 Un pere vous ôter le fruit de mes travaux !
 Mais voir votre Couronne après lui destinée
 Aux enfans qui naîtroient d'un second hyménée !
 A cette indignité je ne connus plus rien ,
 Je me crus tout permis pour garder votre bien.
 Recevez donc , mes fils , de la main d'une mere
 Un trône racheté par le malheur d'un pere :
 Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant ;
 Et si j'en ai fait un en vous le rachetant ,
 Daigne du juste Ciel la bonté souveraine ,
 Vous en laissant le fruit , m'en réserver la peine ,
 Ne lancer que sur moi les foudres mérités ,
 Et n'épandre sur vous que des prospérités.

A N T I O C H U S.

Jusques ici , Madame , aucun ne met en doute
 Les longs & grands travaux que notre amour vous
 coûte ,

Et nous croyons tenir des soins de cet amour
 Ce doux espoir du trône aussi-bien que le jour ;
 Le récit nous en charme , & nous fait mieux com-
 prendre

Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre ;
 Mais afin qu'à jamais nous les puissions bénir ,
 Epargnez le dernier à notre souvenir :
 Ce sont fatalités dont l'ame embarrassée
 A plus qu'elle ne veut se voir souvent forcée ;
 Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
 Il faut passer l'éponge ou titer le rideau ;
 Un fils est criminel quand il les examine ,
 Et quelque suite enfin que le Ciel y destine ;

J'en rejette l'idée , & crois qu'en ces malheurs
 Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.
 Nous attendons le Sceptre avec même espérance ,
Mais si nous l'attendons , c'est sans impatience ;
 Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents ;
 C'est le fruit de vos soins , jouissez en long - temps ;
 Il tombera sur nous quand vous en ferez lasse ,
 Nous le recevrons lors de bien meilleure grace ;
 Et l'accepter si-tôt semble nous reprocher
 De n'être revenus que pour vous l'arracher.

S E L E U C U S.

J'ajouterai , Madame , à ce qu'a dit mon frere ,
 Que bien qu'avec plaisir & l'un & l'autre espere ,
 L'ambition n'est pas notre plus grand desir.
 Régnez , nous le verrons tous deux avec plaisir ,
 Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
 Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance ;
 Et que celui de nous dont le Ciel a fait choix
 Sous votre illustre exemple apprenne l'art des Rois.

C E O P A T R E.

Dites tout , mes enfans , vous fuyez la Couronne ;
 Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne ;
 L'unique fondement de cette aversion
 C'est la honte attachée à sa possession.
 Elle passe à vos yeux pour la même infamie ,
 S'il faut la partager avec votre ennemie ,
 Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
 Sur celle qui venoit pour vous la dérober.

O nobles sentimens d'une ame généreuse !
 O fils vraiment mes fils ! ô mere trop heureuse !
 Le sort de votre pere enfin est éclairci ,
 Il étoit innocent , & je puis l'être aussi ;
 Il vous aimait toujours , & ne fut mauvais pere
 Que charmé par la sœur ou forcé par le frere ;
 Et dans cette embuscade où son effort fut vain ,
 Rodogune , mes fils , ~~le~~ tua par ma main.

Ainsi de cet amour la fatale puissance
 Vous coûte votre pere , à moi mon innocence ;
 Et si ma main pour vous n'avoit tout attenté ,
 L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
 Ainsi vous me rendrez l'innocence & l'estime ,
 Lorsque vous punirez la cause de mon crime.
 De cette même main qui vous a tout sauvé
 Dans son sang odieux je l'aurois bien lavé ,
 Mais comme vous aviez votre part aux offenses ;
 Je vous ai réservé votre part aux vengeances ;
 Et pour ne tenir plus en suspens vos esprits ,
 Si vous voulez régner , le trône est à ce prix.
 Entre deux fils que j'aime avec même tendresse ,
 Embrasser ma querelle est le seul droit d'ainesse ,
 La mort de Rodogune en notamera l'ainé.

Quoi , vous montrez tous deux un visage étonné !
 Redoutez-vous son frere ? Après la paix infame
 Que même en la jurant je détestois dans l'ame ,
 J'ai fait lever des gens par des ordres secrets ,
 Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tous
 prêts ;

Et tandis qu'il fait tête aux Princes d'Arménie ,
 Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.
 Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi ?
 Est-ce pitié pour elle ? Est-ce haine pour moi ?
 Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave ,
 Et mettre mon destin aux mains de mon esclave ?
 Vous ne répondez point ! Allez , enfans ingrats ,
 Pour qui je ctus en vain conserver ces Etats ,
 J'ai fait votre oncle Roi , j'en ferai bien un autre ,
 Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

S E L E U C U S.

Mais , Madame , voyez que pour premier exploit. . . :

C L E O P A T R E.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.

Je sçais bien que le sang qu'à vos mains je demande
 N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande :
 Mais si vous me devez & le sceptre & le jour ,
 Ce doit être envers moi le sceau de votre amour,
 Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie ,
 Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.
 Rien ne vous sert ici de faire les surpris ,
 Je vous le dis encor , le trône est à ce prix :
 Je puis en disposer comme de ma conquête ,
 Point d'ainé , point de Roi qu'en m'apportant sa tête ,
 Et puisque mon seul choix vous y peut élever ,
 Pour jouir de mon crime , il le faut achever.



S C E N E I V.

S E L E U C U S , A N T I O C H U S .

S E L E U C U S .

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
 Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre ?

A N T I O C H U S .

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups
 Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous ?

S E L E U C U S .

O haines , ô fureurs dignes d'une Mégère !
 O femme que je n'ose appeler encor mere !
 Après que tes forfaits ont régné pleinement ,
 Ne sçaurois-tu souffrir qu'on regne innocemment ?
 Quels attraits penfes-tu qu'ait pour nous la couronne ,
 S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?
 Et de quelles horreurs nous doit-elle combler ,
 Si pour monter au trône il faut te ressembler ?

A N T I O C H U S.

Gardons plus de respect aux droits de la nature ,
Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure :
Nous le nommions cruel , mais il nous étoit doux ,
Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
Confidens tout ensemble & rivaux l'un de l'autre ,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre ;
Cependant à nous voir l'un de l'autre rivaux ,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

S E L E U C U S.

Une douleur si sage & si respectueuse
Ou n'est guere sensible ou guere impétueuse ;
Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort ,
D'en connoître la cause & l'imputer au sort.
Pour moi je sens les miens avec plus de foiblesse ,
Plus leur cause m'est chere , & plus l'effet m'en blesse ;
Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien ,
Je donneroïs encor tout mon sang pour le sien ;
Je sçais ce que je dois , mais dans cette contrainte
Si je retiens mon bras , je laisse aller ma plainte ,
Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés ,
Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
Voyez-vous bien quel est le ministère infame
Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme ?
Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux ,
Des deux Princes ses fils elle fait ses bourreaux ?
Si vous pouvez le voir , pouvez-vous vous en taire ?

A N T I O C H U S.

Je vois bien plus encor , je vois qu'elle est ma mere ,
Et plus je vois son crime indigne de ce rang ,
Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croître la violence ,
Mais ma confusion m'impose le silence ,
Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
Je vois les traits honteux dont nous sommes formés.

Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide ,
 J'ose me déguiser jusqu'à son parricide ;
 Je me cache à moi-même un excès de malheur
 Où notre ignominie égale ma douleur ;
 Et , détournant les yeux d'une mere cruelle ,
 J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.

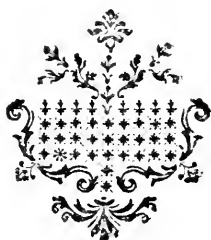
Je conserve pourtant encore un peu d'espoir ,
 Elle est mere , & le sang a beaucoup de pouvoir ;
 Et le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine ,
 Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

S E L E U C U S.

Ah ! mon frere , l'amour n'est guere véhément
 Pour des fils élevés dans un bannissement ,
 Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage ;
 Elle n'a rapelés que pour servir sa rage.
 De ses pleurs tant vantés je découvre le fard ,
 Nous avons en son cœur vous & moi peu de part ;
 Elle fait bien sonner ce grand amour de mere ,
 Mais elle seule enfin s'aime & se confidere ;
 Et quoi que nous étale un langage si doux ,
 Elle a tout fait pour elle & n'a rien fait pour nous.
 Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine :
 Nous ayant embrassés elle nous assassine ,
 En veut au cher objet dont nous sommes épris ,
 Nous demande son sang , met le trône à ce prix !
 Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre ,
 Il est , il est à nous , si nous osons le prendre :
 Notre révolte ici n'a rien que d'innocent ,
 Il est à l'un de nous , si l'autre le consent.
 Régions , & son courroux ne sera que foiblesse ;
 C'est l'unique moyen de sauver la Princesse ;
 Allons la voir , mon frere , & demeurons unis ,
 C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
 Je forme un beau dessein que son amour m'inspire ;
 Mais il faut qu'avec lui notre union conspire ;
 Notre amour aujourd'hui si digne de pitié
 Ne sçauroit triompher que par notre amitié.

Cet avertissement marque une défiance
Que la mienne pour vous souffre avec patience ;
Allons , & soyez sûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

Fin du second Acte.





A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

R O D O G U N E , O R O N T E ,
L A O N I C E .

R O D O G U N E .

Voilà comme l'amour succede à la colere ,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mere ,
Comme elle aime la paix , comme elle fait un Roi ,
Et comme elle use enfin de ses fils & de moi !
Et tantôt mes soupçons lui faisoient une offense !
Elle n'avoit rien fait qu'en sa juste défense !
Lorsque tu la trompois elle fermoit les yeux !
Ah , que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux !
Tu le vois , Laonice. . .

L A O N I C E .

Et vous voyez , Madame ,

Quelle fidélité vous conserve mon ame ,
Et qu'ayant reconnu sa haine & mon erreur ,
Le cœur gros de soupirs & frémissant d'horreur ,
Je romps une foi due aux secrets de ma Reine ,
Et vous viens découvrir mon erreur & sa haine.

R O D O G U N E .

Cet avis salutaire est l'unique secours
A qui je crois devoir le reste de mes jours ;
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie ,
Il faut de ces périls m'applanir la sortie ,
Il faut que tes conseils m'aident à repousser. . .

L A O N I C E .

Madame , au nom des Dieux veuillez m'en dispenser ;

C'est assez que pour vous je lui sois infidèle ;
 Sans m'engager encore à des conseils contre elle.
 Oronte est avec vous , qui comme Ambassadeur
 Devoit de cet hymen honorer la splendeur ;
 Comme c'est en ses mains que le Roi votre frere
 A déposé le soin d'une tête si chere ,
 Je vous laisse avec lui pour en délibérer ;
 Quoi que vous résolviez , laissez-moi l'ignorer.
 Au reste assurez-vous de l'amour des deux Princes ;
 Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs Pro-
 vinces ;.

Mais je ne réponds pas que ce cœur inhumain
 Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
 Je vous parle en tremblant , si j'étois ici vue ,
 Votre péril croîtroit & je serois perdue ;
 Fuyez , grande Princesse , & souffrez cet adieu.

R O D O G U N E.

Va , je reconnoîtrai ce service en son lieu.

S C E N E I I.

R O D O G U N E , O R O N T E.

R O D O G U N E.

Que ferons-nous , Oronte , en ce péril extrême
 Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadème ?
 Fuirons-nous chez mon frere ? Attendrons - nous la
 mort ?

Ou ferons-nous contre elle un généreux effort ?

O R O N T E.

Notre fuite , Madame , est assez difficile :
 J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville ;
 Si l'on veut votre perte , on vous fait observer ;
 Qu s'il vous est permis encor de vous sauver ,

B v.

L'avis de Laonice est sans doute une adresse ;
 Feignant de vous servir elle sert sa maîtresse.
 La Reine qui sur-tout craint de vous voir régner
 Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner ,
 Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle en-
 dure ,

Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
 Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits ,
 Et vous accusera de violer la paix ;
 Et le Roi plus piqué contre-vous que contre elle ;
 Vous voyant lui porter une guerre nouvelle ,
 Blâmera vos frayeurs & nos légèretés
 D'avoir osé douter de la foi des Traités ;
 Et peut-être pressé des guerres d'Arménie
 Vous laissera moquée & la Reine impunie.

A ces honteux moyens gardez de recourir ,
 C'est ici qu'il vous faut ou régner ou périr.
 Le Ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne ;
 Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

R O D O G U N E.

Ah ! que de vos conseils j'aimerois la vigueur ,
 Si nous avions la force égale à ce grand cœur !
 Mais pourrions-nous braver une haine en colere
 Avec ce peu de gens que ma laissés mon frere ?

O R O N T E.

J'aurois perdu l'esprit , si j'osois me vanter
 Qu'avec ce peu de gens nous pussions résister ;
 Nous mourrons à vos pieds , c'est toute l'assistance
 Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance.
 Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes
 lieux

Vous portez le grand maître & des Rois & des Dieux ?
 L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire :
 Faites-vous un rempart des fils contre la mere ;
 Ménagez bien leur flamme , ils voudront tout pour
 vous ,
 Et ces astres naissans sont adorés de tous.

Quoi que puisse en ces lieux une Reine cruelle ,
 Pouvant tout sur ses fils , vous y pouvez plus qu'elle ;
 Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
 Je tâche à rassembler nos Parth s écartés.
 Ils sont peu , mais vaillans , & peuvent de sa rage
 Empêcher la surprise & le premier outrage.
 Craignez moins , & sur-tout , Madame , en ce grand
 jour
 Si vous voulez régner , faites régner l'amour.

S C E N E I I I.

R O D O G U N E *seule.*

QUoi ! je pourrois descendre à ce lâche artifice
 D'aller de mes amans mendier le service ,
 Et sous l'indigne appas d'un coup d'œil afféré
 J'irois jusqu'en leurs cœurs chercher ma sûreté !
 Celles de ma naissance ont horreur des bassesses ,
 Leur sang tout généreux hait ces molles adresses ;
 Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir ,
 Je croirai faire assez de le daigner souffrir.
 Je verrai leur amour , j'éprouverai sa force
 Sans flatter leurs desirs , sans leur jeter d'amorce ,
 Et s'il est assez fort pour me servir d'appui ,
 Je le ferai régner , mais en régnant sur lui.
 Sentimens étouffés de colere & de haine ,
 Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine ;
 Et d'un oubli contraint rompez la dure loi ,
 Pour rendre enfin justice aux manes d'un grand
 Roi.

Rapportez à mes yeux son image sanglante :
 D'amour & de fureur encore étincelante ,
 Telle que je le vis , quand tout percé de coups
 Il me cria : *Vengeance , adieu , je meurs pour vous*

Chere ombre , hélas ! bien loin de l'avoir poursuivie ;
J'allois baiser la main qui t'arracha la vie ,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang ;
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang :
Plus la haute naissance approche des couronnes ,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes ;
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr ,
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.
Après avoir armé pour venger cet outrage ,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage ;
Et moi , fermant les yeux sur ce noir attentat ,
Je suivois mon destin en victime d'Etat :
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide
Des restes de sa vie insolemment avide ,
Vouloir encor percer ce sein infortuné .
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné ;
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage ,
Je brise avec honneur mon illustre esclavage ;
J'ose reprendre un cœur pour aimer & haïr ,
Et ce n'est plus qu'à-toi que je veux obéir.

Le consentiras-tu , cet effort sur ma flamme ,
Toi , son vivant portrait que j'adore dans l'ame ,
Cher Prince , dont je n'ose en mes plus doux souhaits
Fier encor le nom aux murs de ce Palais ?
Je sçais quelles seront tes douleurs & tes craintes ,
Je vois déjà tes maux , j'entends déjà tes plaintes ;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs , j'aurai mêmes alarmes ,
S'il t'en coûte un soupir , j'en verserai des larmes :
Mais , Dieux , que je me trouble en les voyant tous
deux !

Amour , qui me confonds , cache du moins tes feux ,
Et contiens de mon cœur dont je te fais le maître ,
Dans mes regards surpris garde-toi de paroître.

S C E N E I V.

ANTIOCHUS, SELEUCUS,
RODOGUNE.

A N T I O C H U S :

NE vous offensez pas , Princesse , de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir ,
Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent ,
A vos premiers regards tous deux ils se rendirent ;
Mais un profond respect nous fit taire & brûler ,
Et ce même respect nous force de parler.

L'heureux moment approche où votre destinée
Semble être aucunement à la nôtre enchaînée ,
Puisque d'un droit d'ainesse incertain parmi nous
La nôtre attend un sceptre , & la vôtre un époux .
C'est trop d'indignité que notre souveraine
De l'un de ses captifs tiennne le nom de Reine ,
Notre amour s'en offense , & changeant cette loi
Remet à notre Reine à nous choisir un Roi .
Ne vous abaissez plus à suivre la Couronne ,
Donnez - la sans souffrir qu'avec elle on vous donne ;
Réglez notre destin qu'ont mal réglé les Dieux ;
Notre seul droit d'ainesse est de plaire à vos yeux ,
L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure
Préfère votre choix au choix de la nature ,
Et vient sacrifier à votre élection
Toute notre espérance & notre ambition.

Prononcez donc , Madame , & faites un Monar-
que ,

Nous céderons sans honte à cette illustre marque ;
Et celui qui perdra votre divin objet
Demeurera du moins votre premier sujet :

Son amour immortel sçaura toujours lui dire
 Que ce rang près de vous vaut ailleurs un Empire ;
 Il y mettra sa gloire , & dans un tel malheur
 L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

R O D O G U N E.

Princes , je dois beaucoup à cette déférence
 De votre ambition & de votre espérance ,
 Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaisir ,
 Si celles de mon rang avoient droit de choisir.
 Comme sans leurs avis les Rois disposent d'elles ;
 Pour affermir leur trône ou finir leurs querelles ,
 Le destin des Etats est arbitre du leur ,
 Et l'ordre des Traités regle tout dans leur cœur.
 C'est lui que suit le mien , & non pas la Couronne ;
 J'aimerais l'un de vous parce qu'il me l'ordonne ,
 Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir ,
 Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
 N'attendez rien de plus , ou votre attente est vaine ;
 Le choix que vous m'offrez appartient à la Reine ,
 J'entreprendrois sur elle à l'accepter de vous.
 Peut-être on vous a tâ jusqu'où va son courroux ;
 Mais je dois par épreuve assez bien le connoître.
 Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
 Que n'en ai-je souffert , & que n'a-t-elle osé ?
 Je veux croire avec vous que tout est apaisé ;
 Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
 Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
 Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli
 Que la paix entre nous doit avoir établi.
 Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre ,
 Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre ;
 Et je mériterois qu'il me pût consumer ,
 Si je lui fournissois de quoi se rallumer.

S E L E U C U S.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante ,
 Sil est en votre main de la rendre impuissante ?

Faites un Roi, Madame, & régnerez avec lui,
Son courroux désarmé demeure sans appui,
Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
Ne pousseroient en l'air que de vaines fumées.
Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?
La Couronne est à nous, & sans lui faire injure,
Sans manquer de respect aux droits de la nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard.
Qu'un si foible scrupule en notre faveur cesse,
Votre inclination vaut bien un droit d'ainesse
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur,
S'il se trouvoit contraire aux vœux de votre cœur.
On vous applaudiroit quand vous seriez à plaindre ;
Pour vous faire régner ce seroit vous contraindre,
Vous donner la Couronne en vous tyrannisant,
Et verser du poison sur ce noble présent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume,
Et permettez que l'heur qui suivra votre époux
Se puisse redoubler à le tenir de vous.

R O D O G U N E.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous
brûle,
Et tâchant d'avancer son effort vous recule :
Vous croyez que ce choix que l'un & l'autre attend
Pourra faire un heureux sans faire un mécontent ;
Et moi quelque vertu que votre cœur prépare,
Je crains d'en faire deux, si le mien se déclare :
Non que de l'un & l'autre il dédaigne les vœux,
Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux ;
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne :
Je me mettrai trop haut, s'il faut que je me donne ;
Quoiqu'aisément je cede aux ordres de mon Roi,
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.

Sçavez-vous quels devoirs , quels travaux , quels
services

Voudront de mon orgueil exiger les caprices ?

Par quels degrés de gloire on me peut mériter ?

En quels affreux périls il faudra vous jeter ?

Ce sceur vous est acquis après le diadème ,

Princes , mais gardez-vous de le rendre à lui-même ;

Vous y renoncerez peut-être pour jamais ,

Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

S E L E U C U S.

Quels seront les devoirs , quels travaux , quels ser-
vices

Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices ?

Et quels affreux périls pourront nous redouter ,

Si c'est par ces degrés qu'on peut vous mériter ?

A N T I O C H U S.

Princesse , ouvrez ce cœur , & jugez mieux du nôtre ;

Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un & l'autre ,

Et dites hautement à quel prix votre choix

Veut faire l'un de nous le plus heureux des Rois.

R O D O G U N E.

Princes , le voulez-vous ?

A N T I O C H U S.

C'est notre unique envie ;

R O D O G U N E.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

S E L E U C U S.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

R O D O G U N E.

Enfin vous le voulez ?

S E L E U C U S.

Nous vous en conjurons.

R O D O G U N E.

Hé bien donc , il est temps de me faire connoître :

J'obéis à mon Roi , puisqu'en de vous doit l'être ,

Mais quand j'aurai parlé , si vous vous en plaignez ,

L'atteste tous les Dieux que vous m'y contraignez.

Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue
J'écoute une chaleur qui m'étoit défendue,
Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.

Tremblez, Princes, tremblez au nom de votre
pere,

Il est mort, & pour moi par les mains d'une mere;
Je l'avois oublié, sujette à d'autres loix;
Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.
C'est à vous de choisir mon amour ou ma haine,
J'aime les fils du Roi, je hais ceux de la Reine,
Réglez-vous là-dessus, & sans plus me presser,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti, mon choix suivra le vôtre;
Je respecte autant l'un que je déteste l'autre,
Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand Roi,
S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse:
Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit;
Qui peut contre elle & lui soulever votre esprit?
Si vous leur préférez une mere cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle,
Vous devez la punir si vous la condamnez,
Vous devez l'imiter si vous la soutenez.
Quoi, cette ardeur s'éteint! l'un & l'autre soupire!
J'avois sçu le prévoir, j'avois sçu le prédire.

A N T I O C H U S.

Princesse. . . .

R O D O G U N E.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché,
Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
Appellez ce devoir haine, rigueur, colere,
Pour gagner Rodogune il faut venger un pere,
Je me donne à ce prix. Osez me mériter,
Et voyez qui de vous daignera m'accepter..
Adieu, Princes.

S C E N E V.

A N T I O C H U S , S E L E U C U S.

A N T I O C H U S.

HElas ! c'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite !

S E L E U C U S.

Elle nous fuit , mon frere , après cette rigueur.

A N T I O C H U S.

Elle fuit , mais en Parthe , en nous perçant le cœur.

S E L E U C U S.

Que le Ciel est injuste ! une ame si cruelle
Méritoit notre mere & devoit naître d'elle.

A N T I O C H U S.

Plaignons-nous sans blasphême.

S E L E U C U S.

Ah ! que vous me gênez
Par cette retenue où vous vous obstinez !
Faut-il encor régner , faut-il l'aimer encore ?

A N T I O C H U S.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

S E L E U C U S.

C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris
Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix.

A N T I O C H U S.

C'est & d'elle & de lui tenir bien peu de compte
Que faire une révolte & si pleine & si prompte.

S E L E U C U S.

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété ,
La révolte devient une nécessité.

A N T I O C H U S.

La volte , mon frere , est bien précipitée ,
Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée ,
Et c'est à nos desirs trop de témérité
De vouloir de tels biens avec facilité.
Le Ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire ;
Pour gagner un triomphe il faut une victoire.
Mais que je tâche en vain de flatter nos tourmens !
Nos malheurs sont plus forts que ces déguisemens ,
Leur excès à mes yeux paroît un noir abîme
Où la haine s'apprête à couronner le crime ,
Où la gloire est sans nom , la vertu sans honneur ;
Où sans un parricide il n'est point de bonheur ;
Et voyant de ces maux l'épouvantable image ,
Je me sens affoiblir quand je vous encourage ,
Je frémis , je chancelle , & mon cœur abattu
Suit tantôt sa douleur & tantôt sa vertu.
Mon frere , pardonnez à des discours sans suite
Qui sont trop voir le trouble où mon ame est réduite.

S E L E U C U S.

J'en ferois comme vous , si mon esprit troublé
Ne secouoit le joug dont il est accablé.
Dans mon ambition , dans l'ardeur de ma flamme ;
Je vois ce qu'est un trône & ce qu'est une femme ;
Et jugeant par leur prix de leur possession ,
J'éteins enfin ma flamme & mon ambition ,
Et je vous céderois l'un & l'autre avec joie ,
Si dans la liberté que le Ciel me renvoie
La crainte de vous faire un funeste présent
Ne me jettoit dans l'ame un remords trop cuisant.
Dérobons-nous , mon frere , à ces ames cruelles ,
Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

A N T I O C H U S.

Comme j'aime beaucoup , j'espère encore un peu ,
L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu ,
Et son reste confus me rend quelques lumieres
Pour juger mieux que vous de ces ames si fieres.

Croyez-moi , l'un & l'autre a redouté nos pleurs ;
 Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs ,
 Et si tantôt leur haine eût attendu nos larmes ,
 Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

S E L E U C U S.

Pleurez donc à leurs yeux , gémissiez , soupirez ;
 Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.
 Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent
 d'elles ,

Il vous faudra parer leurs haines mutuelles ,
 Sauver l'une de l'autre ; & peut-être leurs coups
 Vous trouvant au milieu ne perceront que vous.
 C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mere
 N'ont plus de choix ici ni de loix à nous faire :
 Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi ,
 Rodogune est à vous puisque je vous fais Roi.
 Epargnez vos soupirs près de l'une & de l'autre ,
 J'ai trouvé mon bonheur , saisissez-nous du vôtre ;
 Je n'en suis point jaloux , & ma triste amitié
 Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.



S C E N E V I.

A N T I O C H U S *seul.*

Que je serois heureux si je n'aimois un frere !
 Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire ;
 Mon amitié s'oppose à son aveuglement ,
 Elle agira pour vous , mon frere , également ,
 Et n'abusera point de cette violence
 Que l'indignation fait à votre espérance.
 La pesanteur du coup souvent nous étourdit ,
 On le croit repoussé quand il s'approfondit ;
 Et quoi qu'un juste orgueil sur l'heure se persuade ,
 Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade.

Ces ombres de santé cachent mille poisons ,
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
Daignent les justes Dieux rendre vain ce présage ;
Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage .
Et si contre l'effort d'un si puissant courroux
La nature & l'amour voudront parier pour nous.

Fin du troisieme Acte.





A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

A N T I O C H U S , R O D O G U N E .

R O D O G U N E .

P Rince , qu'ai-je entendu ? parce que je soupire ,
 Vous présumez que j'aime , & vous m'osez le dire !
 Est-ce un frere , est-ce vous dont la témérité
 S'imagine. . . .

A N T I O C H U S .

Appaisez ce courage irrité ,
 Princesse , aucun de nous ne seroit téméraire
 Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire ;
 Je vois votre mérite & le peu que je vauz ,
 Et ce rival si cher connoît mieux ses défauts.
 Mais si tantôt ce cœur parloit par votre bouche ,
 Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche ,
 Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux ;
 Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux ,
 Si c'est présomption de croire ce miracle ,
 C'est une impiété de douter de l'oracle ,
 Et mériter les maux où vous nous condamnez ,
 Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
 Princesse , au nom des Dieux , au nom de cette
 flamme. . . .

R O D O G U N E .

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une ame ;

Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité
 Des termes obligeans de ma civilité.
 Je l'ai dit , il est vrai , mais quoi qu'il en puisse être,
 Méritez cet amour que vous voulez connoître.
 Lorsque j'ai soupiré , ce n'étoit pas pour vous ,
 J'ai donné ces soupirs aux manes d'un époux ,
 Et ce sont les effets du souvenir fidele
 Que la mort à toute heure en mon ame rappelle.
 Princes , soyez ses fils & prenez son parti.

A N T I O C H U S.

Recevez donc son cœur en nous deux réparti :
 Ce cœur qu'un saint amour rangea sous votre empire ,
 Ce cœur pour qui le vôtre à tout moment soupire ,
 Ce cœur en vous aimant indignement percé
 Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé ,
 Il le reprend en nous , il revit , il vous aime ,
 Et montre en vous aimant qu'il est encor le même.
 Ah ! Princesse , en l'état où le sort nous a mis
 Pouvons - nous mieux montrer que nous sommes ses
 fils ?

R O D O G U N E.

Si c'est son cœur en vous qui revit & qui m'aime ,
 Faites ce qu'il feroit s'il vivoit en lui - même ;
 A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras ,
 Pouvez-vous le porter & ne l'écouter pas ?
 S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre ,
 Il emprunte ma voix pour mieux se faire entendre ;
 Une seconde fois il vous le dit par moi ,
 Prince , il faut le venger.

A N T I O C H U S.

J'accepte cette loi ;
 Nommez les assassins & j'y cours.

R O D O G U N E.

Quel mystère
 Vous fait en l'acceptant méconnoître une mere ?

Ah ! si vous ne voulez voir finir nos destins ,
Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

R O D O G U N E.

Ah ! je vois trop régner son parti dans votre ame.
Prince , vous le prenez.

A N T I O C H U S.

Oui , je le prends , Madame ;

Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang
Que la nature enferme en ce malheureux flanc.

Satisfaites vous-même à cette voix secrète ,
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprete ;

Exécutez son ordre , & hâtez - vous sur moi

De punir une Reine & de venger un Roi ;

Mais quitte par ma mort d'un devoir si sévère ,

Ecoutez-en un autre en faveur de mon frere :

De deux Princes unis à soupirer pour vous

Prenez l'un pour victime & l'autre pour époux.

Punissez un des fils des crimes de la mere ,

Mais payez l'autre aussi des services du pere ,

Et laissez un exemple à la postérité

Et de rigueur entiere & d'entiere équité.

Quoi , n'écoutez-vous ni l'amour ni la haine ?

Ne pourrais-je obtenir ni salaire ni peine ?

Ce cœur qui vous adore , & que vous dédaignez. . .

R O D O G U N E.

Hélas , Prince !

A N T I O C H U S.

Est-ce encor le Roi que vous plaiguez ?

Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un pere ?

R O D O G U N E.

Allez , ou pour le moins rappelez votre frere ;

Le combat pour mon ame étoit moins dangereux ,

Lorsque je vous avois à combattre tous deux.

Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble ,

Je vous bravoïs tantôt & maintenant je tremble.

J'aime ;

J'aime, n'abusez pas, Prince, de mon secret,
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret,
Mais enfin il m'échappe, & cette retenue
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue.
Oui, j'aime un de vous deux, malgré ce grand cour-
roux,

Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.

Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose,
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause,
Vous l'avez fait renaître en me pressant d'un choix
Qui rompt de vos traités les favorables loix.
D'un pere mort pour moi voyez le sort étrange,
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge,
Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner;
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende,
Votre refus est juste autant que ma demande;
A force de respect votre amour s'est trahi;
Je voudrois vous haïr, s'il m'avoit obéi,
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.
Rentrions donc sous les loix que m'impose la paix;
Puisque m'en affranchir c'est vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage,
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage,
Et quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi,
Je n'oublierai jamais que je me dois un Roi.
Oui, malgré mon amour j'attendrai d'une mere
Que le Trône me donne ou vous ou votre frere;
Attendant son secret vous aurez mes desirs,
Et s'il le fait régner vous aurez mes soupirs;
C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

A N T I O C H U S.

Que voudrois-je de plus? Son bonheur est le mien,
Rendez heureux ce frere, & je ne perdrai rien;

Tame II.

C

L'amitié le consent , si l'amour l'appréhende ;
 Je bénirai le Ciel d'une perte si grande ,
 Et quittant les douceurs de cet espoir flottant ,
 Je mourrai de douleur , mais je mourrai content.

R O D O G U N E .

Et moi , si mon destin entre ses mains me livre ,
 Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre ,
 Mon amour . . . Mais adieu , mon esprit se confond.
 Prince , si votre flamme à la mienne répond ,
 Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime ,
 Ne me revoyez point qu'avec le diadème.

S C E N E I I .

A N T I O C H U S *seul.*

LEs plus doux de mes vœux enfin sont exaucés ;
 Tu viens de vaincre , amour , mais ce n'est pas assez.
 Si tu vœux triompher en cette conjoncture ,
 Après avoir vaincu , fais vaincre la nature ,
 Et prête-lui pour nous ces tendres sentimens
 Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amans ,
 Cette pitié qui force , & ces dignes foiblesses
 Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.
 Voici la Reine. Amour , Nature , justes Dieux ,
 Faites-la moi fléchir ou mourir à ses yeux.



S C E N E I I I.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS,
LAONICE.

CLEOPATRE.

HE bien, Antiochus, vous dois-je la Couronne?
ANTIOCHUS.

Madame, vous sçavez si le Ciel me la donne.

CLEOPATRE.

Vous sçavez mieux que moi si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sçais que je pérís si vous ne m'écoutez.

CLEOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à servir ma colere,

Vous vous êtes laillé prévenir par un frere ?

Il a sçu me venger quand vous délibériez,

Et je dois à son bras ce que vous espériez ?

Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême,

C'est périr en effet que perdre un diadème ;

Je n'y sçais qu'un remede, encore est-il fâcheux,

Etonnant, incertain, & triste pour tous deux,

Je périrai moi-même avant que de le dire,

Mais enfin on perd tout quand on perd un Empire.

ANTIOCHUS.

Le remede en nos maux est tout en votre main,

Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain ;

Votre seule colere a fait notre infortune,

Nous perdons tout, Madame, en perdant Rodogune,

Nous l'adorons tous deux, jugez en quels tourmens

Nous jette la rigueur de vos commandemens.

L'aveu de cet amour sans doute vous offense,

Mais enfin nos malheurs croissent par le silence,

Et votre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié ,
S'il ignore nos maux , n'en peut prendre pitié ;
Au point où je les vois c'en est le seul remède.

C L E O P A T R E.

Quelle aveugle fureur vous-même vous possède ?
Avez-vous oublié que vous parlez à moi ,
Ou si vous présumez être déjà mon Roi ?

A N T I O C H U S.

Je tâche avec respect à vous faire connoître
Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

C L E O P A T R E.

Moi ? j'aurois allumé cet insolent amour ?

A N T I O C H U S.

Et quel autre prétexte a fait norre retour ?
Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'ainesse
Donnât à l'un de nous le Trône & la Princesse ?
Vous avez bien fait plus , vous nous l'avez fait voir ,
Et c'étoit par vos mains nous mettre en son pouvoir.
Qui de nous deux , Madame , eût osé s'en défendre ,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y pré-
tendre ?

Si sa beauté dès-lors n'eût allumé nos feux ,
Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux ,
Le desir de régner eût fait la même chose ;
Et dans l'ordre des loix que la paix nous impose
Nous devons aspirer à sa possession
Par amour , par devoir , ou par ambition.
Nous avons donc aimé , nous avons cru vous plaire ,
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frete ,
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié ,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée
Que la foi des Traités n'avoit point arrachée ?

C L E O P A T R E.

Non , mais vous avez dû garder le souvenir
Des hontes que pour vous j'avois sçu prévenir ,

Et de l'indigne état où votre Rodogune
 Sans moi , sans mon courage eût mis votre fortune.
 Je croyois que vos cœurs sensibles à ces coups
 En sçauroient conserver un généreux courroux ,
 Et je le retenois avec ma douceur feinte ,
 Afin que grossissant sous un peu de contrainte
 Ce torrent de colere & de ressentiment
 Fût plus impétueux en son débordement.
 Je fais plus maintenant , je presse , sollicite ;
 Je commande , menace , & rien ne vous irrite.
 Le Sceptre dont ma main vous doit récompenser
 N'a point de quoi vous faire un moment balancer ;
 Vous ne considérez ni lui ni mon injure ,
 L'amour étouffe en vous la voix de la nature ;
 Et je pourrois aimer des fils dénaturés !

A N T I O C H U S.

La nature & l'amour ont leurs droits séparés ,
 L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il possède.

C L E O P A T R E.

Non , non , où l'amour regne il faut que l'autre cede.

A N T I O C H U S.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux ,
 Nous périrons tous deux , s'il faut périr pour vous ;
 Mais aussi. . .

C L E O P A T R E.

Poursuivez , fils ingrat & rebelle.

A N T I O C H U S.

Nous périrons tous deux , s'il faut périr pour elle.

C L E O P A T R E.

Pétissez , pétissez : votre rebellion
 Mérite plus d'horreur que de compassion ;
 Mes yeux sçauront le voir sans verser une larme ,
 Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme ,
 Et je triompherai , voyant périr mes fils ,
 De ses adorateurs & de mes ennemis.

A N T I O C H U S.

Hé bien , triomphez-en , que rien ne vous retienne.

Votre main tremble-t-elle ? Y voulez-vous la mienne ?
 Madame , commandez , je suis prêt d'obéir ,
 Je percerai ce cœur qui vous ose trahir ;
 Heureux , si par ma mort je puis vous satisfaire ,
 Et noyer dans mon sang toute votre colere !
 Mais si la dureté de votre aversion
 Nomme encor notre amour une rebellion ,
 Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
 Que de foibles soupirs & d'impuissantes larmes.

C L E O P A T R E .

Ah , que n'a-t-elle pris & la flamme & le fer !
 Que bien plus aisément j'en sçaurois triompher !
 Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence ,
 Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance ;
 Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs ,
 Je sens que je suis mere auprès de vos douleurs.
 C'en est fait , je me rends , & ma colere expire ,
 Rodogune est à vous aussi bien que l'Empire ,
 Rendez graces aux Dieux qui vous ont fait l'ainé ,
 Possédez-la , rénez.

A N T I O C H U S .

O moment fortuné !

O trop heureuse fin de l'excès de ma peine !
 Je rends graces aux Dieux qui calment votre haine ,
 Madame , est-il possible ?

C L E O P A T R E .

En vain j'ai résisté ,

La nature est trop forte ; & mon cœur s'est domté ;
 Je ne vous dis plus rien ; vous aimez votre mere ,
 Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

A N T I O C H U S .

Quoi , je triomphe donc sur le point de périr !
 La main qui me blessoit a daigné me guérir !

C L E O P A T R E .

Oui , je veux couronner une flamme si belle ;
 Allez à la Princesse en porter la nouvelle ,

Son cœur , comme le vôtre , en deviendra charmé ;
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus ! Heureuse Rodogune !
Oui , Madame , entre nous la joie en est commune.

CLEOPATRE.

Allez donc : ce qu'ici vous perdez de momens
Sont autant de larcins à vos contentemens ,
Et ce soir destiné pour la cérémonie
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos desirs bornés
A vous donner en nous des sujets couronnés.

SCENE IV.

CLEOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

ENfin ce grand courage a vaincu sa colere.

CLEOPATRE.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mere ?

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore , & ce cœur adouci. . .

CLEOPATRE.

Envoyez-moi son frere , & nous laissez ici.
Sa douleur sera grande , à ce que je présume ,
Mais j'en sçaurai sur l'heure adoucir l'amertume,
Ne lui témoignez rien , il lui sera plus doux
D'apprendre tout de moi qu'il ne seroit de vous.

S C E N E V.

C L E O P A T R E *seule.*

Que tu pénétrés mal le fond de mon courage !
 Si je verse des pleurs , ce sont des pleurs de rage ,
 Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanouir
 Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.
 Je ne veux plus que moi dedans ma confidence ;
 Et toi , crédule amant que charme l'apparence ,
 Et dont l'esprit léger s'attache avidement
 Aux attraits captieux de mon déguisement ,
 Va , triomphe en idée avec ta Rodogune ,
 Au sort des immortels préfère ta fortune ,
 Tandis que mieux instruite en l'art de me venger
 En de nouveaux malheurs je sçaurai te plonger.
 Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'oigueil trébuche ,
 De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche ,
 Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front ,
 Que prendre pour sincere un changement si prompt ;
 L'effet te fera voir comme je suis changée.

S C E N E V I.

C L E O P A T R E , S E L E U C U S .

C L E O P A T R E .

Sçavez-vous , Séleucus , que je me suis vengée ?
 S E L E U C U S .

Pauvre Princesse , hélas !

CLEOPATRE.

Vous déplorez son sort !

Quoi , l'aimiez-vous ?

SELEUCUS.

Assez pour regretter sa mort.

CLEOPATRE.

Vous lui pouvez servir encor d'amant fidele ,
Si j'ai sçu me venger , ce n'a pas été d'elle.

SELEUCUS.

O Ciel ! & de qui donc , Madame ?

CLEOPATRE.

C'est de vous ,

Ingrat , qui n'aspirez qu'à vous voir son époux ,
De vous qui l'adorez en dépit d'une mere ,
De vous qui dédaignez de servir ma colere ,
De vous de qui l'amour rebelle à mes desirs
S'oppose à ma vengeance & détruit mes plaisirs.

SELEUCUS,

De moi !

CLEOPATRE.

De toi , perfide. Ignore , dissimule
Le mal que tu dois craindre & le feu qui te brûle ;
Et si pour l'ignorer tu crois t'en garantir ,
Du moins en l'apprenant commence à le sentir.

Le Trône étoit à toi par le droit de naissance ,
Rodogune avec lui tomboit en ta puissance ,
Tu devois l'épouser , tu devois être Roi ;
Mais comme ce secret n'est connu que de moi ,
Je puis comme je veux tourner le droit d'ainesse ,
Et donne à ton rival ton Sceptre & ta maîtresse.

SELEUCUS.

A mon frere ?

CLEOPATRE.

C'est lui que j'ai nommé l'ainé,

SELEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné ,

Et par une raison qui vous est inconnue ,
 Mes propres sentimens vous avoient prévenue.
 Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si
 doux

Que mon cœur n'ait donnés à ce frere avant vous ,
 Et si vous bornez-là toute votre vengeance ,
 Vos desirs & les miens seront d'intelligence.

C L E O P A T R E .

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit ;
 C'est ainsi qu'une feinte au-dehors l'assoupit ,
 Et qu'on croit amuser de fausses patiences
 Ceux dont en l'ame on craint les justes défiances.

S E L E U C U S .

Quoi , je conserverois quelque courroux secret !

C L E O P A T R E .

Quoi , lâche , tu pourrois la perdre sans regret ?
 Elle de qui les Dieux te donnoient l'hyménée ?
 Elle dont tu plaignois la perte imaginée ?

S E L E U C U S .

Considérer sa perte avec compassion
 Ce n'est pas aspirer à sa possession.

C L E O P A T R E .

Que la mort la ravisse ou qu'un rival l'emporte ,
 La douleur d'un amant est également forte ,
 Et tel qui se console après l'instant fatal ,
 Ne sçauroit voir son bien aux mains de son rival ;
 Piqué jusques au vif il tâche à le reprendre ,
 Il fait de l'insensible afin de mieux surprendre ,
 D'autant plus animé , que ce qu'il a perdu
 Par rang ou par mérite à sa flamme étoit dû.

S E L E U C U S .

Peut-être , mais enfin par quel amour de mere
 Pressez-vous tellement ma douleur contre un frere ?
 Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

C L E O P A T R E .

J'en prends à la connoître & la faire avorter ;

J'en prends à conserver malgré toi mon ouvrage
Dès jaloux attentats de ta secrète rage.

S E L E U C U S.

Je le veux croire ainsi , mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux ainés quand & comme il vous
plaît ?

Qui des deux vous doit croire ? Et par quelle justice
Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice ,
Et que du même amour dont nous sommes blessés
Il soit récompensé , quand vous m'en punissez ?

C L E O P A T R E.

Comme Reine à mon choix je fais justice ou grace ;
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace ,
D'où vient qu'un fils vers moi noirci de trahison ,
Ose de mes faveurs me demander raison.

S E L E U C U S.

Vous pardonneriez donc ces chaleurs indiscrettes.
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites ;
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux ,
Plus que vous ne pensez & plus que je ne veux .
Le respect me défend d'en dire davantage.

Je n'ai ni faute d'yeux ni faute de courage ;
Madame , mais enfin n'espérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frere & zele pour mon Roi .
Adieu.



S C E N E V I I.

C L E O P A T R E *seul.*

DE quel malheur suis-je encore capable ?
 Leur amour m'offensoit , leur amitié m'accable ,
 Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
 Deux enfans révoltés & deux rivaux unis.
 Quoi , sans émotion perdre Trône & Maîtresse !
 Quel est ici ton charme , odieuse Princesse ?
 Et par quel privilege allumant de tels feux
 Peux-tu n'en prendre qu'un & m'ôter tous les deux ?
 N'espère pas pourtant triompher de ma haine ,
 Pour régner sur deux cœurs tu n'es pas encor Reine.
 Je sçais bien qu'en l'état où tous deux je les voi ,
 Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi :
 Mais n'importe , mes mains sur le pere enhardies
 Pour un bras refusé sçauront prendre deux vies ;
 Leurs jours également sont pour moi dangereux ;
 J'ai commencé par lui , j'acheverai par eux.

Sors de mon cœur , nature , ou fais qu'ils m'o-
 béissent ;

Fais-les servir ma haine , ou consens qu'ils périssent.
 Mais déjà l'un a vu que je les veux punir ;
 Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
 Allons chercher le temps d'immoler mes victimes ,
 Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

Fin du quatrieme Acte.





A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

C L E O P A T R E.

ENfin , graces aux Dieux , j'ai moins d'un ennemi ,
La mort de Séleucus m'a vengée à demi.
Son ombre , en attendant Rodogune & son frere ,
Peut déjà de ma part les promettre à son pere ;
Ils le suivront de près , & j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.

O toi , qui n'attends plus que la cérémonie .
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie ,
Et par qui deux ans vont d'un seul coup du sort
Recevoir l'hyménée , & le trône , & la mort ;
Poison , me sçauras-tu rendre mon diadème ?
Le fer m'a bien servie , en feras-tu de même ?
Me feras-tu fidele ? Et toi que me veux-tu ,
Ridicule retour d'une sorte vertu ,
Tendresse dangereuse autant comme importune ?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune ,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang ,
S'il m'arrache du trône & la met en mon rang.

Reste du sang ingrat d'un époux infidele ,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle ,
Aime mon ennemie , & pèris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai son appui ;
Aussi-bien sous mes pas c'est creuser un abîme ;
Que retenir ma main sur la moitié du crime ,
Et te faisant mon Roi , c'est trop me négliger
Que te laisser sur moi pere & frere à venger.
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine ;
Il faut ou condamner ou couronner sa haine.

Impatient pour eux que la cérémonie
 Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.
 Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
 Tous nos vieux différends de leur ame exilés,
 Font leur suite assez grosse, & d'une voix commune
 Bénissent à l'envi le Prince & Rodogune.
 Mais je les vois déjà; Madame, c'est à vous
 A commencer ici des spectacles si doux.

S C E N E I I I.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE,
 ORONTE, LAONICE, TROUPE DE PARTHES
 ET DE SYRIENS.

C L E O P A T R E.

A Pprochez, mes enfans, car l'amour maternelle;
 Madame, dans mon cœur vous tient déjà pour telle,
 Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

R O D O G U N E.

Je le chérirai même au-delà du trépas;
 Il m'est trop doux, Madame, & tout l'heur que
 j'espère,
 C'est de vous obéir & respecter en mere.

C L E O P A T R E.

Aimez-moi seulement, vous allez être Rois;
 Et s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

A N T I O C H U S.

Ah! si nous recevons la suprême puissance,
 Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance;
 Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
 Et ce seront vos loix que nous y donnerons.

J'ose le croire ainsi , mais prenez votre place ;
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil , Rodogune à sa gauche en même rang , & Cléopatre à sa droite , mais en rang inférieur & qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune avec la même différence , & Cléopatre , pendant qu'ils prennent leurs places , parle à l'oreille de Laonice , qui s'en va querir une coupe pleine de vin empoisonné

Peuples qui m'écoutez , Parthes & Syriens ,
Sujets du Roi son frere , ou qui fûtes les miens ,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'ainesse
Eleve dans le Trône & donne à la Princesse.
Je lui rends cet Etat que j'ai sauvé pour lui ;
Je cesse de régner , il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de Souveraine ,
Voici votre Roi , Peuple , & voilà votre Reine ;
Vivez pour les servir , respectez-les tous deux ,
Aimez-les , & mourez s'il est besoin , pour eux..

Oronte vous voyez avec quelle franchise
Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise ,
Prêtez les yeux au reste , & voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

(*Laonice apporte une coupe.*)

O R O N T E .

Votre sincérité s'y fait assez paroître ,
Madame , & j'en ferai récit au Roi mon maître.

C L E O P A T R E .

L'hymen est maintenant notre plus cher souci ,
L'usage veut , mon fils , qu'on le commence ici.
Recevez de ma main la coupe nuptiale ,
Pour être après unis sous la foi conjugale ;
Puisse-t-elle être un gage envers votre moitié
De votre amour ensemble & de mon amitié.

TRAGÉDIE. 65

ANTIOCHUS *prenant la coupe.*

Ciel , que ne dois-je point aux bontés d'une mere !

CLEOPATRE.

Le temps presse , & votre heur d'autant plus se differe.

ANTIOCHUS *à Rodogune.*

Madame , hâtons donc ces glorieux momens ;

Voici l'heureux essai de nos contentemens :

Mais si mon frere étoit le témoin de ma joie. . .

CLEOPATRE.

C'est être trop cruel de vouloir qu'il la voie ;

Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner ,

Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit assuré qu'il la verroit sans peine ;

Mais n'importe , achevons.



SCENE IV.

CLEOPATRE , ANTIOCHUS , RODOGUNE ,
ORONTE , TIMAGENE , LAONICE ,
TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

TIMAGENE.

AH , Seigneur !

CLEOPATRE.

Timagene ,

Quelle est votre infolence ?

TIMAGENE.

Ah ! Madame.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGENE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappelés. . .

Qu'est-il donc arrivé ?

T I M A G E N E .

Le Prince votre frere. . .

A N T I O C H U S .

Quoi , se voudroit-il rendre à mon bonheur contraire ?

T I M A G E N E .

L'ayant cherché long-temps , afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvoit ressentir ,
Je l'ai trouvé , Seigneur , au bout de cette allée
où la clarté du Ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon de foiblesse étendu
Il sembloit déplorer ce qu'il avoit perdu ;
Son ame à ce penser paroissoit attachée ,
Sa tête sur un bras languissamment penchée ,
Immobile , & rêveur en malheureux amant. . .

A N T I O C H U S .

Enfin que faisoit-il ? Achevez promptement.

T I M A G E N E .

D'une profonde plaie en l'estomac ouverte
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte. . .

C L E O P A T R E .

Il est mort ?

T I M A G E N E .

Oui , Madame.

C L E O P A T R E .

(Bas)

Ah , destins ennemis ,

Qui m'enviez le bien que je m'étois promis !

(Haut)

Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame ;
Voilà le desespoir où l'a réduit sa flamme ,
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour ,
Madame , & de sa main il s'est privé du jour.

T I M A G E N E à Cléopatre.

Madame , il a parlé , sa main est innocente.

C L E O P A T R E à *Timagene*.

La tienne est donc coupable , & ta rage insolente ,
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler ,
L'ayant assassiné , le fait encor parler.

A N T I O C H U S.

Timagene , souffrez la douleur d'une mere
Et les premiers soupçons d'une aveugle colere.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins ,
J'en ferois autant qu'elle à vous connoître moins.
Mais que vous a-t-il dit ? Achevez , je vous prie.

T I M A G E N E.

Surpris d'un tel spectacle à l'instant je m'écrie ,
Et soudain à mes cris ce Prince en soupirant
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant ;
Et ce reste égaré de lumière incertaine
Lui peignant son cher frere au lieu de Timagene ,
Rempli de votre idée il m'adresse pour vous
Ces mots où l'amitié regne sur le courroux :

*Une main qui nous fut bien chere
Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain ,
Régnez , & sur-tout , mon cher frere ,
Gardez - vous de la même main.*

C'est . . . La Parque à ce mot lui coupe la parole ,
Sa lumière s'éteint , & son ame s'envoie ;
Et moi tout effrayé d'un si tragique sort ,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

A N T I O C H U S.

Rapport vraiment funeste , & sort vraiment tragique
Qui va changer en pleurs l'alégresse publique.
O frere plus aimé que la clarté du jour ,
O rival aussi cher que m'étoit mon amour ,
Je te perds , & je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort
même.

O de ses derniers mots fatale obscurité ,
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité ?

Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine ;
 Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine ;
 Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner ;
 Fatale obscurité qui dois-je en soupçonner ?

Une main qui nous fut bien chère.

(à Rodogune.)

Madame , est-ce la vôtre , ou celle de ma mere ?
 Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain ,
 Nous vous avons tous deux refusé notre main.
 Qui de vous s'est vengée ? Est-ce l'une ? est-ce l'autre
 Qui fait agir la sienne au défaut de la vôtre ?
 Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ?
 Est-ce vous désormais dont je me dois garder ?

C L E O P A T R E.

Quoi , vous me soupçonnez !

R O D O G U N E.

Quoi , je vous suis suspecte !

A N T I O C H U S.

Je suis amant & fils , je vous aime & respecte ;
 Mais quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux ,
 A ces marques enfin je ne connois que vous.
 As-tu bien entendu ? Dis-tu vrai , Timagene ?

T I M A G E N E.

Avant qu'en soupçonner la Princesse ou la Reine ,
 Je mourrois mille fois , mais enfin mon récit
 Contient , sans rien de plus , ce que le Prince a dit.

A N T I O C H U S.

D'un & d'autre côté l'action est si noire ,
 Que n'en pouvant douter je n'ose encor la croire.
 O quiconque des deux avez versé son sang ,
 Ne vous préparez plus à me percer le flanc ,
 Nous avons mal servi vos haines mutuelles ,
 Aux jours l'une de l'autre également cruelles ;
 Mais si j'ai refusé ce dé-testable emploi ,
 Je veux bien vous servir toutes deux contre moi.

Qui que vous soyez donc , recevez une vie
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

(Il tire son épée & veut se tuer.)

R O D O G U N E.

Ah ! Seigneur , arrêtez.

T I M A G E N E.

Seigneur , que faites-vous ?

A N T I O C H U S.

Je fers ou l'une ou l'autre , & je prévien's les coups.

C L E O P A T R E.

Vivez , réglez heureux.

A N T I O C H U S.

Otez-moi donc de doute ,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute ,
Qui pour m'assassiner ose me secourir ,
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre & traîner cette gêne éternelle ,
Confondre l'innocente avec la criminelle ,
Vivre , & ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer ,
Vous craindre toutes deux , toutes deux vous aimer.
Vivre avec ce tourment c'est mourir à toute heure ;
Tirez-moi de ce trouble , ou souffrez que je meure ,
Et que mon déplaisir par un coup généreux ,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

C L E O P A T R E.

Puisque le même jour que ma main vous couronne ,
Je perds un de mes fils & l'autre me soupçonne ,
Qu'au milieu de mes pleurs qu'il devroit essuyer ,
Son peu d'amour me force à me justifier ,
Si vous n'en pouviez mieux consoler une mere
Qu'en la traitant d'égale avec une étrangere ,
Je vous dirai , Seigneur , (car ce n'est plus à moi
A nommer autrement & mon juge & mon Roi ,)
Que vous voyez l'effet de cette vicille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine ,

Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir ,
 Et que j'avois raison de vouloir prévenir.
 Elle a soif de mon sang , elle a voulu l'épandre ;
 J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre ;
 Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

(à Rodogune.)

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous ,
 Madame ; mais ô Dieux ! quelle rage est la vôtre !
 Quand je vous donne un fils , vous assassinez l'autre ;
 Et m'enviez soudain l'unique & foible appui
 Qu'une mere opprimée eût pu trouver en lui.
 Quand vous m'accablerez , où sera mon refuge ?
 Si je m'en plains au Roi , vous possédez mon juge ,
 Et s'il m'ose écouter , peut-être , hélas ! en vain
 Il voudra se garder de cette même main.
 Enfin je suis leur mere , & vous leur ennemie ;
 J'ai recherché leur gloire , & vous leur infamie ;
 Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez ,
 Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
 C'est à lui maintenant en cette concurrence
 A régler les soupçons sur cette différence ,
 A voir de qui des deux il doit se défier ,
 Si vous n'avez un charme à vous justifier.

R O D O G U N E à Cléopatre.

Je me défendrai mal ; l'innocence étonnée
 Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée ,
 Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand ,
 Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.

Je ne m'étonne point de voir que votre haine
 Pour me faire coupable a quitté Timagene ,
 Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi ,
 Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
 Vous l'accusiez pourtant , quand votre ame alarmée
 Craignoit qu'en expirant ce fils vous eût nommée ;
 Mais de ces derniers mots voyant le sens douteux
 Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.

Certes , si vous voulez passer pour véritable
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable ,
Je veux bien par respect ne vous imputer rien ;
Mais votre bras au crime est plus fait que le mien ,
Et qui sur un époux fit son apprentissage
A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
Je ne dénierai point , puisque vous les sçavez ,
De justes sentimens dans mon ame élevés :
Vous demandiez mon sang , j'ai demandé le vôtre ;
Le Roi sçait quels motifs ont poussé l'une & l'autre ,
Comme par sa prudence il a tout adouci ,
Il vous connoît peut-être & me connoît aussi.

(à *Antiochus.*)

Seigneur , c'est un moyen de vous être bien chere
Que pour don nuptial vous immoler un frere :
On fait plus , on m'impute un coup si plein d'horreur
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

(à *Cléopatre.*)

Où fuirois-je de vous après tant de furie ,
Madame , & que feroit toute votre Syrie
Où seule & sans appui contre mes attentats
Je verrois... Mais , Seigneur , vous ne m'écoutez pas !

A N T I O C H U S.

Non , je n'écoute rien , & dans la mort d'un frere
Je ne veux point juger entre vous & ma mere ;
Assassinez un fils , massacrez un époux ,
Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.

Suivons aveuglément ma triste destinée ,
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
Cher frere , c'est pour moi le chemin du trépas ,
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas ,
Je cherche à te rejoindre , & non à m'en défendre ,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre.
Heureux , si sa fureur , qui me prive de toi ,
Se fait bientôt connoître en achevant sur moi ,

Et si du Ciel trop lent à la réduire en poudre
Son crime redoublé peut attracher la foudre !
Donnez - moi.

RODOGUNE *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi , Seigneur !

A N T I O C H U S.

Vous m'arrêtez en vain ;

Donnez.

R O D O G U N E.

Ah , gardez-vous de l'une & l'autre main !
Cette coupe est suspecte , elle vient de la Reine ,
Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

C L E O P A T R E.

Qui m'épargnoit tantôt ose enfin m'accuser.

R O D O G U N E.

De toutes deux , Madame , il doit tout refuser ;
Je n'accuse personne & vous tiens innocente ,
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente.
Je veux bien à mon tour subir les mêmes loix ;
On ne peut craindre trop pour le salut des Rois ;
Donnez donc cette preuve , & pour toute replique
Faites faire un essai par quelque domestique.

C L E O P A T R E *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Hé bien , redoutez - vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux ?
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS *prenant la coupe de la main de
Cléopâtre après qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui , Madame , un peu de défiance ;
Comme vous l'accusez , elle fait son effort
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort ;
Et soit amour pour moi , soit adresse pour elle ,
Ce soin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi qui ne vois rien dans le trouble où je suis
Qu'un gouffre de malheurs , qu'un abyme d'ennuis ,
Attendant

Attendant qu'en plein jour ces vérités paroissent,
J'en laisse la vengeance aux Dieux qui les connoissent,
Et vais sans plus tarder. . .

R O D O G U N E.

Seigneur, voyez ses yeux
Déjà tous égarés, troubles, & furieux,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah, bons Dieux, quelle
rage !

Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

N'importe, elle est ma mere, il faut la secourir.

C L E O P A T R E.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie,
Ma haine est trop fidelle & m'a trop bien servie ;
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi,
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçois ;
Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrâce
De ne voir point régner ma rivale en ma place.

Regne de crime en crime, enfin te voilà Roi ;
Je t'ai défait d'un pere, & d'un frere, & de moi.
Puisse le Ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser cheoir sur vous les peines de mes crimes ;
Puissez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, & que confusion ;
Et pour vous souhaiter tous les maux ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

A N T I O C H U S.

Ah ! vivez pour changer cette haine en amour.

C L E O P A T R E.

Je maudirois les Dieux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici, je me meurs, Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

(Elle s'en va, & Laonice lui aide à marcher.)

S C E N E D E R N I E R E.

R O D O G U N E, A N T I O C H U S.
O R O N T E, T I M A G E N E.
TROUPES DE PARTHES ET DE SYRIENS.

O R O N T E.

DAns les justes rigueurs d'un sort si déplorable ;
Seigneur , le juste Ciel vous est bien favorable.
Il vous a préservé , sur le point de périr ,
Du danger le plus grand que vous puissiez courir ;
Et par un digne effet de ses faveurs puissantes ,
La coupable est punie & vos mains innocentes.

A N T I O C H U S.

Oronte , je ne sçais dans son funeste sort
Qui m'afflige le plus , ou sa vie , ou sa mort :
L'une & l'autre a pour moi des malheurs sans exem-
ple ,
Plaignez mon infortune. Et vous , allez au Temple
Y changer l'alégresse en un deuil sans pareil ,
La pompe nuptiale en funebre appareil ,
Et nous verrons après par d'autres sacrifices
Si les Dieux voudront être à nos vœux plus propices :

F I N.



J U G E M E N T

D E L A T R A G É D I E

DE RODOGUNE,
PRINCESSE DES PARTHES.

LA Piece de Rodogune est celle qui , au jugement du Public , a mis M. Corneille à son période & à son solstice , pour le dire ainsi ; & M. Bayle dit que depuis ce temps il ne fit plus que se maintenir dans le degré de perfection où il étoit parvenu. L'on convient qu'il ne fit plus rien dans la suite qui égalât tout - à - fait Rodogune ou Cinna ; car il faut choisir entre ces deux Pieces pour avoir la plus belle des siennes au jugement du même Auteur. Il est certain que M. Corneille donnoit lui-même sa voix à Rodogune , mais il semble que le Public penche plus du côté de Cinna.

M. Corneille recherchant la cause de cette tendresse particuliere qu'il avoit pour Rodogune au préjudice des autres , dit que cette préférence étoit peut-être en lui un effet de ces inclinations aveugles que beaucoup de peres ont pour quelques-uns de leurs enfans plus que pour les autres ; & qu'il pouvoit s'y trouver aussi un peu d'amour-propre , en ce que cette Tragédie lui sembloit être un peu plus à lui que celles qui l'ont précédée , à cause des incidens surprenans qui sont purement de son invention , & n'avoient jamais été vus sur le Théâtre ; mais il ne dissimule pas qu'il y avoit aussi un peu de vrai mérite

76 JUGEMENT DE LA TRAGÉDIE , &c.

qui faisoit que cette inclination n'étoit pas tout-à-fait injuste.

Certainement on peut dire que toutes ses autres Pièces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-ci. Elle a tout ensemble la beauté du sujet , la nouveauté des fictions , la force des vers , la facilité de l'expression , la solidité du raisonnement , la chaleur des passions , les tendresses de l'amitié & de l'amour : & cet heureux assemblage est ménagé de sorte qu'elle s'élève d'acte en acte , le second passe le premier , le troisième est au-dessus du second , & le dernier l'emporte sur tous les autres.

L'action y est une , grande , complete ; sa durée ne va point ou fort peu au-delà de celle de la représentation ; le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer ; & l'unité de lieu y est pratiquée suffisamment , mais non pas à la rigueur.

La Pièce n'est pourtant pas entièrement sans taches ; mais elles y sont rares , & ce n'est que dans quelques circonstances légères qui regardent la bienséance & le caractère de certains personnages. Le sujet est pris d'Appien.



HÉRACLIUS,

EMPEREUR

D' O R I E N T,

TRAGÉDIE.



A C T E U R S.

PHOCAS , Empereur d'Orient.

HÉRACLIUS , Fils de l'Empereur Maurice , cru Martian , fils de Phocas , Amant d'Euxode.

MARTIAN , fils de Phocas , cru Léonce , fils de Léontine , Amant de Pulchérie.

PULCHÉRIE , fille de l'Empereur Maurice , Maîtresse de Martian.

LÉONTINE , Dame de Constantinople , autrefois Gouvernante d'Héraclius & de Martian.

EUDOXE , fille de Léontine , & Maîtresse d'Héraclius.

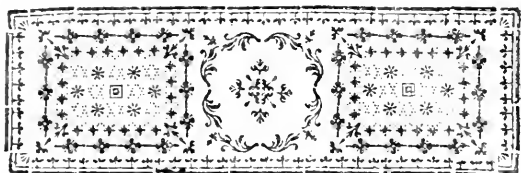
CRISPE , Gendre de Phocas.

EXUPERE , Patricien de Constantinople.

AMINTAS , Ami d'Exupere.

UN PAGE de Léontine.

La Scene est à Constantinople.




HÉRACLIUS,
EMPEREUR
D'ORIENT,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.
SCÈNE PREMIÈRE.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

 Rispe, il n'est que trop vrai, la plus
belle Couronne
N'a que de faux brillans dont l'éclat l'en-
vironne,
Et celui dont le Ciel pour un Sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte en ignore le poids.
Mille & mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées;
Qui croit les posséder les sent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.

D iv

Sur-tout qui comme moi d'une obscure naissance
 Monte par la révolte à la toute-puissance ,
 Qui de simple soldat à l'Empire élevé
 Ne l'a que par le crime acquis & conservé ;
 Autant que sa fureur s'est immolé de têtes ,
 Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes :
 Et comme il n'a semé qu'épouvante & qu'horreur ,
 Il n'en recueille enfin que trouble & que terreur.
 J'en ai semé beaucoup , & depuis quatre lustres
 Mon Trône n'est fondé que sur des morts illustres
 Et j'ai mis au tombeau , pour régner sans effroi ,
 Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.
 Mais le sang répandu de l'Empereur Maurice ,
 Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice
 En vain en ont été les premiers fondeurs ,
 Si pour m'ôter ce Trône ils servent d'instrumens.
 On en fait revivre un au bout de vingt années :
 Byzance ouvre , dis-tu , l'oreille à ces menées ,
 Et le peuple amoureux de tout ce qui me nuit
 D'une croyance avide embrasse ce faux bruit ;
 Impatient déjà de se laisser séduire
 Au premier imposteur armé pour me détruire ,
 Qui s'osant revêtir de ce fantôme aimé
 Voudra servir d'idole à son zèle charmé.
 Mais sçais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite ?

C R I S P E.

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

P H O C A S.

Quiconque en est l'auteur devoit mieux l'inventer.
 Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter ;
 Sa mort est trop certaine & fut trop remarquable
 Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.

Il n'avoit que six mois , & lui perçant le flanc
 On en fit dégoutter plus de lait que de sang ,
 Et ce prodige affreux dont je tremblai dans l'ame ,
 Fut au si-tôt suivi de la mort de ma femme.

Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché ;
 Et que sans Léontine on l'eût long-temps cherché :
 Il fut livré par elle , à qui pour récompense
 Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance ,
 Du jeune Martian qui d'âge presque égal
 Etoit resté sans mere en ce moment fatal.
 Juge par-là combien ce conte est ridicule.

C R I S P E.

Tout ridicule il plaît , & le peuple est crédule ;
 Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter ,
 Il vous est trop aisé de le faire avorter.

Quand vous fîtes périr Maurice & sa famille ,
 Il vous en plut , Seigneur , réserver une fille ,
 Et résoudre dès-lors qu'elle auroit pour époux
 Ce Prince destiné pour régner après vous.
 Le peuple en sa personne aime encore & révere
 Et son pere Maurice & son aïeul Tibere ;
 Et vous verra sans trouble en occuper le rang ,
 S'il voit tomber leur Sceptre au reste de leur sang.
 Non , il ne courra plus après l'ombre du frere ,
 S'il voit monter la sœur dans le Trône du pere ;
 Mais pressiez cet hymen. Le Prince aux champs de
 Mars

Chaque jour , chaque instant s'offre à mille hasards ;
 Et n'eût été Léonce en la dernière guerre ,
 Ce dessein avec lui seroit tombé par terre ,
 Puisque sans la valeur de ce jeune guerrier
 Martian demeuroid ou mort ou prisonnier.
 Avant que d'y périr , s'il faut qu'il y périsse ,
 Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice ;
 Et qui réunissant l'une & l'autre Maison ,
 Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

P H O C A S.

Hélas ! de quoi me sert ce dessein salutaire ,
 Si pour en voir l'effet tout me devient contraire ?

Pulchérie & mon fils ne se montrent d'accord
 Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort,
 Et les aversions entre eux deux mutuelles
 Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
 La Princesse sur-tout frémit à mon aspect,
 Et quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
 Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance
 L'emporte à tous momens à braver ma puissance.
 Sa mere que long-temps je voulus épargner,
 Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
 L'a de la sorte instruite, & ce que je vois suivre
 Me punit bien du trop que je la laissai vivre.

C R I S P E.

Il faut agir de force avec de tels esprits,
 Seigneur, & qui les flatte endureit leurs mépris,
 La violence est juste où la douceur est vaine.

P H O C A S.

C'est par-là qu'aujourd'hui je veux domter sa haine,
 Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
 Mais pour prendre mon ordre & pour l'exécuter.

C R I S P E.

Elle entre.



S C E N E I I.

P H O C A S , P U L C H E R I E , C R I S P E.

P H O C A S.

ENfin, Madame, il est temps de vous
 rendre,

Le besoin de l'Etat défend de plus attendre.
 Il lui faut des Césars, & je me suis promis
 D'en voir naître bientôt de vous & de mon fils.

Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance ,
De vouloir qu'aujourd'hui pour prix de mes bienfaits
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime :
Ma couronne & mon fils valent bien quelque estime ,
Je vous les offre encore après tant de refus ,
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus ,
Que de force ou de gré je me veux satisfaire ,
Qu'il me faut craindre en maître , ou me chérir en
pere ,
Et que , si votre orgueil s'obstine à me haïr ,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

P U L C H É R I E.

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnoissance
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance ,
Que tant qu'on m'a laissée en quelque liberté ,
J'ai voulu me défendre avec civilité :
Mais puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique ,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique ,
Que je me montre entière à l'injuste fureur ,
Et parle à mon tyran en fille d'Empereur.

Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulchérie & fille de Maurice ,
Si tu faisois dessein de m'éblouir les yeux
Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Vois quels sont tes présens dont le refus t'étonne.
Tu me donnes , dis-tu , ton fils & ta couronne ;
Mais que me donnes-tu , puisque l'une est à moi ,
Et l'autre en est indigne étant sorti de toi ?
Ta libéralité me fait peine à comprendre ,
Tu parles de donner , quand tu ne fais que rendre ;
Et puisqu'avecque moi tu veux le couronner ,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
Porte dans ta Maison les titres de l'Empire ,

Et de cruel tyran , d'infame ravisseur ,
 Te fasse vrai Monarque & juste possesseur.
 Ne reproche donc plus à mon ame indignée ,
 Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée :

Cette feinte douceur , cette ombre d'amitié ,
 Vint de ta politique & non de ta pitié ;
 Ton intérêt dès-lors fit seul cette réserve ;
 Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve ,
 Et mal sût dans un Trône où tu crains l'avenir ;
 Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir ,
 Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre :
 Mais connois Pulchérie & cesse de prétendre.

Je sçais qu'il m'appartient , ce Trône où tu te sieds ,
 Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds ;
 Mais comme il est encor teint du sang de mon pere ,
 S'il n'est lavé du tien , il ne sçauroit me plaire ,
 Et ta mort que mes vœux s'efforcent de hâter
 Est l'unique degré par où j'y veux monter.
 Voilà quelle je suis , & quelle je veux être ;
 Qu'un autre t'aime en pere ou te redoute en maître ,
 Le cœur de Pulchérie est trop haut & trop franc
 Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

P H O C A S.

J'ai forcé ma colere à te prêter silence
 Pour voir à quel excès iroit ton insolence ;
 J'ai vu ce qui t'abuse & me fait mépriser ,
 Et t'aime encore assez pour te défabuser.

N'estime plus mon Sceptre usurpé sur ton pere ;
 Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire :
 Depuis vingt ans je regne , & je regne sans toi ;
 Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
 Le Trône où je me sieds n'est pas un bien de race ;
 L'armée a ses raisons pour remplir cette place ,
 Son choix en est le titre , & tel est notre sort
 Qu'une autre élection nous condamne à la mort ;

Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice :
 J'en vis avec regret le triste sacrifice ,
 Au repos de l'Etat il fallut l'accorder ,
 Mon cœur qui résistoit fut contraint de céder ;
 Mais pour remettre un jour l'Empire en sa famille ,
 Je fis ce que je pus , je conservai sa fille ,
 Et sans avoir besoin de titre ni d'appui ,
 Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à lui.

P U L C H E R I E.

Un chétif Centenier des troupes de Mysie ,
 Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie ,
 Oser arrogamment se vanter à mes yeux
 D'être juste Seigneur du bien de mes Aïeux !
 Lui qui n'a pour l'Empire autre droit que ses crimes ,
 Lui qui de tous les miens fit autant de victimes ,
 Croire s'être lavé d'un si noir attentat
 En imputant leur perte au repos de l'Etat !
 Il fait plus , il me croit digne de cette excuse !
 Souffre , souffre à ton tour que je te désabuse ;
 Apprends que si jadis quelques séditions
 Usurperent le droit de ces élections ,
 L'Empire étoit chez nous un bien héréditaire ,
 Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibere ,
 Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
 Jusqu'au grand Théodose & jusqu'à Constantin.
 Et je pourrois avoir l'ame assez abattue. . .

P H O C A S.

Hé bien , si tu le veux , je te le restitue
 Cet Empire , & consens encor que ta fierté
 Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
 Dis que je te le rends , & te fais des caresses
 Pour apaiser des tiens les ombres vengereuses ,
 Et tout ce qui pourra sous quelqu'autre couleur
 Autoriser ta haine & flatter ta douleur ;
 Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
 Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image.

Mais que t'a fait mon fils ? Etoit-il au berceau
 Des tiens que je perdis le Juge ou le bourreau ?
 Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
 Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'Empire ?
 En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli ,
 Et voit-on sous le Ciel Prince plus accompli ?
 Un cœur comme le tien , si grand , si magnanime . .

P U L C H É R I E .

Va , je ne confonds point les vertus & ton crime.
 Comme ma haine est juste & ne m'aveugle pas ,
 J'en vois assez en lui pour les plus grands Etats ,
 J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne ,
 J'honore sa valeur , j'estime sa personne ,
 Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien ,
 Que s'en voyant indigne il ne demande rien ;
 Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
 De ce qu'on veut de moi pardela son mérite ,
 Et que de tes projets son cœur triste & confus
 Pour n'en faire justice approuve mes refus.
 Ce fils si vertueux d'un pere si coupable ,
 S'il ne devoit régner , me pourroit être aimable ,
 Et cette grandeur même où tu le veux porter
 Est l'unique motif qui m'y fait résister.
 Après l'assassinat de ma famille entière ,
 Quand tu ne m'as laissé pere , mere , ni frere ,
 Que j'en fasse ton fils légitime héritier !
 Que j'assure par-là leur Trône au meurtrier !
 Non , non , si tu me crois le cœur si magnanime ,
 Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime ,
 Sépare tes présens , & ne m'offre aujourd'hui
 Que ton fils sans le Sceptre , ou le Sceptre sans lui.
 Avise , & si tu crains qu'il te fût trop infame
 De remettre l'Empire en la main d'une femme ,
 Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé ;
 Le Ciel me rend un frere à ta rage échappé ,
 On dit qu'Héraclius est tout prêt de paroître :
 Tyran , descends du Trône , & fais place à ton maître.

P H O C A S.

A ce conte , arrogante , un fantôme nouveau ,
 Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau ,
 Te donne cette audace & cette confiance !
 Ce bruit s'est fait déjà digne de ta croyance ;
 Mais. . .

P U L C H E R I E.

Je sçais qu'il est faux , pour t'assurer ce rang ;
 Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang ;
 Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
 Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
 Au seul nom de Maurice il te fera trembler ;
 Puisqu'il se dit son fils , il veut lui ressembler ,
 Et cette ressemblance où son courage aspire
 Mérite mieux que toi de gouverner l'Empire.
 J'irai par mon suffrage affermir cette erreur ,
 L'avouer pour mon frere & pour mon Empereur ,
 Et dedans son parti jeter tout l'avantage
 Du peuple convaincu par mon premier hommage. .

Toi , si quelque remords te donne un juste effroi ,
 Sors du Trône , & te laisse abuser comme moi ,
 Prends cette occasion de te faire justice.

P H O C A S.

Oui , je me la ferai bientôt par ton supplice :
 Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir ,
 Ma patience a fait pardelà son pouvoir ;
 Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage ,
 Et l'audace impunie enfle trop un courage.
 Tonne , menace , brave , espere en de faux bruits ,
 Fortifie , affermis ceux qu'ils auront séduits ,
 Dans ton ame à ton gré change ma destinée ,
 Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée.

P U L C H E R I E.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort ,
 A qui hait l'hyménée & ne craint point la mort.

Dis si tu veux encor que ton cœur la souhaite!

Dans les deux Scenes suivantes Héraclius passe pour Martian, & Martian pour Léonce. Héraclius se connoît, mais Martian ne se connoît pas.

S C E N E I I I.

PHOCAS, PULCHERIE;
HÉRACLIUS, CRISPE.

PHOCAS à Héraclius.

Approche, Martian, que je te le répète,
Cette ingrate furie après tant de mépris
Conspire encor la perte & du pere & du fils,
Elle-même a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frere;
Mais quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir ou t'épouser.

HÉRACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Garde sur toi d'attirer ma colere.

HÉRACLIUS.

Dassé - je mal user de cet amour de pere,
Etant ce que je suis, je me dois quelque effort,
Pour vous dire, Seigneur, que c'est vous faire tort;
Et que c'est trop montrer d'injuste défiance,
De ne pouvoir régner que par son alliance.
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
Ma naissance suffit pour régner après vous.

J'ai du cœur , & tiendrois l'Empire même infame ,
S'il falloit l'obtenir de la main d'une femme.

P H O C A S.

Hé bien , elle mourra , tu n'en as pas besoin.

H E R A C L I U S.

De vous-même , Seigneur , daignez mieux prendre
soin ;

Le peuple aime Maurice : en perdre ce qui reste
Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Héraclius à demi-soulevé ,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette ,
Faire régner un autre , & la laisser sujette ,
Et d'un parti plus bas punissant son orgueil. . .

P H O C A S.

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil.
A ce fils supposé dont il faut me défendre ,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre !

H E R A C L I U S.

Seigneur , j'ai des amis chez qui cette moitié. . .

P H O C A S.

A l'épreuve d'un Sceptre il n'est point d'amitié ;
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe ,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.
Elle mourra , te dis-je.

P U L C H E R I E.

Ah ! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre ,
Et ma mort en servant de comble à tant d'hor-
reurs. . .

Par ces remerciemens juge de ses fureurs.
 J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
 Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive,
 Sinon, j'en jure encore & ne t'écoute plus,
 Son trépas dès demain punira ses refus.

S C E N E I V.

PULCHERIE, HÉRACLIS,
 MARTIAN.

HÉRACLIS.

EN vain il se promet que sous cette menace
 J'espère en votre cœur surprendre quelque place :
 Votre refus est juste, & j'en sçais les raisons.
 Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux Maisons :
 D'autres destins, Madame, attendent l'un & l'autre,
 Ma foi m'engage ailleurs aussi-bien que la vôtre,
 Vous aurez en Léonce un digne possesseur,
 Je serai trop heureux d'en posséder la sœur ;
 Ce guerrier vous adore & vous l'aimez de même :
 Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime ;
 Léontine leur mere est propice à nos vœux,
 Et quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux
 nœuds,
 D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
 Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHERIE.

Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné,
 Léonce y peut beaucoup, vous me l'avez donné,
 Et votre main illustre augmente le mérite
 Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite.

Mais à d'autres penfers il me faut recourir ,
Il n'est plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir ,
Et quand à ce départ une ame se prépare . . .

H E R A C L I U S.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare ;
Pardonnez-moi ce mot , pour vous servir d'appui ,
J'ai peine à reconnoître encore un pere en lui.
Rétolu de périr pour vous sauver la vie ,
Je sens tous mes respects céder à cette envie ,
Je ne suis plus son fils , s'il en veut à vos jours ,
Et mon cœur tout entier vole à votre secours.

P U L C H E R I E.

C'est donc avec raison que je commence à craindre
Non la mort , non l'hymen où l'on me veut contrain-
dre ,

Mais ce péril extrême où pour me secourir
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

M A R T I A N.

Ah , mon Prince , ah , Madame , il vaut mieux vous
résoudre

Par un heureux hymen à dissiper ce foudre !

Au nom de votre amour & de votre amitié ,
Prenez de votre sort tous deux quelque pitié ;
Que la vertu du fils si pleine & si sincere
Vainque la juste horreur que vous avez du pere ,
Et pour mon intérêt n'exposez pas tous deux . . .

H E R A C L I U S.

Que me dis - tu , Léonce , & qu'est - ce que tu veux ?
Tu m'as sauvé la vie , & pour reconnoissance
Je voudrois à tes feux ôter leur récompense ,
Et ministre insolent d'un Prince furieux ,
Couvrir de cette honte un nom si glorieux ,
Ingrat à mon ami , perfide à ce que j'aime ,
Cruel à la Princesse , odieux à moi - même ?

Je te connois , Léonce , & mieux que tu ne crois ,
Je sçais ce que tu vaux , & ce que je te dois.

Son bonheur est le mien , Madame , & je vous donne
 Léonce & Martian en la même personne ;
 C'est Martian en lui que vous favorisez.
 Opposons la constance aux périls opposés ;
 Je vais près de Phocas essayer la priere ,
 Et si je n'en obtiens la grace toute entiere ,
 Malgré le nom de pere & le titre de fils ,
 Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
 Oui , si sa cruauté s'obstine à votre perte ,
 J'irai pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte ;
 Et puisse , si le Ciel m'y voit rien épargner ,
 Un faux Héraclius en ma place régner.
 Adieu , Madame.



S C E N E V.

P U L C H E R I E , M A R T I A N.

P U L C H E R I E.

A Dieu , Prince trop magnanime ,
 Prince digne en effet d'un Trône acquis sans crime ,
 Digne d'un autre pere. Ah , Phocas , ah , tyran ,
 Se peut-il que ton sang ait formé Martian ?

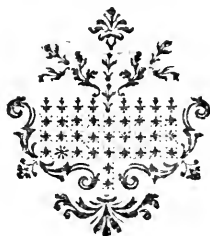
Mais allons , cher Léonce , admirant son courage ,
 Tâcher de notre part à repousser l'orage.
 Tu t'es fait des amis , je sçais des mécontents ,
 Le peuple est ébranlé , ne perdons point de temps ,
 L'honneur te le commande , & l'amour t'y convie.

M A R T I A N.

Pour ôtage en ses mains ce tigre a votre vie ,
 Et je n'oserais rien qu'avec un juste effroi
 Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi.

N'importe, à tout oser le péril doit contraindre ;
Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus prompts & les moins dangereux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Voilà ce que j'ai craint de son ame enflammée.

EUDOXE.

S'il m'eût caché son sort , il m'auroit mal aimée.

LEONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé ,
 Vous êtes fille , Eudoxe , & vous avez parlé.
 Vous n'avez pu sçavoir cette grande nouvelle
 Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidelle ,
 A quelque esprit léger ou de votre heur jaloux ,
 A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
 C'est par - là qu'il est sçu , c'est par - là qu'on public
 Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie ;
 C'est par - là qu'un tyran plus instruit que troublé
 De l'ennemi secret qui l'auroit accablé ,
 Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes ,
 Et se sacrifiera pour nouvelles victimes
 Ce Prince dans son sein pour son fils élevé ,
 Vous qu'adore son ame , & moi qui l'ai sauvé.
 Voyez combien de maux pour n'avoir sçu vous taire.

EUDOXE.

Madame , mon respect souffre tout d'une mere ,
 Qui pour peu qu'elle veuille écouter la raison ,
 Ne m'accusera plus de cette trahison :
 Car c'en est une enfin bien digne de supplice ,
 Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.

Et qui donc aujourd'hui le fait connoître à tous ?
Est-ce le Prince , ou moi ?

E U D O X E.

Ni le Prince ni vous.

De grace , examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il est en vie , & son nom seul les charme :
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas ,
Livrant un de vos fils pour ce Prince au trépas ,
Ni comme après du sien étant la gouvernante ,
Par une tromperie encor plus importante
Vous en fîtes l'échange , & prenant Martian
Vous laissâtes pour fils ce Prince à son tyran ,
En sorte que le sien passe ici pour mon frere ,
Cependant que de l'autre il croit être le pere ,
Et voit en Martian Léonce qui n'est plus ,
Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.
On diroit tout cela , si par quelque imprudence
Il m'étoit échappé d'en faire confidence :
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant ;
Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant ;
Comme ce sont pour tous des routes inconnues ,
Il semble à quelques - uns qu'il doit tomber des nues ;
Et j'en sçais tel qui croit dans sa simplicité
Que pour punir Phocas , Dieu l'a ressuscité.
Mais le voici.



S C E N E I I.

HERACLIUS, LEONTINE;
EUDOXE.

HERACLIUS.

M Adame, il n'est plus temps de taire
D'un si profond secret le dangereux mystère :
Le tyran alarmé du bruit qui le surprend
Rend ma crainte trop juste & le péril trop grand.
Non que de ma naissance il fasse conjecture,
Au contraire il prend tout pour grossière imposture ;
Et ne connoît si peu que pour la renverser
A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre,
Je suis fils de Maurice, il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un Prince si chéri
En me donnant moi-même à ma sœur pour mari.
En vain nous résistons à son impatience,
Elle par haine aveugle, & moi par connoissance ;
Lui qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel
Qu'oppose la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie au refus obstinée,
Lui propose à demain la mort ou l'hyménée ;
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort,
Pour éviter l'inceste elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,
De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran au péril de ma sœur,
Et de rendre à mon pere un juste successeur.

LEONTINE.

L E O N T I N E.

Puisque vous ne craignez que sa mort ou l'inceste ,
 Je rends graces , Seigneur , à la bonté céleste
 De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux ,
 Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
 Votre courage seul nous donne lieu de craindre ,
 Modérez-en l'ardeur , daignez vous y contraindre ;
 Et puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas ,
 Soyez encor son fils , & ne vous montrez pas.
 De quoi que ce Tyran menace Pulchérie ,
 J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie ,
 De rompre cet hymen ou de le retarder ,
 Pourvu que vous veuillez ne vous point hasarder.
 Répondez-moi de vous , & je vous réponds d'elle.

H E R A C L I U S.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
 Vous voyez un grand Peuple à demi-révolté ,
 Sans qu'on sçache l'auteur de cette nouveauté.
 Il semble que de Dieu la main appesantie ,
 Se faisant du Tyran l'effroyable partié ,
 Veuille avancer par-là son juste châtiment ,
 Que par un si grand bruit semé confusément ,
 Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître ;
 Et presse Héraclius de se faire connoître.
 C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend :
 Montrons Héraclius au Peuple qui l'attend ,
 Evitons le hasard qu'un imposteur l'abuse ,
 Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse ,
 De mon Trône à Phocas sous ce titre arraché
 Il puisse me punir de m'être trop caché.
 Il ne sera pas temps , Madame , de lui dire
 Qu'il me rende mon nom , ma naissance & l'Empire ;
 Quand il se prévau dra de ce nom déjà pris ,
 Pour me joindre au Tyran dont je passe pour fils.

L E O N T I N E.

Sans vous donner pour chef à cette populace ,
 Je romprai bien encor ce coup , s'il vous menace ;

Mais gardons jusqu'au bout ce secret important ;
 Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
 Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance
 Semble digne , Seigneur , de cette confiance ;
 Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait ,
 Et bientôt mes desseins auront un plein effet.
 Je punirai Phocas , je vengerai Maurice :
 Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice ,
 J'en veux toute la gloire , & vous me la devez ;
 Vous régnerez par moi , si par moi vous vivez.
 Laissez entre mes mains mûrir vos destinées ,
 Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

E U D O X E .

Seigneur , si votre amour peut écouter mes pleurs ;
 Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
 La mort de ce Tyran , quoique trop légitime ,
 Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime ;
 Le peuple pour miracle osera maintenir
 Que le Ciel par son fils l'aura voulu punir ,
 Et sa haine obstinée après cette chimere
 Vous croira parricide en vengeance votre pere.
 La vérité n'aura ni le nom ni l'effet ,
 Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait ;
 Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire ,
 Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
 Je sçais bien que l'ardeur de venger vos parens...

H É R A C L I U S .

Vous en êtes aussi , Madame , & je me rends ;
 Je n'examine rien , & n'ai pas la puissance
 De combattre l'amour & la reconnoissance.
 Le secret est à vous , & je serois ingrat
 Si sans votre congé j'osois en faire éclat ,
 Puisque sans votre aveu toute mon aventure
 Passeroit pour un songe ou pour une imposture.
 Je dirai plus , l'Empire est plus à vous qu'à moi ,
 Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi ;

C'est le prix de son sang , c'est pour y satisfaire
 Que je rends à la sœur ce que je tiens du frere.
 Non que pour m'acquitter par cette élection
 Mon devoir ait forcé mon inclination ,
 Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmerent ;
 Il prépara mon ame aux feux qu'ils allumerent ,
 Et ces yeux tout divins par un soudain pouvoir
 Acheverent sur moi l'effet de ce devoir.
 Oui, mon cœur , chere Eudoxe , à ce trône n'aspire
 Que pour vous voir bientôt maîtresse de l'Empire ;
 Je ne me suis voulu jeter dans le hasard
 Que par la seule soif de vous en faire part ;
 C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste ,
 Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste ;
 Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû ,
 Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu ,
 Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
 Disposez des moyens & du temps de le prendre ,
 Quand vous voudrez régner , faites-m'en possesseur ;
 Mais comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur ,
 Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême ,
 Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

L E O N T I N E.

Reposez-vous sur moi , Seigneur , de tout son sort ,
 Et n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort.

S C E N E I I I.

L E O N T I N E , E U D O X E.

L E O N T I N E.

CE n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise ;
 A ne vous rien cacher son amour m'autorise ;

Vous sçaurez les desseins de tout ce que j'ai fait ;
Et pourrez me servir à presser leur effet.

Notre vrai Martian adore la Princesse ;
Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse ,
Faisons que son amour nous venge de Phocas ,
Et de son propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ai pris soin de lui , si je l'ai laissé vivre ,
Si je perdis Léonce & ne le fis pas suivre ,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour pour s'agrandir ;
A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir ;
Je ne l'ai conservé que pour ce parricide.

E U D O X E.

Ah, Madame !

L E O N T I N E.

Ce mot déjà vous intimide !
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir ;
C'est par-là qu'un tyran est digne de périr ,
Et le courroux du Ciel , pour en purger la terre ;
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.
C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter ,
Phocas le commettra , s'il le peut éviter ,
Et nous immolerons au sang de votre frere
Le pere par le fils ou le fils par le pere.
L'ordre est digne de nous , le crime est digne d'eux ;
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

E U D O X E.

Je sçais qu'un parricide est digne d'un tel pere ;
Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire ?
Et sçachant sa vertu pouvez-vous justement
Abuser jusques-là de son aveuglement ?

L E O N T I N E.

Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence ,
Et que , de quelque éclat qu'il se soit revêtu ;
Un crime qu'il ignore en souille la vertu.

SCENE IV.

LEONTINE, EUDOXE, UN PAGE.

LE PAGE.

Exupere, Madame, est là qui vous demande.

LEONTINE.

Exupere ! à ce nom que ma surprise est grande !
Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi ;
Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi ?
Dans l'ame il hait Phocas qui s'immola son pere,
Et sa venue ici cache quelque mystere ;
Je vous l'ai déjà dit, votre langue nous perd.

SCENE V.

EXUPERE, LEONTINE, EUDOXE.

EXUPERE.

Madame, Héraclius vient d'être découvert ;

LEONTINE à *Eudoxe*.

Hé bien !

EUDOXE.

Si. . .

LEONTINE à *Exupere* :

Taisez-vous. Depuis quand ?

EXUPERE.

Tout-à-l'heure.

LEONTINE.

Et déjà l'Empereur a commandé qu'il meure ?

E iiij

Le Tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LEONTINE.

Comment ?

EXUPERE.

Ne craignez rien , Madame , le voici.

LEONTINE.

Je ne vois que Léonce.

EXUPERE.

Ah , quittez l'artifice.

SCENE VI.

MARTIAN, LEONTINE, EXUPERE,
EUDOXE.

MARTIAN.

M Adame , dois-je croire un billet de Maurice ?
Voyez si c'est sa main , ou s'il est contrefait ,
Dites s'il me détrompe ou m'abuse en effet ,
Si je suis votre fils ou s'il étoit mon pere ;
Vous en devez connoître encor le caractère.

LEONTINE.

*Léontine a trompé Phocas ,
Et livrant pour mon fils un des siens au trépas ,
Dérobe à sa fureur l'héritier de l'Empire :
O vous qui me restez de fideles sujeis ,
Honorez son grand zele , appuyez ses projets ,
Sous le nom de Léonce Héraclius respire.*

MAURICE.

(Elle rend le billet à Exupere.)

Seigneur , il vous dit vrai , vous étiez en mes mains
Quand on ouvrit Byzance au pire des humains ,
Maurice m'honora de cette confiance ,
Mon zele y répondit pardela sa croyance.

Le voyant prisonnier & les quatre autres fils ,
 Je cachai quelques jours ce qu'il m'avoit commis ;
 Mais enfin toute prête à me voir découverte ,
 Ce zele sur mon sang détourna votre perie ,
 J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas ,
 Mais j'offris votre nom & ne vous donnai pas.
 La généreuse ardeur de sujette fidelle
 Me rendit pour mon Prince à moi-même cruelle ,
 Mon fils fut pour mourir le fils de l'Empereur ,
 J'éblouis le Tyran , je trompai sa fureur ,
 Léonce au lieu de vous lui servit de victime.

(Elle fait un soupir.)

Ah ! pardonnez , de grace , il m'échappe sans crime ;
 J'ai pris pour vous sa vie , & lui rends un soupir ,
 Ce n'est pas trop , Seigneur , pour un tel souvenir ;
 A cet illustre effort par mon devoir réduite ,
 J'ai domté la nature & ne l'ai pas détruite.

Phocas ravi de joie à cette illusion
 Me combla de faveurs avec profusion ,
 Et nous fit de sa main cette haute fortune
 Dont il n'est pas besoin que je vous importune.

Voilà ce que mes soins vous laissoient ignorer ,
 Et j'attendois , Seigneur , à vous le déclarer ,
 Que par vos grands exploits votre rare vaillance
 Pût faire à l'Univers croire votre naissance ,
 Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit
 Nous pût de son aveu promettre quelque fruit.
 Car comme j'ignorois que notre grand Monarque
 En eût pu rien sçavoir ou laisser quelque marque ,
 Je doutois qu'un secret n'étant sçu que de moi
 Sous un Tyran si craint pût trouver quelque foi.

E X U P E R E.

Comme sa cruauté pour mieux gêner Maurice
 Le forçoit de ses fils à voir le sacrifice ,
 Ce Prince vit l'échange & l'alloit empêcher ;
 Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à tran-
 cher ;

La mort de votre fils arrêta cette envie ,
Et prévint d'un moment le refus de sa vie.

Maurice à quelque espoir se laissant lors flatter
S'en ouvrit à Félix qui vint le visiter ,
Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoi-
gnage.

Félix est mort , Madame , & naguere en mourant
Il remit son dépôt à son plus cher parent ;

Et m'ayant tout conté : *Tiens , dit-il , Exupere ,
Sers ton Prince , & venge ton Pere.*

Armé d'un tel secret , Seigneur , j'ai voulu voir
Combien parmi le Peuple il auroit de pouvoir ;
J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connoître ,
Et voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître ;
J'ai ligué du Tyran les secrets ennemis ,
Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
Ils aiment votre nom sans sçavoir davantage ,
Et cette seule joie anime leur courage ;
Sans qu'autre que les deux qui vous parloient là bas
De tout ce qu'elle a fait sçachent plus que Phocas.
Vous venez de sçavoir ce que vous vouliez d'elle ,
C'est à vous de répondre à son généreux zele.
Le Peuple est mutiné , nos amis assemblés ,
Le Tyran effrayé , ses confidens troublés ,
Donnez l'aveu du Prince à sa mort qu'on apprête ;
Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

M A R T I A N.

Surpris des nouveautés d'un tel événement ,
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.

Je sçais ce que je dois , Madame , au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice ;
Je croyois comme fils devoir tout à vos soins ,
Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins ;
Mais , pour vous expliquer toute ma gratitude ,
Mon ame a trop de trouble & trop d'inquiétude.

J'aimois , vous le sçavez , & mon cœur enflammé
 Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé ;
 Je perds une maîtresse en gagnant un Empire ,
 Mon amour en murmure , & mon cœur en soupire ;
 Et de mille pensers mon esprit agité
 Paroît enseveli dans la stupidité.
 Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande ;
 Il faut donner un chef à votre illustre bande ;
 Allez , brave Exupere , allez , je vous rejoins ,
 Souffrez que je lui parle un moment sans témoins ;
 Disposez cependant vos amis à bien faire ,
 Sur-tout sauvons le fils en immolant le pere ,
 Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang
 Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

E X U P E R E.

Nous vous rendrons , Seigneur , entière obéissance ;
 Et vous allons attendre avec impatience.

S C E N E V I I.

MARTIAN, LEONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

M Adame , pour laisser toute sa dignité
 A ce dernier effort de générosité ,
 Je crois que les raisons que vous m'avez données ;
 M'en ont seules caché le secret tant d'années.
 D'autres soupçonneroient qu'un peu d'ambition ;
 Du Prince Martian voyant la passion ,
 Pour lui voir sur le Trône élever votre fille ,
 Auroit voulu laisser l'Empire en sa famille ,
 Et me faire trouver un tel destin bien doux
 Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous ;

E. v.

Mais je tiendrois à crime une telle pensée.
 Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
 D'un détestable amour que pour ma propre sœur
 Vous-même vous avez allumé dans mon cœur,
 Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste ?

L E O N T I N E.

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste,
 Et je le craignois peu, trop sûre que Phocas
 Ayant d'autres desseins ne le souffriroit pas.
 Je voulois donc, Seigneur, qu'une flamme si belle
 Portât votre courage aux vertus dignes d'elle,
 Et que votre valeur l'ayant sçu mériter,
 Le refus du Tyran vous pût mieux irriter.
 Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine ;
 J'ai vu dans votre amour une source de haine,
 Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé
 Peut-être auroit moins fait si le cœur n'eût aimé.
 Achevez donc Seigneur, & puisque Pulchérie
 Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie....

M A R T I A N.

Peut-être il vaudroit mieux moi-même la porter
 A ce que le Tyran témoigne en souhaiter.
 Son amour qui pour moi résiste à sa colere
 N'y résistera plus quand je serai son frere ;
 Pourrois-je lui trouver un plus illustre époux ?

L E O N T I N E.

Seigneur, qu'allez-vous faire, & que me dites-vous ?

M A R T I A N.

Que peut-être pour rompre un si digne hyménée
 J'expose à tort sa tête avec ma destinée,
 Et fais d'Héraclius un chef de conjurés
 Dont je vois les complots encor mal assurés.
 Aucun d'eux du Tyran n'approche la personne,
 Et quand même l'issue en pourroit être bonne,
 Peut-être il m'est honteux de reprendre l'Etat
 Par l'infame succès d'un lâche assassinat ;

Peut-être il vaudroit mieux en tête d'une armée
 Faire parler pour moi toute ma renommée,
 Et trouver à l'Empire un chemin glorieux
 Pour venger mes parens d'un bras victorieux.
 C'est dont je vais résoudre avec cette Princesse
 Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse,
 Vous, avec votre Eudoxe....

L E O N T I N E.

Ah ! Seigneur, écoutez,

M A R T I A N.

J'ai besoin de conseils dans ces difficultés,
 Mais à parler sans fard, pour écouter les vôtres,
 Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.
 Je ne soupçonne point vos vœux ni votre foi,
 Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
 Adieu.



S C E N E V I I I.

L E O N T I N E, E U D O X E.

L E O N T I N E.

Tout me confond, tout me devient contraire,
 Je ne fais rien du tout quand je pense tout faire,
 Et lorsque le hasard me flatte avec excès,
 Tout mon dessein avorte au milieu du succès.
 Il semble qu'un démon funeste à sa conduite
 Des beaux commencemens empoisonne la suite.
 Ce billet dont je vois Martian abusé
 Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé,
 Il arme puissamment le fils contre le pere;
 Mais comme il a levé le bras en qui j'espère,

E vj

Sur le point de frapper , je vois avec regret
 Que la nature y forme un obstacle secret.
 La vérité le trompe & ne peut le séduire ,
 Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire ;
 Il doute , & du côté que je le vois pencher
 Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

E U D O X E .

Madame , pour le moins vous avez connoissance
 De l'auteur de ce bruit & de mon innocence.
 Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
 Du Prince Héraclius les droits avec le nom ;
 Ce billet confirmé par votre témoignage ,
 Pour monter dans le Trône est un grand avantage.
 Si Martian le peut sous ce titre occuper ,
 Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper ,
 Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire
 Aux mains de son vrai maître il remette l'Empire ?

L E O N T I N E .

Vous êtes curieuse & voulez trop sçavoir ;
 N'ai-je pas déjà dit que j'y sçaurai pourvoir ?
 Tâchons sans plus tarder à revoir Exupere ,
 Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire,

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTIAN , PULCHERIE..

MARTIAN.

JE veux bien l'avouer , Madame , car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur ,
Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée.
J'osai jusques à vous élever ma pensée ,
Plus plein d'étonnement que de timidité.
J'interrogois ce cœur sur sa témérité ,
Et dans les mouvemens pour secrète réponse ,
Je sentoís quelque chose au-dessus de Léonce ,
Dont malgré ma raison l'impérieux effort
Emportoít mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHERIE.

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flamme :
Mais quoi , l'Impératrice à qui je dois le jour
Avoit innocemment fait naître cet amour.
J'approchois de quinze ans , alors qu'empoisonnée
Pour avoir contredit mon indigne hyménée ,
Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs :
Le Tyran veut surprendre ou forcer vos desirs ,
Ma fille & sa fureur à son fils vous destine ;
Mais prenez un époux des mains de Léontine ,
Elle garde un trésor qui vous fera bien cher.
Cet ordre en sa faveur me sçut si bien toucher ,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frere ,
J'en tins le bruit pour faux , elle me devint chere ,

110 H É R A C L I U S ,

Et confondant ces mots de trésor & d'époux,
 Je crus les bien entendre expliquant tout de vous.
 J'opposois de la sorte à ma fiere naissance
 Les favorables loix de mon obéissance ,
 Et je m'imputois même à trop de vanité
 De trouver entre nous quelque inégalité.
 La race de Léonce étant Patricienne ,
 L'éclat de vos vertus l'égaloit à la mienne ,
 Et je me laissois dire en mes douces erreurs :
C'est de pareils héros qu'on fait les Empereurs ;
Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage
A qui le monde entier peut rendre un juste hommage.
 J'écoutois sans dédain ce qui m'autorisoit ,
 L'amour pensoit le dire , & le sang le disoit ,
 Et de ma passion la flatteuse imposture
 S'emparoit dans mon cœur des droits de la nature.

M A R T I A N.

Ah , ma sœur , puisqu'enfin mon destin éclairci
 Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi ,
 Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène !
 C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine ;
 Mais quand il faut changer l'amour en amitié ,
 Que l'ame qui s'y force est digne de pitié ,
 Et qu'on doit plaindre un cœur qui n'osant s'en dé-
 fendre

Se laisse déchirer avant que de se rendre !
 Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
 Fait succéder l'horreur , & l'horreur d'être à vous !
 Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être !
 Ah , s'il m'étoit permis de ne me pas connoître ,
 Qu'un si charmant abus seroit à préférer
 A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer !

P U L C H E R I E.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses fureurs ;
 Je sçais quelle amertume aigrit de tels divorces ,

Et la haine à mon gré les fait plus doucement ,
 Que quand il faut aimer , mais aimer autrement .
 J'ai senti comme vous une douleur bien vive
 En brisant les beaux fers qui me tenoient captive ;
 Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir ,
 S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir .
 Ce grand coup m'a surprise & ne m'a point troublée ,
 Mon ame l'a reçu sans en être accablée ;
 Et comme tous mes feux n'avoient rien que de saint ,
 L'honneur les alluma , le devoir les éteint .
 Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frere ,
 L'un ne me peut toucher ni l'autre me déplaire ,
 Et je tiendrai toujours mon bonheur infini
 Si les miens sont vengés & le Tyran puni .
 Vous , que va sur le trône élever la naissance ,
 Régnez sur votre cœur avant que sur Byzance ;
 Et domtant comme moi ce dangereux mutin ,
 Commencez à répondre à ce noble destin .

M A R T I A N.

Ah ! vous fûtes toujours l'illustre Pulchérie ,
 En fille d'Empereur dès le berceau nourrie ;
 Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner
 Comment dessus vous-même il vous falloit régner :
 Mais pour moi , qui caché sous une autre aventure
 D'une ame plus commune ai pris quelque teinture ,
 Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
 Mêlé un peu de Léonce au cœur d'Héraclius .
 A mes confus regrets soyez donc moins sévère ,
 C'est Léonce qui parle & non pas votre frere ;
 Mais si l'un parle mal , l'autre va bien agir ,
 Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir .
 Je vais des Conjurés embrasser l'entreprise ,
 Puisqu'une ame si haute à frapper m'autorise ,
 Et tient que pour répandre un si coupable sang
 L'assassinat est noble & digne de mon rang .
 Pourrai-je cependant vous faire une priere ?

Prenez sur Pulchérie une puissance entière.

MARTIAN.

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous ;
Ni vous mettre l'Empire en la main d'un époux ,
Epousez Martian comme un autre moi-même ,
Ne pouvant être à moi , foyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE.

Ne pouvant être à vous , je pourrois justement
Vouloir n'être à personne , & fuir tout autre amant ;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
Un reste mal éteint d'incestueuse flamme.
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder ,
Soyez mon Empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup , sa personne m'est chere ;
Mais purgez sa vertu des crimes de son pere ,
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez , j'y cours ; mais enfin s'il arrive
Que l'issue en devienne ou funeste ou tardive ,
Votre perte est jurée , & d'ailleurs nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril & sa vie & la vôtre ,
Par cet heureux hymen conservez l'un & l'autre ,
Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas ,
Et mon ami de suivre un tel pere au trépas :
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupere
Dans un sang odieux respecte mon beau frere ,
Et donnez au tyran , qui n'en pourra jouir ,
Quelques-momens de joie afin de l'éblouir.

PULCHÉRIE.

Mais durant ces momens unis à sa famille ,
Il deviendra mon pere , & je serai sa fille ,

Je lui devrai respect , amour , fidélité ,
Ma haine n'aura plus d'impétuosité ,
Et tous mes vœux pour vous seront mols & timides ;
Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
Outre que le succès est encore à douter ,
Que l'on peut vous trahir , qu'il peut vous résister ,
Si vous y succombez , pourrai-je me dédire
D'avoir porté chez lui les titres de l'Empire ?
Ah , combien ces momens de quoi vous me flattez
Alors pour mon supplice auroient d'éternités !
Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse ,
Comme elle vient de naître , elle n'est que foiblesse ;
La mienne a plus de force & les yeux mieux ouverts ,
Et se dût avec moi perdre tout l'univers ,
Jamais un seul moment , quoi que l'on puisse faire ,
Le tyran n'aura droit de me traiter de pere.
Je ne refuse au fils ni mon cœur ni ma foi ;
Vous l'aimez , je l'estime , il est digne de moi ,
Tout son crime est un pere à qui le sang l'attache ;
Quand il n'en aura plus , il n'aura plus de tache ,
Et cette mort propice à former ces beaux nœuds ,
Purifiant l'objet , justifiera mes feux.

Allez donc préparer cette heureuse journée ,
Et du sang du tyran signez cette hyménée.
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit ?

M A R T I A N.

Je suis trahi , Madame , Exupere le fait.



SCENE II.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS;
MARTIAN, PULCHERIE, CRISPE.

PHOCAS.

Quel est votre entretien avec cette Princesse ?
Des noces que je veux ?

MARTIAN.

C'est de quoi je la presse.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils ?

MARTIAN.

Il fera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.
Mais quand ?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ai pas sçu d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous ;
Si vous aimez mon fils, faites-le moi connoître.

MARTIAN.

Vous le connoissez trop, puisque je vois ce traître.

EXUPERE.

Je sers mon Empereur, & je sçais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avouera, tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grace, éclaircissez ce que je vous propose,
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose,

Mais , Léonce , c'est peu si vous ne l'achevez.

M A R T I A N.

Nommez-moi par mon nom , puisque vous le sçavez ;
Dites Héraclius , il n'est plus de Léonce ,
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

P H O C A S.

Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort ,
Pour m'arracher le sceptre & conspirer ma mort.

M A R T I A N.

J'ai fait ce que j'ai dû ; vivre sous ta puissance
C'eût été démentir mon nom & ma naissance ,
Et ne point écouter le sang de mes parens
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'Empire eut la gloire de naître
Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître ;
Hors le Trône ou la mort , il doit tout dédaigner ,
C'est un lâche s'il n'ose ou se perdre ou régner.

J'entends donc mon arrêt , sans qu'on me le pro-
nonce ,

Héraclius mourra comme a vécu Léonce ,
Bon sujet , meilleur Prince , & ma vie & ma mort
Rempliront dignement & l'un & l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née ,
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée ,
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

P H O C A S.

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice.
Héraclius n'eût point de part à ce service ,
J'en ai payé Léonce à qui seul étoit dû
L'incalculable honneur de me l'avoir rendu.
Mais sous des noms divers à soi-même contraire
Qui conserva le fils attente sur le pere ,
Et se désavouant d'un aveugle secours ,
Si-tôt qu'il se connoît , il en veut à mes jours.
Je te devois sa vie , & je me dois justice ,
Léonce est effacé par le fils de Maurice ;

116 H É R A C L I U S ;

Contre un tel attentat rien n'est à balancer ;
Et je sçaurai punir comme récompenser.

M A R T I A N.

Je sçais trop qu'un tyran est sans reconnoissance
Pour en avoir conçu la honteuse espérance ,
Et suis trop au-dessus de cette indignité
Pour te vouloir piquer de générosité.
Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie ,
Si pour moi sans le Trône elle n'est qu'infamie ?
Héraclius vivroit pour te faire la cour ?
Rends-lui , rends-lui son Sceptre , ou prive-le du jour ;
Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible ,
Ta vie avec la sienne est trop incompatible ,
Un si grand ennemi ne peut être gagné ,
Et je te punirois de m'avoir épargné.
Si de ton fils sauvé j'ai rappelé l'image ,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage ,
Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en Monarque ;
Que de vivre en éclat sans en porter la marque ;
Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort
Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort ,
Je la rendrai si belle & si digne d'envie ,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire assure ton pouvoir ,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

P H O C A S.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine ,
Crispe , & qu'on me l'y garde , attendant que mon
choix

Pour punir son forfait vous donne d'autres loix.

M A R T I A N à *Pulchérie*.

Adieu , Madame , adieu. Je n'ai pu davantage ,
Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage ;
Le Ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir.

SCENE III.

PHOCAS, PULCHERIE,
EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

ET toi n'espère pas désormais me fléchir,
Je tiens Héraclius, & n'ai plus rien à craindre;
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre;
Ce frere & ton espoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattraï d'un coup sa tête & ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes;
Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes.

PULCHERIE.

Moi pleurer! moi gémir, tyran! j'aurois pleuré
Si quelques lâchetés l'avoient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire toute entière,
S'il m'avoit fait rougir par la moindre priere,
Si quelque infame espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie
Il n'a point pris le Ciel ni le sort à partie,
Point quercillé le bras qui fait ces lâches coups;
Point daigné contre lui perdre un juste courroux.
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître;
De tous deux, de soi-même il s'est montré le maître;
Et dans certe surprise il a bien sçu courir
A la nécessité qu'il voyoit de mourir.
Je goutois cette joie en un sort si contraire,
Je l'aimai comme amant, je l'aimé comme frere;
Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
Digne d'être mon frere & d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée;

118 H É R A C L I U S ;

Et sans plus te parer d'une vertu forcée ,
Pour appaiser le pere offre le cœur au fils ,
Et tâche à racheter ce cher frere à ce prix.

P U L C H E R I E.

Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
Mon ame ose descendre à de telles bassesses ?
Prends mon sang pour le sien , mais s'il y faut mon
cœur ,
Périssez Héraclius avec sa triste sœur.

P H O C A S.

Hé bien , il va périr , ta haine en est complice :

P U L C H E R I E.

Et je verrai du Ciel bientôt cheoir ton supplice,
Dieu pour le réserver à ses puissantes mains
Fait avorter exprès tous les moyens humains ,
Il veut frapper le coup sans notre ministère.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frere ,
Les quatre autres peut-être à tes yeux abusés
Ont été comme lui des Césars supposés.
L'Etat qui dans leur mort voyoit trop sa ruine
Avoit des généreux autres que Léontine ;
Ils trompoient d'un barbare aisément la fureur ,
Qui n'avoit jamais vu la Cour ni l'Empereur.
Crains , tyran , crains encor , tous les quatre peut-être
L'un après l'autre enfin se vont faire paroître ;
Et malgré tous tes soins , malgré tout ton effort ,
Tu ne les connoîtras qu'en recevant la mort.
Moi-même à leur défaut je serai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête ;
L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
Sera digne de moi , s'il peut t'assassiner.
Va perdre Héraclius , & quitte la pensée
Que je me pare ici d'une vertu forcée ,
Et sans m'importuner de répondre à tes vœux ,
Si tu prétends régner , défais-toi de tous deux.

S C E N E I V.

P H O C A S , E X U P E R E , A M I N T A S .

P H O C A S .

J'Ecoute avec plaisir ces menaces frivoles ,
Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles ;
Et de quelque façon qu'elle m'ose outrager ,
Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.

Vous donc , mes vrais amis , qui me tirez de peine ,
Vous dont je vois l'amour quand j'en craignois la
haine ,

Vous qui m'avez livré mon secret ennemi ,
Ne soyez point vers moi fideles à demi ,
Résolvez avec moi des moyens de sa perte.
La ferons-nous secrète ou bien à force ouverte ?
Prendrons-nous le plus sûr ou le plus glorieux ?

E X U P E R E .

Seigneur , n'en doutez point , le plus sûr vaut le
mieux ,

Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate ;
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte ,
N'attende encor ce Prince , & n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.

P H O C A S .

Donc pour ôter tout doute à cette populace ,
Nous enverrons sa tête au milieu de la place.

E X U P E R E .

Mais si vous la coupez dedans votre Palais ,
Ces obstinés mutins ne le croiront jamais ,
Et sans que pas un d'eux à son erreur renonce ;
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce ,

Qu'en en fait un phantôme afin de les tromper ;
Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

P H O C A S.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

E X U P E R E.

Ils le tiendront pour faux & pour un artifice ;
Seigneur , après vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connoître sa main ;
Si vous voulez calmer toute cette tempête ,
Il faut en pleine place abattre cette tête ,
Et qu'il dise en mourant à ce peuple confus :
Peuple , n'en doute point , je suis Héraclius.

P H O C A S.

Il le fant , je l'avoue , & déjà je destine
A ce même échafaud l'infame Léontine ;
Mais si ces insolens l'arrachent de nos mains ?

E X U P E R E.

Qui l'osera , Seigneur ?

P H O C A S.

Ce peuple que tu crains !

E X U P E R E.

Ah , souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante
Dans un peuple sans chef la première épouvante !
Le seul bruit de ce Prince au Palais arrêté
Dispersera soudain chacun de son côté.
Les plus audacieux craindront votre justice ,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
Mais ne leur donnez pas , tardant trop à punir ,
Le temps de se remettre & de se réunir ;
Envoyez des soldats à chaque coin des rues ,
Saisissez l'Hippodrome avec ses avenues ,
Dans tous-les lieux publics rendez-vous le plus fort ;
Pour nous qu'un tel indice intéresse à sa mort ,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire ,
Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire ,

Noue

Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout ,
J'en répons sur ma tête , & j'aurai l'œil à tout.

P H O C A S.

C'en est trop , Exupere , allez , je m'abandonne
Aux fideles conseils que votre ardeur me donne ;
C'est l'unique moyen de domter nos mutins ,
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
Je vais sans différer pour cette grande affaire
Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire :
Vous , pour répondre aux soins que vous m'avez pro-
mis ,

Allez de votre part assembler vos amis ,
Et croyez qu'après moi , jusqu'à ce que j'expire ,
Ils seront eux & vous les maîtres de l'Empire.

S C E N E V.

E X U P E R E , A M I N T A S.

E X U P E R E.

Nous sommes en faveur , ami , tout est à nous ;
L'heur de notre destin va faire des jaloux.

A M I N T A S.

Quelque alégresse ici que vous fassiez paroître ,
Trouvez-vous doux les noms de perfide & de traître ?

E X U P E R E.

Je sçais qu'aux généreux ils doivent faire horreur ,
Ils m'ont frappé l'oreille , ils m'ont blessé le cœur ;
Mais bientôt , par l'effet que nous devons attendre ,
Nous serons en état de ne les plus entendre.
Allons , pour un moment qu'il faut les endurer ,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

Fin du troisieme Acte.



A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

HÉRACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle ;
 Phocas au dernier point la tiendra criminelle ,
 Et je le connois mal , ou s'il la peut trouver ,
 Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
 Je vous plains , chere Eudoxe , & non pas votre mere ,
 Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupere ,
 Il trahit justement qui vouloit me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr !
 Vous pour qui son amour a forcé la nature !

HÉRACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer son imposture ?
 M'empêcher d'entreprendre , & par un faux rapport
 Confondre en Martian & mon nom & mon sort ,
 Abuser d'un billet que le hasard lui donne ,
 Attacher de sa main mes droits à sa personne ,
 Et le mettre en état , dessous sa bonne foi ,
 De régner en ma place ou de périr pour moi ;
 Madame , est-ce en effet me rendre un grand service ?

EUDOXE.

Eût elle démenti ce billet de Maurice ?
 Et l'eût-elle pu faire à moins que révéler
 Ce que sur-tout alors il lui falloit celer ?

Quand Martian par-là n'eût pas connu son pere,
 C'étoit vous hasarder sur la foi d'Exupere;
 Elle en doutoit, Seigneur, & par l'événement
 Vous voyez que son zele en doutoit justement.
 Sûre en soi des moyens de vous rendre l'Empire,
 Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire,
 Elle a sur Martian tourné le coup fatal
 De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal.
 Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service?

H E R A C L I U S.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice?
 Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
 Qui trahisse mon sort d'Exupere ou de moi?
 Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose,
 Et l'un & l'autre enfin ne sont que même chose,
 Sinon qu'étant trahi je mourrois malheureux,
 Et que m'offrant pour toi je mourrai généreux.

E U D O X E.

Quoi, pour désabuser une aveugle furie,
 Rompre votre destin & donner votre vie!

H E R A C L I U S.

Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.
 Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour,
 Et, lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,
 Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte?
 S'il s'agissoit ici de le faire Empereur,
 Je pourrois lui laisser mon nom & son erreur;
 Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
 Quand mon pere à mes yeux au lieu de moi l'immole!
 Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort!
 Vivre par son supplice, & régner par sa mort!

E U D O X E.

Ah! ce n'est pas, Seigneur, ce que je vous demande,
 De cette lâcheté l'infamie est trop grande:

124 H É R A C L I U S ,

Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas :
 Mais montrez-vous en Maître & ne vous perdez pas.
 Rallumez cette ardeur où s'opposoit ma mere ,
 Garantissez le fils par la perte du pere ,
 Et prenant à l'Empire un chemin éclairant ,
 Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

H E R A C L I U S .

Il n'est plus temps , Madame , un autre a pris ma place.
 Sa prison a rendu le peuple tout de glace ,
 Déjà préoccupé d'un autre Héraclius ,
 Dans l'effroi qui le trouble , il ne me croira plus ,
 Et ne me regardant que comme un fils perfide ,
 Il aura de l'horreur de suivre un parricide.
 Mais quand même il voudroit seconder mes desseins ;
 Le Tyran tient déjà Martian en ses mains ;
 S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte ,
 Piqué de ma révolte il hâtera sa perte ,
 Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver ,
 Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever.
 N'en parlons plus ; en vain votre amour me retarde ,
 Le sort d'Héraclius tout entier me regarde :
 Soit qu'il faille régner , soit qu'il faille périr ,
 Au tombeau comme au trône on me verra courir.
 Mais voici le tyran & son traître Exupere.



SCENE II.

PHOCAS, HERACLIUS, EXUPERE,
EUDOXE, TROUPES DE GARDES.

PHOCAS *montrant Eudoxe à ses Gardes*:

QU'on la tienne en lieu sûr en attendant sa mere.

HERACLIUS.

A-t-elle quelque part....

PHOCAS.

Nous verrons à loisir ;
Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE *s'en allant*.

Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.

PHOCAS *à Eudoxe*.

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'Empire.

SCENE III.

PHOCAS, HERACLIUS, EXUPERE,
GARDES.

PHOCAS *à Héraclius*.

Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié ?

HERACLIUS.

Seigneur....

PHOCAS.

Je sçais pour lui quelle est ton amitié,

Mais je veux que toi-même ayant bien vu son crime
Tienne ton zele injuste & sa mort légitime.

(aux Gardes.)

Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu
Il ne sera besoin ni du fer ni du feu ;
Loin de s'en repentir , l'orgueilleux en fait gloire.

Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire ?
Eudoxe m'en conjure & l'avis me surprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand ?

H E R A C L I U S .

Oui sa mere a plus fait contre votre service ,
Que ne sçait Exupere & que n'a vu Maurice.

P H O C A S .

La perfide ! ce jour lui sera le dernier.
Parle.

H E R A C L I U S .

J'acheverai devant le prisonnier ,
Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance ;
Puisque vous le mandez , s'explique en sa présence.

P H O C A S .

Le voici , mais sur-tout ne me dit rien pour lui.

S C E N E I V .

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN,
EXUPERE, GARDES.

H E R A C L I U S .

JE sçais qu'en ma priere il auroit peu d'appui ;
Et loin de me donner une inutile peine ,
Tout ce que je demande à votre juste haine ,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis :
Perdez Héraclius , & sauvez votre fils.

Voilà tout mon souhait & toute ma priere.
M'en refuserez-vous ?

P H O C A S.

Tu l'obtiendras entiere ,
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

M A R T I A N.

Ah , Prince , j'y courois sans me plaindre du sort ,
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche ,
Mais en ouir l'arrêt sortir de votre bouche !
Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

H E R A C L I U S.

Et même en ce moment tu ne me connois pas.
Ecoute , pere aveugle , & toi , Prince crédule ,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.

Phocas , connois ton sang & tes vrais ennemis ,
Je suis Héraclius , & Léonce est ton fils.

M A R T I A N.

Seigneur , que dites-vous ?

H E R A C L I U S.

Que je ne puis plus taire
Que deux fois Léontine osa tromper ton pere ,
Et semant de nos noms un insensible abus
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

P H O C A S.

Maurice te dément , lâche , tu n'as qu'à lire.
Sous le nom de Léonce Héraclius respire ;
Tu fais après cela des contes superflus.

H E R A C L I U S.

Si ce billet fut vrai , Seigneur , il ne l'est plus.
J'étois Léonce alors , & j'ai cessé de l'être
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connoître.
S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pu voir ,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse ,
Où vous eûtes trois ans la fortune diverse :
Cependant Léontine étant dans le château
Reine de nos destins & de notre berceau ,

F iv

Pour me rendre le rang qu'occupoit votre race,
 Prit Martian pour elle & me mit en sa place.
 Ce zele en ma faveur lui succéda si bien,
 Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien,
 Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance
 Ayant mis entre nous fort peu de différence,
 Le foible souvenir en trois ans s'en perdit;
 Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit:
 Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre,
 Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre,
 Et je ne jugeois pas ce chemin criminel
 Pour remonter sans meurtre au trône paternel.
 Mais voyant cette erreur fatale à cette vie
 Sans qui déjà la mienne auroit été ravie,
 Je me croirois, Seigneur, coupable infiniment
 Si je souffrois encore un tel aveuglement.
 Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime,
 Conservez votre haine & changez de victime;
 Je ne demande rien que ce qui m'est promis,
 Perdez Héraclius & sauvez votre fils.

M A R T I A N à *Phocas*.

Admire de quel fils le Ciel t'a fait le pere;
 Admire quel effort sa vertu vient de faire,
 Tyran, & ne prends pas pour une vérité
 Ce qu'invente pour moi sa générosité.

(à *Héraclius*.)

C'est trop, Prince, c'est trop pour ce petit service
 Dont honora mon bras ma fortune propice,
 Je vous sauvai la vie, & ne la perdis pas,
 Et pour moi vous cherchez un assuré trépas!
 Ah, si vous m'en devez quelque reconnoissance,
 Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance,
 Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
 De crainte d'être ingrat, c'est m'être injurieux.

P H O C A S.

En quel trouble me jette une telle dispute!
 A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte!

Lequel croire , Exupere , & lequel démentir ?
 Tombai-je dans l'erreur , ou si j'en vais sortir ?
 Si ce billet est vrai , le reste est vraisemblable.

E X U P E R E.

Mais qui sçait si ce reste est faux ou véritable ?

P H O C A S.

Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

E X U P E R E.

Elle a pu les changer & ne les changer pas ,
 Et plus que vous , Seigneur , dedans l'inquiétude
 Je ne vois que du trouble & de l'incertitude.

H E R A C L I U S.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sçais qui je suis ,
 Vous voyez quels effets en ont été produits ;
 Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
 J'apporte à rejeter l'hymen de la Princesse ,
 Où sans dure aisément mon cœur eût consenti
 Si Léontine alors ne m'en eût averti.

M A R T I A N.

Léontine ?

H E R A C L I U S.

Elle même.

M A R T I A N.

Ah , Ciel , quelle est sa ruse !

Martian aime Eudoxe , & sa mere l'abuse ;
 Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux
 De ce Prince à sa fille elle assure les vœux ,
 Et son ambition adroite à le séduire
 Le plonge en une erreur dont elle attend l'Empire.

Ce n'est que d'aujourd'hui que je sçais qui je suis ,
 Mais de mon ignorance elle espéroit ces fruits ,
 Et me tiendroit encor la vérité cachée ,
 Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

P H O C A S à *Exupere*.

La méchante l'abuse aussi bien que Phocas .

E X U P E R E.

Elle a pu l'abuser , & ne l'abuser pas .

E v

130 HÉRACLIUS,

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au stratagème.

EXUPERE.

Et que la mere a pu l'abuser elle-même.

PHOCAS.

Que de penfers divers ! que de soucis flottans !

EXUPERE.

Je vous en tirerai , Seigneur , dans peu de temps.

PHOCAS.

Dis-moi , tout est-il prêt pour ce juste supplice ?

EXUPERE.

Oui , si nous connoissons le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit ?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit ?

HÉRACLIUS à *Martian*.

Ami, rends-moi mon nom , la faveur n'est pas grande ;

Ce n'est que pour mourir que je te le demande ;

Reprends ce triste jour que tu m'as racheté ,

Ou rends-moi cet honneur que tu m'as presque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi de mon tyran volontaire victime

Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime ?

Prince , qui que je sois , j'ai conspiré sa mort ,

Et nos noms au dessein donnent un divers sort :

Dedans Héraclius il a gloire solide ,

Et dedans Martian il devient parricide.

Puisqu'il faut que je meure illustre ou criminel ,

Couvert ou de louange ou d'opprobre éternel ,

Ne souillez point ma mort , & ne veuillez pas faire

Du vengeur de l'Empire un assassin d'un pere.

H E R A C L I U S.

Mon nom seul est coupable , & sans plus disputer ,
Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter ;
Il conspira lui seul , tu n'en es point complice ,
Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice ;
Sois son fils , tu vivras.

M A R T I A N.

Si je l'avois été ,
Seigneur , ce traître en vain m'auroit sollicité ,
Et lorsque contre vous il m'a fait entreprendre ,
La nature en secret auroit sçu m'en défendre.

H E R A C L I U S.

Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu ,
J'ai voulu conspirer , mais on m'a retenu ,
Et dedans mon peril Léontine timide...

M A R T I A N.

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

H E R A C L I U S.

Toi que de Pulchérie elle a fait amoureux ,
Juge sous les deux noms ton dessein & tes feux ,
Elle a rendu pour toi l'un & l'autre funeste ,
Martian parricide , Héraclius inceste ,
Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait ;
Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet ,
Mais elle m'empêchoit de hasarder ma tête ,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
Ce favorable aveu dont elle t'a séduit
T'exposoit aux périls pour m'en donner le fruit ,
Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence
Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.

P H O C A S.

Hélas , je ne puis voir qui des deux est mon fils ,
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.
En ce piteux état quel conseil dois-je suivre ?
J'ai craint un ennemi , mon bonheur me le livre ,

Je sçais que de mes mains il ne se peut sauver ,
Je sçais que je le vois , & ne puis le trouver .
La Nature trablante , incertaine , étonnée ,
D'un nuage confus couvre sa destinée ;
L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur ,
Et présent à mes yeux il se cache en mon cœur .
Martian A ce nom aucun ne veut répondre ,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre ;
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis ,
Je tiens mon ennemi , mais je n'ai plus de fils .
Que veux-tu donc , Nature , & que prétends-tu faire ?
Si je n'ai plus de fils , puis-je encore être pere ?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
Ne me dis rien du tout , ou parle tout-à-fait ;
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître ,
Ou laisse-moi le perdre , ou fais-le moi connoître .

O toi , qui que tu sois , enfant dénaturé ,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré ,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice ?

O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi ,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi .
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie ,
Puisque mon propre fils les préfère à sa vie !



S C E N E V.

PHOCAS , HERACLIUS , MARTIAN ,
CRISPE , EXUPERE , LEONTINE ,
G A R D E S .

C R I S P E à *Phocas*.

Seigneur , ma diligence enfin a réussi ,
J'ai trouvé Léontine , & je l'amène ici.

P H O C A S à *Léontine*.

Approche , malheureuse.

H E R A C L I U S à *Léontine*.

Avouez tout , Madame ,

J'ai tout dit.

L E O N T I N E à *Héraclius*.

Quoi , Seigneur ?

P H O C A S .

Tu l'ignores , infame ,

Qui des deux est mon fils ?

L E O N T I N E .

Qui vous en fait douter ?

H E R A C L I U S à *Léontine*.

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter ,
Il en croit ce billet & votre témoignage ,
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

P H O C A S .

N'attends pas les tourmens , ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils ? As-tu changé le mien ?

L E O N T I N E .

Je t'ai livré mon fils , & j'en aime la gloire ;
Si je parle du reste , oseras-tu m'en croire ,
Et qui t'assurera que pour Héraclius ,
Moi qui t'ai tant trompé , je ne te trompe plus ?

N'importe , fais-nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confiance ,
A l'un depuis quatre ans , à l'autre d'aujourd'hui.

L E O N T I N E.

Le secret n'en est sçu ni de toi ni de lui ,
Tu n'en sçauras non plus les véritables causes :
Devine , si tu peux , & choisis si tu l'oses.

L'un des deux est ton fils , l'autre ton Empereur.
Tremble dans ton amour , tremble dans ta fureur ,
Je te veux toujours voir , quoi que ta rage fasse ,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race ,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi ,
Sans être ni tyran ni pere qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude ,
Mon ame jouira de ton inquiétude ,
Je rirai de ta peine , ou si tu m'en punis ,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

P H O C A S.

Et si je les punis tous deux sans les connoître ,
L'un comme Héraclius , l'autre pour vouloir l'être ?

L E O N T I N E.

Je m'en consolerais , quand je verrai Phocas
Croire affermir son Sceptre en se coupant le bras ,
Et de la même main son ordre tyrannique
Venger Héraclius dessus sur son fils unique.

P H O C A S.

Quelle reconnoissance , ingrate , tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi , sur tes parens ,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches ,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches ,
D'avoir mis à tes pieds ma Cour qui t'adoroit !
Rends-moi mon fils , ingrate.

L E O N T I N E.

Il m'en défavoueroit ,

Et ce fils , quel qu'il soit , que tu ne peux connoître ,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.

Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros ,
Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture ,
Domte ce mauvais sang qu'il eut de la nature ,
C'est assez dignement répondre à tes bienfaits
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits :
Séduit par ton exemple & par sa complaisance
Il t'auroit ressemblé , s'il eût sçu sa naissance ;
Il seroit lâche , impie , inhumain comme toi ,
Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi.

E X U P E R E.

L'impudence & l'orgueil suivent les impostures ;
Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures ,
Qui ne faisant qu'aigrir votre ressentiment
Vous donne peu de jour pour ce discernement.
Laissez-la-moi , Seigneur , quelques momens en
garde ,

Puisque j'ai commencé , le reste me regarde :
Malgré l'obscurité de son illusion
J'espère démêler cette confusion :
Vous sçavez à quel point l'affaire m'intéresse.

P H O C A S.

Acheve , si tu peux , par force ou par adresse ,
Exupere , & sois sûr que je te devrai tout
Si l'ardeur de ton zele en peut venir à bout.
Je sçaurai cependant prendre à part l'un & l'autre ,
Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.
Agis de ton côté , je la laisse avec toi ,
Gêne , flatte , surprends. Vous autres , suivez-moi.



SCENE VI.

EXUPERE, LEONTINE.

EXUPERE.

ON ne peut nous entendre. Il est juste, Madame ;
Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon ame.
C'est passer trop long-temps pour traître auprès de
vous ,

Vous haïssez Phocas , nous le haïssons tous....

LEONTINE.

Oui , c'est bien lui montrer ta haine & ta colere ,
Que lui vendre ton Prince & le sang de ton pere :

EXUPERE,

L'apparence vous trompe , & je suis en effet....

LEONTINE.

L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

EXUPERE.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie....

LEONTINE.

Cache une intention fort noble & fort hardie.

EXUPERE.

Pouvez-vous en juger puisque vous l'ignorez ?

Considérez l'état de tous nos conjurés ;

Il n'est aucun de nous à qui sa violence

N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance ,

Et nous en croyant tous dans notre ame indignes

Le tyran du Palais nous a tous éloignés.

Il y falloit rentrer par quelque grand service..

LEONTINE.

Et tu crois m'éblouir avec cet artifice

E X U P E R E.

Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé,
Vous sçavez de quel nombre il est toujours gardé;
Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes
Qui de jour & de nuit tiennent toutes les portes?
Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de
lui ?

Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui ;
Il me parle , il m'écoute , il me croit , & lui-même
Se livre entre mes mains , aide à mon stratagème.
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
Du Prince Héraclius faire le châtiment ;
Que sa milice éparse à chaque coin des rues
A laissé du Palais les portes presque nues ;
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort ,
Mes amis sont tous prêts , c'en est fait , il est mort ,
Et j'usurai si bien de l'accès qu'il me donne ,
Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne.
Mais après mes desseins pleinement découverts ,
De grace , faites-moi connoître qui je sers ,
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'Empire.

L E O N T I N E.

Esprit lâche & grossier , quelle brutalité
Te fait juger en moi tant de crédulité !
Va , d'un piège si lourd l'appas est inutile ,
Traître , & si tu n'as pas de ruse plus subtile....

E X U P E R E.

Je vous dis vrai , Madame , & vous dirai de plus

L E O N T I N E.

Ne me fais point ici de contes superflus ,
L'effet à tes discours ôte toute croyance.

E X U P E R E.

Hé bien , demeurez donc dans votre défiance ;

Je ne demande plus , & ne vous dis plus rien ;
Gardez votre secret , je garderai le mien.
Puisque je passe encor pour homme à vous séduire ;
Venez dans la prison où je vais vous conduire ;
Si vous ne me croyez , craignez ce que je puis ,
Avant la fin du jour vous sçauvez qui je suis.

Fin du quatrieme Acte.





A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

H E R A C L I U S *seul.*

Queile confusion étrange
De deux Princes fait un mélange
Qui met en discord deux amis !
Un pere ne sçait où se prendre ,
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infame de son fils ,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse
Ou me favorise ou m'abuse ,
Qu'elle brouille tout notre sort ;
Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort ,
Et je doute de ma naissance
Quand on me refuse la mort.

Ce fier tyran qui me caresse
Montre pour moi tant de tendresse
Que mon cœur s'en laisse alarmer :
Lorsqu'il me prie & me conjure ,
Son amitié paroît si pure ,
Que je ne sçaurois présumer
Si c'est par instinct de nature ,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine
 J'ai pour lui des transports de haine
 Que je ne conserve pas bien ;
 Cette grace qu'il veut me faire
 Étonne & trouble ma colere ,
 Et je n'ose résoudre rien ,
 Quand je trouve un amour de pere
 En celui qui m'ôta le mien.

Retiens , grande ombre de Mautice ,
 Mon ame au bord du précipice
 Que cette obscurité lui fait ,
 Et m'aide à faire mieux connoître
 Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
 Un Prince à ce point imparfait ,
 Ou que je méritois de l'être ,
 Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle ,
 Et redoublant pour ta querelle
 Cette noble ardeur de mourir ,
 Fais voir... Mais il m'exauce , on vient me secourir.

S C E N E II.

H E R A C L I U S , P U L C H E R I E .

H E R A C L I U S .

O Ciel , quel bon démon devers moi vous envoie ,
 Madame ?

P U L C H E R I E .

Le tyran qui veut que je vous voie ,

Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

H E R A C L I U S.

Par vous-même en ce trouble il pense réussir !

P U L C H E R I E.

Il le pense , Seigneur , & ce brutal espere ,
Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frere ,
Comme si j'étois fille à ne lui rien celer
De tout ce que le sang pourroit me révéler.

H E R A C L I U S.

Puisse-t-il par un trait de lumiere fidelle
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révele.
Aidez-moi cependant , Madame , à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser...

P U L C H E R I E.

Ah , Prince , il ne faut point d'assurance plus claire ,
Si vous craignez la mort , vous n'êtes point mon frere ,
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

H E R A C L I U S.

Moi , la craindre , Madame ! ah , je m'y suis offert ,
Qu'il me traite en tyran , qu'il m'envoie au supplice ,
Je suis Héraclius , je suis fils de Maurice ;
Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir ,
Et m'étonne si peu que je l'en fais pâlir.
Mais il me traite en pere , il me flatte , il m'embrasse ,
Je n'en puis arracher une seule menace ,
J'ai beau faire & beau dire afin de l'irriter ,
Il m'écoute si peu qu'il me force à douter.
Malgré moi comme fils toujours il me regarde ,
Au lieu d'être en prison je n'ai pas même un garde ;
Je ne sçais qui je suis & crains de le sçavoir ;
Je veux ce que je dois & cherche mon devoir ,
Je crains de le haïr , si j'en tiens la naissance :
Je le plains de m'aimer , si je m'en dois vengeance ,
Et mon cœur indigné d'une telle amitié
En frémit de colere & tremble de pitié.

De tous ses mouvemens mon esprit se défie ;
 Il condamne aussi-tôt tout ce qu'il justifie.
 La colere , l'amour , la haine , & le respect
 Ne me présentent rien qui ne me soit suspect ;
 Je crains tout , je fuis tout , & dans cette aventure
 Des deux côtés en vain j'écoute la nature :
 Secourrez donc un frere en ces perplexités.

P U L C H E R I E .

Ah , vous ne l'êtes point puisque vous en doutez.
 Celui qui comme vous prétend à cette gloire
 D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire :
 Comme vous on le flatte , il y sçait résister ,
 Rien ne le touche assez pour le faire douter ,
 Et le sang par un double & secret artifice
 Parle en vous pour Phocas , comme en lui pour Ma-
 rice.

H É R A C L I U S .

A ces marques en lui connoissez Martian ,
 Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran ;
 La générosité suit la belle naissance ,
 La pitié l'accompagne , & la reconnoissance ,
 Dans cette grandeur d'ame un vrai Prince affermi ,
 Est sensible aux malheurs même d'un ennemi ;
 La haine qu'il lui doit ne sçauroit le défendre ,
 Quand il s'en voit aimé , de s'en laisser surprendre ,
 Et trouve assez souvent son devoir arrêté
 Par l'effort naturel de sa propre bonté.
 Cette digne vertu de l'ame la mieux née ,
 Madame , ne doit pas souiller ma destinée ;
 Je doute , & si ce doute a quelque crime en soi ,
 C'est assez m'en punir que douter comme moi ,
 Et mon cœur qui sans cesse en sa faveur se flatte ,
 Cherche qui le soutienne , & non pas qui l'abatte :
 Il demande secours pour mes sens étonnés ,
 Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

L'œil le plus éclairé sur de telles matieres
Peut prendre de faux jours pour de vives lumieres,
Et comme notre sexe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma premiere idée
Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux,
Et quoique la pitié montre un cœur généreux,
Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénere,
Vous le devez haïr, & fût-il votre pere :
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grace ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise,
Et que votre devoir par-là mieux combattu,
Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.
Doutez, mais laissez, & quoi qu'il exécute,
Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute ;
En douter, lorsqu'en moi vous cherchez quelque
appui,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
L'un de vous est mon frere, & l'autre y peut préten-
dre :
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre :
Mais je ne puis faillir dans votre sort douteux
A chérir l'un & l'autre, & vous plaindre tous deux :
J'espere encor pourtant, on murmure, on menace ;
Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place,
Exupere est allé fondre sur ces mutins,
Et peut-être delà dépendent nos destins.
Mais Phocas entre.

SCENE III.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN ;
PULCHERIE, GARDES.

PHOCAS.

HE bien, se rendra-t-il, Madame ?

PULCHERIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son ame,
Je n'en vois que l'effet que je m'étois promis ;
Je trouve trop d'un frere, & vous trop peu d'un fils.

PHOCAS.

Ainsi le Ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHERIE.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte,
Ce frere qu'il me rend seroit déjà perdu,
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS à *Pulchérie*.

Cette confusion peut perdre l'un & l'autre,
En faveur de mon sang je ferai grace au vôtre,
Mais je veux le connoître, & ce n'est qu'à ce prix
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.

(à *Héraclius*.)

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure,
Car enfin c'est vers toi que penche la nature,
Et je n'ai point pour lui ces doux empressements
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvemens.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes,
En crois-tu mes soupirs ? En croiras-tu mes larmes ?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras ta conservé,
Tu nous dois à tous deux.

HERACLIUS.

H E R A C L I U S.

Et pour reconnoissance

Je vous rends votre fils , je lui rends sa naissance.

P H O C A S.

Tu me l'ôtes , cruel , & le laisses mourir.

H E R A C L I U S.

Je meurs pour vous le rendre & pour le secourir.

P H O C A S.

C'est me l'ôter assez que ne vouloir plus l'être.

H E R A C L I U S.

C'est vous le rendre assez que le faire connoître.

P H O C A S.

C'est me l'ôter assez que me le supposer.

H E R A C L I U S.

C'est vous le rendre assez que vous désabuser.

P H O C A S.

Laisse - moi mon erreur puisqu'elle m'est si chere ;

Je t'adopte pour fils , accepte - moi pour pere ,

Fais vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort :

Pour moi , pour toi , pour lui fais - toi ce peu d'effort.

H E R A C L I U S.

Ah , c'en est trop enfin , & ma gloire blessée

Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée.

De quelle ignominie osez - vous me flatter ?

Toutes les fois , tyran , qu'on se laisse adopter ,

On veut une maison illustre autant qu'amie ,

On cherche de la gloire & non de l'infamie ;

Et ce seroit un monstre horrible à vos Etats ,

Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

P H O C A S.

Va , cesse d'espérer la mort que tu mérites ,

Ce n'est que contre lui , lâche , que tu m'irrites :

Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang ,

Je m'en prends à la cause , & j'épargne mon sang.

Puisque ton amitié de ma foi se défie

Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie ,

146 H É R A C L I U S ,

Soldats , sans plus tarder , qu'on l'immoie à ses yeux ;
Et sois après sa mort mon fils , si tu le veux.

H É R A C L I U S *aux Soldats.*

Peuïdes , arrêtez.

M A R T I A N.

Ah , que voulez-vous faire ;

Prince ?

H É R A C L I U S.

Sauvez le fils de la fureur du pere.

M A R T I A N.

Conservez - lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous ,
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux ;
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire ,
Puisque c'est en vos mains que tombe son Empire ;
Le Ciel daigne bénir votre Sceptre & vos jours.

P H O C A S.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours ;
Dépêche , Octavian.

H É R A C L I U S *à Octavian.*

N'attente rien , barbare ,

Je suis.

P H O C A S.

Avoue enfin.

H É R A C L I U S.

Je tremble , je m'égare ;

Et mon cœur. . . .

P H O C A S *à Héraclius.*

Tu pourras à loisir y penser.

(*à Octavian.*)

Frappe.

H É R A C L I U S.

Arrête , je suis. . . . Puis - je le prononcer ?

P H O C A S.

Acheve , ou. . .

H É R A C L I U S.

Je suis donc , s'il faut que je le die ;

Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.

Oui, je lui dois assez, Seigneur, quoi qu'il en soit,
 Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit,
 Et je vous le promets entier, ferme, & sincere,
 Et tel qu'Héraclius l'auroit pour son vrai pere.
 J'accepte en sa faveur ses parens pour les miens;
 Mais sçachez que vos jours me répondront des siens:
 Vous me ferez garant des hasards de la guerre,
 Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre,
 Et de quelque façon que le courroux des Cieux
 Me prive d'un ami qui m'est si précieux,
 Je vengerai sur vous, & fussiez-vous mon pere;
 Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colere.

P H O C A S.

Ne crains rien, de tous deux je ferai mon appui.
 L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui,
 Mon cœur pâme de joie, & mon ame n'aspire
 Qu'à vous associer l'un & l'autre à l'Empire.
 J'ai retrouvé mon fils, mais sois-le tout-à-fait,
 Et donne m'en pour marque un véritable effet;
 Ne laisse plus de place à la supercherie,
 Pour achever ma joie épouse Pulchérie.

H E R A C L I U S.

Seigneur, elle est ma sœur.

P H O C A S.

Tu n'es donc point mon fils,
 Puisque si lâchement déjà tu t'en dédis.

P U L C H E R I E.

Qui te donne, tyran, une attente si vaine?
 Quoi, son consentement étoufferoit ma haine?
 Pour l'avoir étonné tu m'aurois fait changer?
 J'aurois pour cette honte un cœur assez léger?
 Je pourrois épouser ou ton fils ou mon frere?

S C E N E I V.

PHOCAS, HERACLIUS, PULCHERIE,
MARTIAN, CRISPE, GARDES.

CRISPE.

S Eigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exu-
pere,

Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins,
Lui seul & ses amis ont domté vos mutins,
Il a fait prisonniers leurs chefs qu'il vous amène.

PHOCAS.

Dis lui qu'il me les garde en la salle prochaine ;
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

S C E N E V.

PHOCAS, PULCHERIE, HERACLIUS,
MARTIAN, GARDES.

PHOCAS à *Héraclius*.

T Oi cependant, ingrat, sois mon fils, si tu veux ;
En l'état où je suis je n'ai plus lieu de feindre ;
Les mutins sont domtés & je cesse de craindre.
Je vous laisse tous trois.

(à *Pulchérie*.)

Use bien du moment
Que je prends pour en faire un juste châtimement,
Et, si tu n'aimes mieux que l'un & l'autre meure,
Trouve, ou choisis mon fils, & l'épouse sur l'heure ;

Autrement si leur sort demeure encor douteux ,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront & mon amour pour gêne.
Toi. . .

PULCHERIE.

Ne menace point , je suis prête à mourir ;

PHOCAS.

A mourir ! jusques-là je pourrois te chérir !
N'espère pas de moi cette faveur suprême ,
Et pense. . .

PULCHERIE.

A quoi , Tyran ?

PHOCAS.

A m'épouser moi-même ,
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHERIE.

Quel supplice !

PHOCAS.

Il est grand pour toi , mais il t'est dû ,
Tes mépris de la mort bravoient trop ma colère.
Il est en toi de perdre ou de sauver ton frere ,
Et du moins quelque erreur qui puisse me troubler ,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCENE VI.

HERACLIUS , MARTIAN , PULCHERIE.

PULCHERIE.

LE lâche ! il vous flattoit lorsqu'il trembloit dans
l'ame ;

Mais tel est d'un tyran le naturel infame ,

Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint ;
 S'il ne craint il opprime , & s'il n'opprime il craint ;
 L'une & l'autre fortune en montre la foiblesse ,
 L'une n'est qu'insolence & l'autre que bassesse.

A peine est-il sorti de ses lâches terreurs ,
 Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.

Mes freres , puisqu'enfin vous voulez tous deux
 l'être ,

Si vous m'aimez en sœur , faites-le moi paroître :

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux , lorsqu'on tranche nos
 jours ?

PULCHERIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire ,
 Que d'épouser le fils pour éviter le pere ;
 L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer :

PULCHERIE.

Qui me le montrera , si je veux l'épouser ?
 Et dans cet hyménée à ma gloire funeste
 Qui me garantira des périls de l'inceste ?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre & pour vous & pour nous ;
 Mais , Madame , on peut prendre un vain titre d'é-
 poux ,

Abuser du tyran la rage forcenée ,
 Et vivre en frere & sœur sous un feint hyménée.

PULCHERIE.

Ecindre , & nous abaisser à cette lâcheté !

HÉRACLIUS.

Pour tromper un tyran c'est générosité ,
 Et c'est mettre en faveur d'un frere qu'il vous donne
 Deux ennemis secrets auprès de sa personne ,
 Qui dans leur juste haine animés & constans
 Sur l'ennemi commun sçauront prendre leur temps ,

Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

P U L C H E R I E.

Pour conserver vos jours & faire mon infamie ,
Feignons, vous le voulez , & j'y résiste en vain.
Sus donc , qui de vous deux me prêterait la main ?
Qui veut feindre avec moi ? Qui sera mon complice ?

H E R A C L I U S.

Vous , Prince , à qui le Ciel inspire l'artifice.

M A R T I A N.

Vous que veut le tyran pour fils obstinément.

H E R A C L I U S.

Vous qui depuis quatre ans la servez en amant.

M A R T I A N.

Vous sçavez mieux que moi surprendre sa tendresse.

H E R A C L I U S.

Vous sçavez mieux que moi la traiter de maîtresse.

M A R T I A N.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

P U L C H E R I E.

Ah , Princes , votre cœur ne peut se démentir ,
Et vous l'avez tous deux trop grand , trop magnanime
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connoissois trop pour juger autrement
Et de votre conseil & de l'événement ,
Et je n'y déferois que pour vous voir dédire.
Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'Em-
pire ;

Princes , attendons tout sans consentir à rien.

H E R A C L I U S.

Admirez cependant quel malheur est le mien.
L'obscur vérité que de mon sang je signe ,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne ,
On n'en croit pas ma mort & je perds mon trépas ,
Puisque mourant pour lui je ne le sauve pas.

Voyez d'autre côté quelle est ma destinée ,
 Madame , dans le cours d'une seule journée
 Je suis Héraclius , Léonce & Martian ,
 Je sors d'un Empereur , d'un Tribun , d'un Tyran ;
 De tous trois ce désordre en un jour me fait naître ,
 Pour me faire mourir enfin sans me connoître.

PULCHERIE.

Cédez , cédez tous deux au rigueurs de mon sort ;
 Il a fait contre vous un violent effort ;
 Votre malheur est grand , mais quoiqu'il en succède ;
 La mort qu'on me refuse en sera le remède ,
 Et moi. . . Mais que nous veut ce perfide ?

SCENE VII.

HERACLIUS, MARTIAN;
 PULCHERIE, AMINTAS.

AMINTAS.

MOn bras
 Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas.

HERACLIUS.

Que nous dis-tu ?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres ,
 Qu'il n'est plus de tyran , que vous êtes les maîtres.

HERACLIUS.

De quoi ?

AMINTAS.

De tout l'Empire.

MARTIAN.

Et par toi ?

A M I N T A S.

Non , Seigneur ,

Un autre en a la gloire , & j'ai part à l'honneur.

H E R A C L I U S.

Et quelle heureuse main finit notre misere ?

A M I N T A S.

Princes , l'auriez-vous cru ? C'est la main d'Exupere,

M A R T I A N.

Lui qui me trahissoit ?

A M I N T A S.

C'est de quoi s'étonner ;

Il ne vous trahissoit que pour vous couronner,

H E R A C L I U S.

N'a-t-il pas des mutins dissipé la furie ?

A M I N T A S.

Son ordre excitoit seul cette mutinerie.

M A R T I A N.

Il en a pris les chefs toutefois.

A M I N T A S.

Admirez

Que ces prisonniers même avec lui conjurés

Sous cette illusion couroient à leur vengeance.

Tous contre ce barbare étant d'intelligence ,

Suivis d'un gros d'amis nous passons librement.

Au travers du Palais à son appartement

La Garde y restoit foible & sans aucun ombrage ;

Crispe même à Phocas porte notre message ,

Il vient , à ses genoux on met les prisonniers ,

Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers ;

Le reste impatient dans sa noble colere

Enferme la victime , & soudain Exupere ,

*Qu'on arrête , dit-il ; le premier coup m'est dû ,**C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu.*

G v

Il frappe , & le tyran tombe aussi-tôt sans vie ,
 Tant de nos mains la sienne est promptement suivie :
 Il s'élève un grand bruit , & mille cris confus
 Ne laissent discerner que *Vive Héraclius* :
 Nous saisissons la porte , & les gardes se rendent ;
 Mêmes cris aussi-tôt de tous côtés s'entendent ,
 Et de tant de soldats qui lui servoient d'appui
 Phocas après sa mort n'en a pas un pour lui.

P U L C H E R I E .

Quel chemin Exupere a pris pour sa ruine !

A M I N T A S .

Le voici qui s'avance avec Léontine.

S C E N E D E R N I E R E .

HERACLIUS, MARTIAN, LEONTINE ;
 PULCHERIE , EUDOXE , EXUPERE ,
 AMINTAS , G A R D E S .

H E R A C L I U S à *Léontine*.

Est-il donc vrai , Madame , & changeons - nous
 de fort ?

Amintas nous fait - il un fidele rapport ?

L E O N T I N E .

Seigneur , un tel succès à peine est concevable ;
 Et d'un si grand dessein la conduite admirable . . .

H E R A C L I U S à *Exupere*.

Perfide généreux , hâte - toi d'embrasser
 Deux Princes impuissans à te récompenser.

E X U P E R E à *Héraclius*.

Seigneur , il me faut grace ou de l'un ou de l'autre ,
 J'ai répandu son sang , si j'ai vengé le vôtre.

M A R T I A N.

Qui que ce soit des deux , il doit se consoler
De la mort d'un tyran qui vouloit l'immoler ;
Je ne sçais quoi pourtant dans mon cœur en murmure ;

H E R A C L I U S.

Peut-être en vous par-là s'explique la nature ;
Mais , Prince , votre sort n'en sera pas moins doux ;
Si l'Empire est à moi , Pulchérie est à vous ,
Puisque le pere est mort , le fils est digne d'elle.

(à Léontine.)

Terminez donc , Madame , enfin notre querelle.

L E O N T I N E.

Mon témoignage seul peut-il en décider ?

M A R T I A N.

Quelle autre sûreté pourrions-nous demander ?

L E O N T I N E.

Je vous puis être encor suspecte d'artifice ,
Non , ne m'en croyez pas , croyez l'Impératrice.

(à Pulchérie lui donnant un billet.)

Vous connoissez sa main , Madame , & c'est à vous
Que je remets le sort d'un frere & d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mere.

P U L C H E R I E.

J'en baise en soupirant le sacré caractère.

L E O N T I N E.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits ,
Princes.

H E R A C L I U S à Eudoxe.

Qui que je sois , c'est à vous que je suis.

P U L C H E R I E.

*Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange .
Après avoir donné son fils au lieu du mien ,
Léontine à mes yeux par un second échange
Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien.*

*Vous qui pourrez douter d'un si rare service ,
Sçachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran :
Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian ,*

G vj.

156 HÉRACLIUS, TRAGÉDIE.

Et le faux Martian est vrai fils de Maurice.

CONSTANTINE.

PULCHÉRIE à *Héraclius*.

Ah , vous êtes mon frere !

HÉRACLIUS à *Pulchérie*.

Et c'est heureusement :

Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LEONTINE à *Héraclius*.

Vous en sçaviez assez pour éviter l'inceste ,
Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.

(à *Martian*.)

Mais pardonnez , Seigneur , à mon zele parfait
Ce que j'ai voulu faire & ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joie ,
Mais souffrez des soupirs que la nature envoie ,
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour ,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour ;
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS.

Donc pour mieux l'oublier soyez encor Léonce ;
Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis ,
Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils.

(à *Eudoxe*.)

Vous , Madame , acceptez & ma main & l'Empire
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire.

EUDOXE à *Héraclius*.

Seigneur , vous agissez en Prince généreux.

HÉRACLIUS à *Exupere* & à *Amintas*.

Et vous , dont la vertu me rend ce trouble heureux ,
Attendant les effets de ma reconnoissance ,
Reconnoissons , amis , la céleste puissance ;
Allons lui rendre hommage , & d'un esprit content
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

F I N.



J U G E M E N T

D E L A T R A G É D I E

D'HÉRACLIUS.

*C*ette Tragédie est une piece d'invention sous des noms véritables ; & M. Corneille n'y a conservé pour toute vérité historique que l'ordre de la succession des Empereurs , Tibere , Maurice , Phocas , & Héraclius. Sa conduite differe de celle de Rodogune , en ce que les narrations y sont toujours dites & écoutées avec intérêt ; on n'y en trouve pas une de sang froid , comme celle de Laonice. Elles sont éparfes dans tout le Poëme , & ne font connoître à la fois que ce qu'il est besoin qu'on sçache pour l'intelligence de la scene qui suit : cependant l'Auteur avoue qu'il n'a point eu assez d'adresse pour faire entendre les équivoques dont est rempli tout ce que dit Héraclius à la fin du premier Acte. La maniere dont Eudoxe fait connoître dans le second le double échange que sa mere a fait des deux Princes , est heureusement imaginé , mais la narration est courte , & elle laisseroit beaucoup d'obscurité , si Héraclius ne l'expliquoit plus au long au quatrieme Acte. L'artifice de la dernière scene de ce quatrieme Acte passe encore celui-ci.

Le stratagème d'Exupere , qui découvre Héraclius à Phocas , quoique fort industrieux , est un peu délicat & d'une nature à ne se faire qu'au Théâtre ; & on l'y souffre aisément , parce que c'est une de ces choses dont l'éclat & la surprise éblouissent.

La supposition que fait Léontine d'un de ses fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vraie semblable , mais elle est historique.

C'est un défaut que M. Boileau recommande d'éviter.

Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Art. Poët. Chant III.

Cette Piece a besoin d'indulgence pour l'unité de lieu ; l'unité de jour n'a rien de violenté , & l'action se pourroit passer en cinq ou six heures : mais le Poëme est si chargé d'incidens , qu'il demande une très-grande attention ; sa premiere représentation est plutôt une étude pour le Spectateur qu'un divertissement , & il faut voir cette Tragédie plus d'une fois pour en avoir une parfaite intelligence.

On a soupçonné M. Corneille d'avoir emprunté sa principale fiction & ses plus belles scenes d'une Comédie de Kaldéron , Poëte Espagnol , contemporain de notre Auteur , & digne d'être son rival ; mais jusqu'ici la gloire & les opinions ont été partagées.



OTTHON,

TRAGÉDIE.



A C T E U R S.

GALBA , Empereur de Rome.

VINIUS , Consul.

OTHON , Sénateur Romain , Amant de
Plautine.

LACUS , Préfet du Prétoire.

CAMILLE , Niece de Galba.

PLAUTINE , Fille de Vinius , Amante
d'Othon.

MARTIAN , affranchi de Galba.

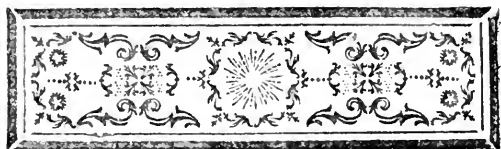
ALBIN , ami d'Othon.

ALBIANE , Sœur d'Albin , Dame-d'hon-
neur de Camille.

FLAVIE , Amie de Plautine.

ATTICUS ,
RUTILE , } Soldats Romains.

La Scene est à Rome dans le Palais Impérial.



OTTHON,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OTTHON, ALBIN.

ALBIN.



Otre amitié , Seigneur , me rendra téméraire ;
J'en abuse , & je sçais que je vais vous déplaire ,
Que vous condamnerez ma curiosité :
Mais je croirois vous faire une infidélité ,
Si je vous cachois rien de ce que j'entends dire
De votre amour nouveau sous ce nouvel Empire.

On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon ,
Othon dont les hauts faits soutiennent le grand nom ,
Daigne d'un Vinius se réduire à la fille ;
S'attache à ce Consul qui ravage , qui pille ,
Qui peut tout , je l'avoue , auprès de l'Empereur ,
Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur ,

Et détruit d'autant plus , que plus on le voit croître ;
Ce que l'on doit d'amour aux vertus de son maître.

O T H O N.

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour
N'ont jamais bien conçu ce que c'est que la Cour.
Un homme tel que moi jamais ne s'en détache ;
Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache ,
Et si du Souverain la faveur n'est pour lui ,
Il faut ou qu'il périsse ou qu'il prenne un appui.

Quand le Monarque agit par sa propre conduite ,
Mes pareils sans périls se rangent à sa suite ,
Le mérite & le sang nous y font discerner ;
Mais quand le Potentat se laisse gouverner ,
Et que de son pouvoir les grands dépositaires
N'ont pour raison d'Etat que leurs propres affaires ;
Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur
Cherchent à nous pousser avec toute rigueur ,
A moins que notre adroite & prompte servitude
Nous dérobe aux fureurs de leurs inquiétudes.

Si tôt que de Galba le Sénat eut fait choix ,
Dans mon Gouvernement j'en établis les loix ,
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau Prince
Donner toute une armée & toute une Province :
Ainsi je me comptois de ses premiers suivans ;
Mais déjà Vinus avoit pris les devans ,
Martian l'affianchi , dont tu vois les pillages ,
Avait avec Lacus fermé tous les passages :
On n'approchoit de lui que sous leur bon plaisir ;
J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir.
Je les voyois tous trois se hâter sous un maître
Qui chargé d'un long âge a peu de temps à l'être ,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévoreroit ce regne d'un moment.
J'eus horreur des appuis qui restoient seuls à pren-
dre :

J'espérai quelque-temps de m'en pouvoir défendre ;

Mais quand Nymphidius dans Rome assassiné
Fit place au favori qui l'avoit condamné,
Que Lacus par sa mort fut Préfet du Prétoire,
Que pour couronnement d'une action si noire
Les mêmes assassins furent encor percer
Varron, Turpilian, Capiton, & Macer,
Je vis qu'il étoit temps de prendre mes mesures;
Qu'on perdrait de Néron toutes les créatures,
Et que demeuré seul de toute cette Cour,
A moins d'un protecteur, j'aurois bientôt mon tour.
Je choisis Vinus dans cette défiance,
Pour plus de sûreté, j'en cherchai l'alliance.
Les autres n'ont ni sœur ni fille à me donner,
Et d'eux sans ce grand nœud tout est à soupçonner.

A L B I N.

Vos vœux furent reçus ?

O T H O N.

Oui, déjà l'hyménée

Auroit avec Plautine uni ma destinée,
Si ces rivaux d'état n'en sçavoient divertir
Un maître qui sans eux n'ose rien consentir.

A L B I N.

Ainsi tout votre amour n'est qu'une politique,
Et le cœur ne sent point ce que la bouche explique ?

O T H O N.

Il ne le sentit pas, Albin, du premier jour,
Mais cette politique est devenue amour :
Tout m'en plaît, tout m'en charme, & mes premiers
scrupules

Près d'un si cher objet passent pour ridicules.
Vinius est Consul, Vinius est puissant,
Il a de la naissance, & s'il est agissant,
S'il suit des favoris la pente trop commune,
Plautine hait en lui ces soins de sa fortune;
Son cœur est noble & grand.

Quoi qu'elle ait de vertu ;
 Vous devriez dans l'ame être un peu combattu.
 La niece de Galba pour dot aura l'Empire ,
 Et vaut bien que pour elle à ce prix on soupire ;
 Son oncle doit bientôt lui choisir un époux.
 Le mérite & le sang font un éclat en vous ,
 Qui pour y joindre encor celui du diadème. . . :

O T H O N.

Quand mon cœur se pourroit soustraire à ce que
 j'aime ,

Et que pour moi Camille auroit tant de bonté ,
 Que je dussé espérer de m'en voir écouté ;
 Si , comme tu le dis , sa main doit faire un maître ;
 Aucun de nos tyrans n'est encor las de l'être ,
 Et ce seroit tous trois les attirer sur moi ,
 Qu'aspirer sans leur ordre à recevoir sa foi.
 Sur-tout de Vinius le sensible courage
 Feroit tout pour me perdre après un tel outrage ;
 Et se vengeroit même à la face des Dieux ,
 Si j'avois sur Camille osé tourner les yeux.

A L B I N.

Pensez y toutefois , ma sœur est auprès d'elle ,
 Je puis vous y servir , l'occasion est belle ;
 Tout autre amant que vous s'en laisseroit charmer ;
 Et je vous dirois plus , si vous osiez l'aimer.

O T H O N.

Porte à d'autres qu'à moi cette amorce inutile :
 Mon cœur tout à Plautine est fermé pour Camille ;
 La beauté de l'objet , la honte de changer ,
 Le succès incertain , l'infailible danger ,
 Tout fait à tes projets d'invincibles obstacles.

A L B I N.

Seigneur , en moins de rien il se fait des miracles :
 A ces deux grands rivaux peut-être il seroit doux
 D'ôter à Vinius un gendre tel que vous ,

Et si l'un par bonheur à Galba vous propose....
 Ce n'est pas qu'après tout j'en sçache aucune chose,
 Je leur suis trop suspect pour s'en fier à moi ;
 Mais si je vous puis dire enfin ce que j'en croi ,
 Je vous proposerois si j'étois en leur place.

O T H O N.

Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il fasse ;
 Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur
 A faire que Galba choisisse un successeur ,
 Ils voudront par ce choix se mettre en assurance ,
 Et n'en proposeront que de leur dépendance ,
 Je sçais... Mais Vinus que j'appérois venir....

S C E N E I I.

V I N I U S , O T H O N , A L B I N.

V I N I U S.

LAislez-nous seuls , Albin , je veux l'entretenir.

S C E N E I I I.

V I N I U S , O T H O N.

V I N I U S.

JE crois que vous m'aimez , Seigneur , & que ma fille
 Vous fait prendre intérêt en toute la famille.
 Il en faut une preuve , & non pas seulement
 Qui consiste aux devoirs dont s'empresse un amant ,
 Il la faut plus solide , il la faut d'un grand homme ,
 D'un cœur digne en effet de commander à Rome ,

Il faut ne plus l'aimer.

O T H O N .

Quoi , pour preuve d'amour . . .

V I N I U S .

Il faut faire encor plus , Seigneur , en ce grand jour ,
Il faut aimer ailleurs.

O T H O N .

Ah , que m'osez-vous dire ?

V I N I U S .

Je sçais qu'à son hymen tout votre cœur aspire ;
Mais elle , & vous , & moi , nous allons tous périr ,
Et votre change seul nous peut tous secourir.
Vous me devez , Seigneur , peut-être quelque chose :
Sans moi , sans mon crédit qu'à leurs desseins j'op-
pose ,

Lacus & Martian vous auroient peu souffert ;
Il faut à votre tour rompre un coup qui me perd ;
Et qui , si votre cœur ne s'arrache à Plautine ,
Vous enveloppera tous deux en ma ruine.

O T H O N .

Dans le plus doux espoir de mes vœux acceptés
M'ordonner que je change ! & vous-même !

V I N I U S .

Ecoutez ,

L'honneur que nous feroit votre illustre hyménée
Des deux que j'ai nommés tient l'ame si gênée ,
Que jusqu'ici Galba , qu'ils obsèdent tous deux ,
A refusé son ordre à l'effet de nos vœux.
L'obstacle qu'ils y font vous peut montrer sans peine
Quelle est pour vous & moi leur envie & leur haine ,
Et qu'aujourd'hui , de l'air dont nous nous regardons ,
Ils nous perdront bientôt si nous ne les perdons.
C'est une vérité qu'on voit trop manifeste ,
Et sur ce fondement , Seigneur , je passe au reste.
Galba vieil & cassé , qui se voit sans enfans ,
Croit qu'on méprise en lui la foiblesse des ans ,

Et qu'on ne peut aimer à servir sous un maître
Qui n'aura pas le temps de le bien reconnoître ;
Il voit de routes parts du tumulte excité ,
Le Soldat en Syrie est presque révolté ;
Vitellius avance avec sa force unie
Des troupes de la Gaule & de la Germanie ;
Ce qu'il a de vieux corps le souffre avec ennui ,
Tous les Prétoriens murmurent contre lui ,
De leur Nymphidius l'indigne sacrifice
De qui se l'immola leur demande justice ;
Il le sçait , & prétend par un jeune Empereur
Ramener les esprits & calmer leur fureur.
Il espere un pouvoir ferme , plein , & tranquille ,
S'il nomme pour César un époux de Camille ;
Mais il balance encor sur ce choix d'un époux ,
Et je ne puis , Seigneur , m'assurer que sur vous.
J'ai donc pour ce grand choix vanté votre courage ,
Et Lacus à Pison a donné son suffrage.
Martian n'a parlé qu'en termes ambigus ,
Mais sans doute il ira du côté de Lacus ,
Et l'unique remede est de gagner Camille.
Si sa voix est pour nous , la leur est inutile ,
Nous serons pareil nombre , & dans l'égalité
Galba pour cette niece aura de la bonté.
Il a remis exprès à tantôt d'en résoudre.
De nos têtes sur eux détournerez cette foudre :
Je vous le dis encor , contre ces grands jaloux
Je ne me puis , Seigneur , assurer que sur vous.
De votre premier choix quoi que je doive attendre ,
Je vous aime encor mieux pour maître que pour gen-
dre ,
Et je ne vois pour nous qu'un naufrage certain ,
S'il nous faut recevoir un Prince de leur main.

O T H O N.

Ah , Seigneur , sur ce point c'est trop de confiance ;
C'est vous tenir trop sûr de mon obéissance.

Je ne prends plus de loix que de ma passion ;
 Plautine est l'objet seul de mon ambition ,
 Et si votre amitié me veut détacher d'elle ,
 La haine de Lacus me feroit moins cruelle.
 Que m'importe après tout , si tel est mon malheur ,
 De mourir par son ordre ou mourir de douleur !

V I N I U S .

Seigneur , un grand courage , à quelque point qu'il
 aime ,
 Sçait toujours au besoin se posséder soi-même.
 Poppée avoit pour vous du moins autant d'appas ,
 Et quand on vous l'ôta , vous n'en mourûtes pas.

O T H O N .

Non , Seigneur , mais Poppée étoit une infidelle
 Qui n'en vouloit qu'au trône & qui m'aimoit moins
 qu'elle.

Ce peu qu'elle eut d'amour ne fit du lit d'Othon
 Qu'un degré pour monter à celui de Néron ;
 Elle ne m'épousa qu'afin de s'y produire ,
 D'y ménager sa place au hasard de me nuire.
 Aussi j'en fus banni sous un titre d'honneur ,
 Et pour ne me plus voir on me fit Gouverneur.
 Mais j'adore Plautine & je regne en son ame ;
 Nous ordonner d'éteindre une si belle flamme ,
 C'est . . . Je n'ose le dire. Il est d'autres Romains ,
 Seigneur , qui sçauront mieux appuyer vos desseins ,
 Il en est dont le cœur pour Camille soupire ,
 Et qui seront ravis de vous devoir l'Empire.

V I N I U S .

Je veux que cet espoir à d'autres soit permis ,
 Mais êtes-vous fort sûr qu'ils soient de nos amis.
 Sçavez-vous mieux que moi s'ils plairont à Camille ?

O T H O N .

Et croyez-vous pour moi qu'elle soit plus facile ?
 Pour moi , que d'autres vœux . . .

VINIUS.

V I N I U S.

A ne vous rien celer ,
Sortant d'avec Galba , j'ai voulu lui parler ,
J'ai voulu sur ce point pressentir sa pensée ,
J'en ai nommé plusieurs pour qui je l'ai pressée ,
A leurs noms un grand froid , un front triste , un
œil bas

M'ont fait voir aussi-tôt qu'ils ne lui plaisoient pas.
Au vôtre elle a rougi , puis s'est mise à sourire ,
Et m'a soudain quitté sans me vouloir rien dire.
C'est à vous qui sçavez ce que c'est que d'aimer ,
A juger de son cœur ce qu'on doit présumer.

O T H O N.

Je n'en veux rien juger , Seigneur , & sans Plautine
L'amour m'est un poison , le bonheur m'assassine ,
Et toutes les douceurs du pouvoir souverain
Me sont d'affreux tourmens , s'il m'en coûte sa main.

V I N I U S.

De tant de fermeté j'aurois l'ame ravie ,
Si cet excès d'amour nous assuroit la vie ;
Mais il nous faut le trône , ou renoncer au jour ,
Et quand nous périrons , que servira l'amour ?

O T H O N.

A de vaines frayeurs un noir soupçon vous livre ,
Pison n'est point cruel , & nous laissera vivre.

V I N I U S.

Il nous laissera vivre , & je vous ai nommé !
Si de nous voir dans Rome il n'est point alarmé ,
Nos communs ennemis qui prendront sa conduite ;
En préviendront pour lui la dangereuse suite.
Seigneur , quand pour l'Empire on s'est vu désigner ,
Il faut , quoi qu'il arrive , ou périr ou régner.
Le posthume Agrippa vécut peu sous Tibere ,
Néron n'épargna point le sang de son beau-frere ,
Et Pison vous perdra par la même raison ,
Si vous ne vous hâtez de prévenir Pison.
Il n'est point de milieu qu'en saine politique. . .

Et l'amour est la seule où tout mon cœur s'applique ;
 Rien ne vous a servi , Seigneur , de me nommer ;
 Vous voulez que je regne , & je ne sçais qu'aimer.
 Je pourrois sçavoir plus , si l'astre qui domine
 Me vouloit faire un jour régner avec Plautine ;
 Mais dérober son ame à de si doux appas ,
 Pour attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas.

V I N I U S.

Hé bien , si cet amour a sur vous tant de force ;
 Réglez ; qui fait des loix peut bien faire un divorce ;
 Du trône on considère enfin ses vrais amis ,
 Et quand vous pourrez tout , tout vous sera permis :

S C E N E I V.

P L A U T I N E , V I N I U S , O T H O N.

P L A U T I N E.

Non pas , Seigneur , non pas , quoi que le Ciel
 m'envoie ,

Je ne veux rien tenir d'une honteuse voie ,
 Et cette lâcheté qui me rendroit son cœur
 Sentiroit le tyran , & non pas l'Empereur.
 A votre sûreté , puisque le péril presse ,
 J'immolerai ma flamme & toute ma tendresse ,
 Et je vaincrai l'horreur d'un si cruel devoir ,
 Pour conserver le jour à qui me l'a fait voir :
 Mais ce qu'à mes desirs je fais de violence ,
 Fuit les honteux appas d'une indigne espérance ,
 Et la vertu qui domte & bannit mon amour ,
 N'en souffrira jamais qu'un vertueux retour.

O T H O N.

Ah , que cette vertu m'apprête un dur supplice !
 Seigneur , & le moyen que je vous obéisse ?

Voyez , & s'il se peut , pour voir tout mon tourment ,

Quittez vos yeux de pere , & prenez-en d'amant.

V I N I U S.

L'estime de mon sang ne m'est pas interdite :

Je lui vois des attraits , je lui vois du mérite ,

Je crois qu'elle en a même assez pour engager ,

Si quelqu'un nous perdoit , quelqu'autre à nous venger :

Par-là nos ennemis la tiendront redoutable ,

Et sa perte par-là devient inévitable ,

Je vois de plus , Seigneur , que je n'obtiendrai rien ;

Tant que votre œil blessé rencontrera le sien ;

Que le temps se va perdre en repliques frivoles ,

Et pour les éviter , j'acheve en trois paroles.

Si vous manquez le trône , il faut pétir tous trois.

Prévenez , attendez cet ordre à votre choix ,

Je me remets à vous de ce qui vous regarde ;

Mais en ma fille & moi ma gloire se hasarde :

De ses jours & des miens je suis maître absolu ,

Et j'en disposerai comme j'ai résolu.

Je ne crains point la mort , mais je hais l'infamie

D'en recevoir la loi d'une main ennemie ,

Et je sçaurai verser tout mon sang en Romain ,

Si le choix que j'attends ne me retient la main.

C'est dans une heure ou deux que Galba se déclare ;

Vous sçavez l'un & l'autre à quoi je me prépare ,

Résolvez-en ensemble.



S C E N E V.

O T H O N , P L A U T I N E .

O T H O N .

Arrêtez donc , Seigneur ,
Et s'il faut prévenir ce mortel déshonneur ,
Recevez-en l'exemple , & jugez si sa honte . . .

P L A U T I N E .

Quoi , Seigneur , à mes yeux une fureur si prompte ?
Ce noble désespoir si digne des Romains ,
Tant qu'ils ont du courage , est toujours en leurs
mains ;

Et pour vous & pour moi fût-il digne d'un temple ,
Il n'est pas encor temps de m'en donner l'exemple .
Il faut vivre , & l'amour nous y doit obliger ,
Pour me sauver un pere , & pour me protéger .
Quand vous voyez ma vie à la vôtre attachée ,
Faut-il que malgré moi votre ame effarouchée
Pour m'ouvrir le tombeau hâte votre trépas ,
Et m'avance un destin où je ne consens pas ?

O T H O N .

Quand il faut m'arracher tout cet amour de l'ame ,
Puis-je que dans mon sang en éteindre la flamme ?
Puis-je sans le trépas . . .

P L A U T I N E .

Et vous ai-je ordonné
D'éteindre tout l'amour que je vous ai donné ?
Si l'injuste rigueur de notre destinée
Ne permet plus l'espoir d'un heureux hyménée ,
Il est un autre amour dont les vœux innocens
S'élèvent au-dessus du commerce des sens .
Plus la flamme en est pure , & plus elle est durable ,
Il rend de son objet le cœur inséparable ,

Il a de vrais plaisirs dont ce cœur est charmé ,
Et n'aspire qu'au bien d'aimer & d'être aimé.

O T H O N.

Qu'un tel épurement demande un grand courage !
Qu'il est même aux plus grands d'un difficile usage !
Madame , permettez que je dise à mon tour
Que tout ce que l'honneur peut souffrir à l'amour ,
Un amant le souhaite , il en veut l'espérance ,
Et se croit mal aimé s'il n'en a l'assurance.

P L A U T I N E.

Aimez-moi toutefois sans l'attendre de moi ,
Et ne m'enviez point l'honneur que j'en reçois.
Quelle gloire à Plautine , ô Ciel , de pouvoir dire
Que le choix de son cœur fut digne de l'Empire ,
Qu'un Héros destiné pour maître à l'Univers
Voulut borner ses vœux à vivre dans ses fers ,
Et qu'à moins que d'un ordre absolu d'elle-même
Il auroit renoncé pour elle au diadème !

O T H O N.

Ah , qu'il faut aimer peu pour faire son bonheur ,
Pour tirer vanité d'un si fatal honneur !
Si vous m'aimiez , Madame , il vous seroit sensible
De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fût accessible ,
Et la nécessité de le porter ailleurs
Vous auroit fait déjà partager mes douleurs.
Mais tout mon désespoir n'a rien qui vous alarme ,
Vous pouvez perdre Othon sans verser une larme ,
Vous en témoignez joie , & vous-même aspirez
A tout l'excès des maux qui me sont préparés.

P L A U T I N E.

Que votre aveuglement a pour moi d'injustice !
Pour épargner vos maux j'augmente mon supplice ;
Je souffre , & c'est pour vous que j'ose m'imposer
La gêne de souffrir & de le déguiser.
Tout ce que vous sentez , je le sens dans mon ame ,
J'ai mêmes déplaisirs comme j'ai même flamme ;

J'ai même désespoir , mais je sçais les cacher ;
 Et paroître insensible afin de moins toucher.
 Faites à vos desirs pareille violence ,
 Retenez - en l'éclat , sauvez - en l'apparence ,
 Au péril qui nous presse immolez le dehors ,
 Et pour vous faire aimer montrez d'autres transports.
 Je ne vous défends point une douleur muette ,
 Pourvu que votre front n'en soit point l'interprete ,
 Et que de votre cœur vos yeux indépendans
 Triomphent comme moi des troubles du dedans.
 Suivez , passez l'exemple , & portez à Camille
 Un visage content , un visage tranquille ,
 Qui lui laisse accepter ce que vous offrirez ,
 Et ne démente rien de ce que vous direz.

O T H O N .

Hélas ! Madame , hélas ! que pourrai-je lui dire ?

P L A U T I N E .

Il y va de ma vie , il y va de l'Empire ,
 Réglez-vous là-dessus. Le temps se perd , Seigneur ;
 Adieu , donnez la main , mais gardez-moi le cœur ,
 Ou si c'est trop pour moi , donnez & l'un & l'autre.
 Emportez mon amour & retirez le vôtre ;
 Mais dans ce triste état si je vous fais pitié ,
 Conservez - moi toujours l'estime & l'amitié ,
 Et n'oubliez jamais , quand vous serez le maître ,
 Que c'est moi qui vous force & qui vous aide à l'être.

O T H O N *seul*.

Que ne m'est - il permis d'éviter par ma mort
 Les barbares rigueurs d'un si cruel effort !

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

P L A U T I N E , F L A V I E.

P L A U T I N E.

DIs-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il paru contraint ? A-t-elle été facile ?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
Comment l'a-t-elle pris , & comment l'a-t-il fait ?

F L A V I E.

J'ai tout vu , mais enfin votre humeur curieuse
A vous faire un supplice est trop ingénieuse.
Quelque reste d'amour qui vous parle d'Othon ,
Madame , oubliez - en , s'il se peut , jusqu'au nom.
Vous vous êtes vaincue en faveur de sa gloire ,
Goûtez un plein triomphe après votre victoire :
Le dangereux récit que vous me commandez
Est un nouveau combat où vous vous hasardez.
Votre ame n'en est pas encor si détachée ,
Qu'il puisse aimer ailleurs sans qu'elle en soit touchée ;
Prenez moins d'intérêt à l'y voir réussir ,
Et fuyez le chagrin de vous en éclaircir.

P L A U T I N E.

Je le force moi-même à se montrer volage ,
Et regardant son change ainsi que mon ouvrage ,
J'y prends un intérêt qui n'a rien de jaloux ;
Qu'on l'accepte , qu'il regne , & tout m'en sera doux.

F L A V I E.

J'en doute , & rarement une flamme si forte
Souffre qu'à notre gré les ardeurs. . .

Que t'importe ?

Laisse-m'en le hasard , & sans dissimuler
Dis de quelle maniere il a sçu lui parler.

F L A V I E .

N'imputez donc qu'à vous si votre ame inquiete
En ressent malgré moi quelque gêne secrete.

Othon à la Princesse a fait un compliment
Plus en homme de Cour qu'en véritable amant.
Son éloquence accorte , enchaînant avec grace
L'excuse du silence à celle de l'audace ,
En termes trop choisis accusoit le respect
D'avoir tant retardé cet hommage suspect.
Ses gestes concertés , ses regards de mesure
N'y laissoient aucun mot aller à l'aventure ;
On ne voyoit que pompe en tout ce qu'il peignoit :
Jusques dans ses soupirs la justesse régnoit ,
Et suivoit pas à pas un effort de mémoire
Qu'il étoit plus aisé d'admirer que de croire.

Camille sembloit même assez de cet avis ,
Elle auroit mieux goûté des discours moins suivis ;
Je l'ai vu dans ses yeux , mais cette défiance
Avoit avec son cœur trop peu d'intelligence.
De ces justes soupçons ses souhaits indignés
Les ont tout aussi-tôt détruits ou dédaignés :
Elle a voulu tout croire , & quelque retenue
Qu'ait sçu garder l'amour dont elle est prévenue ,
On a vu par ce peu qu'il laissoit échapper ,
Qu'elle prenoit plaisir à se laisser tromper ,
Et que si quelquefois l'horreur de la contrainte
Forçoit le triste Othon à soupirer sans feinte ,
Soudain l'avidité de régner sur son cœur
Imputoit à l'amour ces soupirs de douleur.

P L A U T I N E .

Et sa réponse enfin ?

F L A V I E .

Elle a paru civile ,

Mais la civilité n'est qu'amour en Camille ,
Comme en Othon l'amour n'est que civilité.

P L A U T I N E.

Et n'a-t-elle rien dit de sa légèreté ?
Rien de la foi qu'il semble avoir si mal gardée ?

F L A V I E.

Elle a sçu rejeter cette fâcheuse idée ,
Et n'a pas témoigné qu'elle sût seulement
Qu'on l'eût vu pour vos yeux soupirer un moment.

P L A U T I N E.

Mais qu'a-t-elle promis ?

F L A V I E.

Que son devoir fidèle

Suivroit ce que Galba voudroit ordonner d'elle ;
Et de peur d'en trop dire & d'ouvrir trop son cœur ,
Elle l'a renvoyé soudain vers l'Empereur.
Il lui parle à présent. Qu'en dites-vous , Madame ?
Et de cet entretien que souhaite votre ame ?
Voulez-vous qu'on l'accepte , ou qu'il n'obtienne
rien ?

P L A U T I N E.

Moi-même , à dire vrai , je ne le sçais pas bien.
Comme des deux côtés le coup me sera rude ,
J'aimerois à jouir de cette inquiétude ,
Et tiendrois à bonheur , le reste de mes jours ,
De n'en sortir jamais & de douter toujours.

F L A V I E.

Mais il faut se résoudre & vouloir quelque chose.

P L A U T I N E.

Souffre sans m'alarmer que le Ciel en dispose ;
Quand son ordre une fois en aura résolu ,
Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.
Ma raison cependant cede Othon à l'Empire :
Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire ,
Et soit ce grand souhait volontaire ou forcé ,
Il est beau d'achever comme on a commencé.
Mais je vois Martian,

S C E N E I I.

MARTIAN, PLAUTINE, FLAVIE.

P L A U T I N E.

Q Ue venez-vous m'apprendre ?

M A R T I A N.

Que de votre seul choix l'Empire va dépendre ,
Madame.

P L A U T I N E.

Quoi, Galba voudroit suivre mon choix ?

M A R T I A N.

Non, mais de son conseil nous ne sommes que trois ,
Et si pour votre Othon vous voulez mon suffrage ,
Je vous le viens offrir avec un humble hommage.

P L A U T I N E.

Avec ?

M A R T I A N.

Avec des vœux sinceres & soumis ,
Qui feront encor plus , si l'espoir m'est permis.

P L A U T I N E.

Quels vœux & quel espoir ?

M A R T I A N.

Cet important service
Qu'un si profond respect vous offre en sacrifice...

P L A U T I N E.

Hé bien , il remplira mes desirs les plus doux ;
Mais pour reconnaissance enfin que voulez-vous ?

M A R T I A N.

La gloire d'être aimé.

P L A U T I N E.

De qui ?

M A R T I A N.

De vous , Madame.

P L A U T I N E.

De moi - même ?

M A R T I A N.

De vous : j'ai des yeux , & mon ame. . ;

P L A U T I N E.

Votre ame , en me faisant cette civilité ,
Devroit l'accompagner de plus de vérité.
On n'a pas grande foi pour tant de déférence ,
Lorsqu'on voit que la suite a si peu d'apparence ,
L'offre sans doute est belle & bien digne d'un prix ;
Mais en le choisissant vous vous êtes mépris.
Si vous me connoissiez , vous feriez mieux paroître. . ;

M A R T I A N.

Hélas ! mon mal ne vient que de vous trop connoître.
Mais vous - même après tout ne vous connoissiez pas ,
Quand vous croyez si peu l'effet de vos appas.
Si vous daigniez sçavoir quel est votre mérite ,
Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
Othion m'en sert de preuve , il n'avoit rien aimé
Depuis que de Poppée il s'étoit vu charmé ;
Bien que d'entre ses bras Néron l'eût enlevée ,
L'image dans son cœur s'en étoit conservée ,
La mort même , la mort n'avoit pu l'en chasser ;
A vous seule étoit dû l'honneur de l'effacer :
Vous seule d'un coup d'œil emportâtes la gloire
D'en faire évanouir la plus douce mémoire ,
Et d'avoir sçu réduire à de nouveaux souhaits
Ce cœur impénétrable aux plus charmans objets :
Et vous vous étonnez que pour vous je soupire !

P L A U T I N E.

Je m'étonne bien plus que vous me l'osiez dire :
Je m'étonne de voir qu'il ne vous souvient plus
Que l'heureux Martian fut l'esclave Icélus ,
Qu'il a changé de nom sans changer de visage. .

H vj

C'est ce crime du sort qui m'enfle le courage,
 Lorsqu'en dépit de lui je suis ce que je suis ,
 On voit ce que je vaux voyant ce que je puis.
 Un pur hasard sans nous regle notre naissance ;
 Mais comme le mérite est en notre puissance ,
 La honte d'un destin qu'on vit mal assorti ,
 Fait d'autant plus d'honneur quand on en est sorti.
 Quelque tache en mon sang que laissent mes ancêtres ,
 Depuis que nos Romains ont accepté des maîtres ,
 Ces maîtres ont toujours fait choix de mes pareils
 Pour les premiers emplois & les secrets conseils.
 Ils ont mis en nos mains la fortune publique ,
 Ils ont soumis la terre à notre politique :
 Patrope , Polyclete , & Narcisse , & Pallas
 Ont déposé des Rois & donné des Etats ;
 On nous élève au Trône au sortir de nos chaînes :
 Sous Claude on vit Félix le mari de trois Reines ,
 Et quand l'amour en moi vous présente un époux ,
 Vous me traitez d'esclave & d'indigne de vous !
 Madame , en quelque rang que vous ayiez pu naître ,
 C'est beaucoup que d'avoir l'oreille du grand Maître.
 Vinus est Consul , & Lacus est Préfet :
 Je ne suis l'un ni l'autre , & suis plus en effet ,
 Et de ces Consulats & de ces Préfectures
 Je puis quand il me plaît faire des créatures ;
 Galba m'écoute enfin , & c'est être aujourd'hui ,
 Quoique sans ces grands noms , le premier d'après
 lui.

P L A U T I N E .

Pardonnez donc , Seigneur , si je me suis méprise ,
 Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autorise ,
 Je viens de me connoître , & me vois à mon tour
 Indigne des honneurs qui suivent votre amour.
 Avoir brisé ses fers fait un degré de gloire
 Au-dessus des Consuls , des Préfets du Prétoire :

Et si de cet amour je n'ose être le prix ,
Le respect m'en empêche , & non plus le mépris.
On m'avoit dit pourtant que souvent la nature
Gardoit en vos pareils sa première teinture ;
Que ceux de nos Césars qui les ont écoutés ,
Ont tous souillé leurs noms par quelques lâchetés ,
Et que pour dérober l'Empire à cette honte ,
L'univers a besoin qu'un vrai Héros y monte.
C'est ce qui me faisoit y souhaiter Othon ;
Mais à ce que j'apprends ce souhait n'est pas bon.
Laißons-en faire aux Dieux , & faites-vous justice ;
D'un cœur vraiment Romain dédaignez le caprice ,
Cent Reines à l'envis vous prendront pour époux ,
Félix en eut bien trois , & valoit moins que vous.

M A R T I A N.

Madame , encore un coup souffrez que je vous aime.
Songez que dans ma main j'ai le pouvoir suprême ;
Qu'entre Othon & Pison mon suffrage incertain ,
Suivant qu'il penchera , va faire un Souverain.
Je n'ai fait jusqu'ici qu'empêcher l'hyménée
Qui d'Othon avec vous eût joint la destinée ,
J'aurois pu hasarder quelque chose de plus ;
Ne m'y contraignez point à force de refus.
Quand vous cédez Othon , me souffrir en sa place ,
Peut-être ce sera faire plus d'une grace ;
Car de vous voir à lui ne l'espérez jamais.



S C E N E I I I.

PLAUTINE, LACUS, MARTIAN,
FLAVIE.

L A C U S.

M Adame , enfin Galba s'accorde à vos souhaits ;
Et j'ai tant fait sur lui que dès cette journée
De vous avec Othon il consent l'hyménée.

P L A U T I N E à *Martian*.

Qu'en dites - vous , Seigneur ? Pourrez - vous bien
souffrir

Cet hymen que Lacus de sa part vient m'offrir ?
Le grand Maître a parlé , voudrez - vous l'en dédire ,
Vous qu'on voit après lui le premier de l'Empire ?
Dois - je me ravalier jusques à cet époux ?
Ou dois - je par votre ordre aspirer jusqu'à vous ?

L A C U S.

Quelle énigme est ceci , Madame ?

P L A U T I N E.

Sa grande ame

Me faisoit tout - à - l'heure un présent de sa flamme ;
Il m'assuroit qu'Othon jamais ne m'obtiendrait ,
Et disoit à demi qu'un refus nous perdrait.
Vous m'osez cependant assurer du contraire ,
Et je ne sçais pas bien quelle réponse y faire.
Comme en de certains temps il fait bon s'expliquer ,
En d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer.
Grands Ministres d'Etat , accordez - vous ensemble ,
Et je pourrai vous dire après ce qui m'en semble.

S C E N E I V.

L A C U S , M A R T I A N .

L A C U S .

Vous aimez donc Plautine , & c'est là cette foi
Qui contre Vinius vous attachoit à moi ?

M A R T I A N .

Si les yeux de Plautine ont pour moi quelque charme ,

Y trouvez-vous , Seigneur , quelque sujet d'alarme ?
Le moment bienheureux qui m'en feroit l'époux ,
Réuniroit par moi Vinius avec vous.

Par - là de nos trois cœurs l'amitié refaisie

En déracineroit & haine & jalousie.

Le pouvoir de tous trois par tous trois affermi

Auroit pour nœud commun son gendre en votre
ami ,

Et quoi que contre vous il osât entreprendre. . .

L A C U S .

Vous seriez mon ami , mais vous seriez son gendre ;

Et c'est un foible appui des intérêts de Cour

Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.

Quoi que veuille exiger une femme adorée ,

La résistance est vaine ou de peu de durée ;

Elle choisit ses temps & les choisit si bien ,

Qu'on se voit hors d'état de lui refuser rien.

Vous - mêmes êtes - vous sûr que ce nœud la retienne

D'ajouter , s'il le faut , votre perte à la mienne ?

Apprenez que des cœurs séparés à regret

Trouvent de se rejoindre aisément le secret.

Othon n'a pas pour elle éteint toutes ses flammes ,

Il sçait comme aux maris on arrache les femmes.

Cet art sur son exemple est commun aujourd'hui,
Et son maître Néron l'avoit appris de lui.
Après tout je me trompe, ou près de cette belle...

M A R T I A N.

J'espère en Vinius, si je n'espère en elle,
Et l'offre pour Othon de lui donner ma voix,
Soudain en ma faveur emportera son choix.

L A C U S.

Quoi, vous nous donneriez vous-même Othon pour
maître?

M A R T I A N.

Et quel autre dans Rome est plus digne de l'être?

L A C U S.

Ah, pour en être digne, il l'est & plus que tous;
Mais aussi pour tout dire, il en sçait trop pour nous :
Il sçait trop ménager ses vertus & ses vices.
Il étoit sous Néron de toutes ses délices,
Et la Lusitanie a vu ce même Othon
Gouverner en César & juger en Caton.
Tout favori dans Rome, & tout maître en Pro-
vince,

De lâche Courtisan il s'y montra grand Prince,
Et son ame ployante attendant l'avenir,
Sçait faire également sa cour & la tenir.
Sous un tel Souverain nous sommes peu de chose ;
Son soin jamais sur nous tout-à-fait ne repose,
Sa main seule départ ses libéralités,
Son choix seul distribue Etats & dignités.
Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,
Consulte & résout seul, écoute & seul décide ;
Et quoique nos emplois puissent faire de bruit,
Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous
détruit.

Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laisse,
En quel poste sous lui nous a mis sa foiblesse.
Nos ordres reglent tout, nous donnons, rerrançons,
Rien n'est exécuté dès que nous l'empêchons;

Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne ,
Nous voyons notre Cour plus grosse que la sienne ,
Et notre indépendance iroit au dernier point ,
Si l'heureux Vinius ne la partageoit point :
Notre unique chagrin est qu'il nous la dispute.
L'âge met cependant Galba près de sa chute ,
De peur qu'il nous entraîne il faut un autre appui ,
Mais il le faut pour nous aussi foible que lui ;
Il nous en faut prendre un qui , satisfait des titres ,
Nous laisse du pouvoir les suprêmes arbitres.
Pison a l'ame simple & l'esprit abattu ;
S'il a grande naissance , il a peu de vertu ,
Non de cette vertu qui déteste le crime.
Sa probité sévère est digne qu'on l'estime ,
Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien ,
Mais en un Souverain c'est peu de chose ou rien ,
Il faut de la prudence , il faut de la lumière ,
Il faut de la vigueur adroite autant que fiere ,
Qui pénètre , éblouisse , & seme des appas. . .
Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.
Lui-même il nous priera d'avoir soin de l'Empire ,
En sçaura seulement ce qu'il nous plaira dire ;
Plus nous l'y tiendrons bas , plus il nous mettra haut ,
Et c'est là justement le maître qu'il nous faut.

M A R T I A N.

Mais , Seigneur , sur le Trône élever un tel homme ,
C'est mal servir l'Etat & faire opprobre à Rome.

L A C U S.

Et qu'importe à tous deux de Rome & de l'Etat ?
Qu'importe qu'on leur voie ou plus ou moins d'éclat ?
Faisons nos sûretés , & moquons-nous du reste.
Point , point de bien public , s'il nous devient fu-
neste ,
De notre grandeur seule ayons des cœurs jaloux ,
Ne vivons que pour nous , & ne pensons qu'à nous.
Je vous le dis encor , mettre Othon sur nos têtes ,
C'est nous livrer tous deux à d'horribles tempêtes.

Si nous l'en voulons croire , il nous devra le tout ;
 Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout ,
 Vinius en aura lui seul tout l'avantage.

Comme il l'a proposé , ce sera son ouvrage ,
 Et la mort , ou l'exil , ou les abaissemens
 Seront pour vous & moi ses vrais remerciemens.

M A R T I A N.

Oui , notre sûreté veut que Pison domine :
 Obtenez-en pour moi qu'il m'assure Plautine ,
 Je vous promets pour lui mon suffrage à ce prix :
 La violence est juste après de tels mépris ;
 Commençons à jouir par-là de son Empire ,
 Et voyons s'il est homme à nous oser dédire.

L A C U S.

Quoi , votre amour toujours fera son capital
 Des attraits de Plautine & du nœud conjugal ?
 Hé bien , il faudra voir qui sera plus utile
 D'en croire. . . . Mais voici la Princesse Camille.

S C E N E V.

CAMILLE , LACUS , MARTIAN , ALBIANE.

C A M I L L E.

JE vous rencontre ensemble ici fort à propos ,
 Et voulois à tous deux vous dire quatre mots.
 Si j'en crois certain bruit , que je ne puis vous raire ,
 Vous poussez un peu loin l'orgueil du ministère :
 On dit que sur mon rang vous étendez sa loi ,
 Et que vous vous mêlez de disposer de moi.

M A R T I A N.

Nous , Madame ?

C A M I L L E.

Faut-il que je vous obéisse ,
 Moi dont Galba prétend faire une Impératrice ?

L A C U S.

L'un & l'autre sçait trop quel respect vous est dû.

C A M I L L E.

Le crime en est plus grand , si vous l'avez perdu.
Parlez , qu'avez - vous dit à Galba l'un & l'autre ?

M A R T I A N.

Sa pensée a voulu s'assurer sur la nôtre ,
Et s'étant proposé le choix d'un successeur ,
Pour laisser à l'Empire un digne possesseur ,
Sur ce don imprévu qu'il fait du diadème
Vinius a parlé , Lacus a fait de même.

C A M I L L E.

Et ne sçavez-vous point , & Vinius & vous ,
Que ce grand successeur doit être mon époux ?
Que le don de ma main suit ce don de l'Empire ?
Galba par vos conseils voudroit-il s'en dédire ?

L A C U S.

Il est toujours le même , & nous avons parlé
Suivant ce qu'à tous deux le Ciel a révélé.
En ces occasions lui qui tient les Couronnes ,
Inspire les avis sur le choix des personnes.
Nous avons cru d'ailleurs pouvoir sans attentat
Faire vos intérêts de ceux de tout l'Etat :
Vous ne voudriez pas en avoir de contraires.

C A M I L L E.

Vous n'avez , vous , ni lui , pensé qu'à vos affaires ,
Et nous offrir Pison c'est assez témoigner. . . .

L A C U S.

Le trouvez-vous , Madame , indigne de régner ?
Il a de la vertu , de l'esprit , du courage ,
Il a de plus. . . .

C A M I L L E.

De plus , il a votre suffrage ,
Et c'est assez de quoi mériter mes refus :
Par respect de son sang je ne dis rien de plus.

Aimeriez-vous Othon que Vinus propose ?
Othon dont vous sçavez que Plautine dispose ,
Et qui n'aspire ici qu'à lui donner sa foi ?

C A M I L L E .

Qu'il brûle encor pour elle , ou la quitte pour moi ,
Ce n'est pas votre affaire ; & votre exactitude
Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.

L A C U S .

Mais l'Empereur consent qu'il l'épouse aujourd'hui ,
Et moi - même je viens de l'obtenir pour lui.

C A M I L L E .

Vous en a - t - il prié ? Dites , ou si l'envie

L A C U S .

Un véritable ami n'attend point qu'on le prie.

C A M I L L E .

Cette amitié me charme , & je dois avouer
Qu'Othon a jusqu'ici tout lieu de s'en louer ,
Que l'heureux contre-temps d'un si rare service . . .

L A C U S .

Madame

C A M I L L E .

Croyez-moi , mettez bas l'artifice ,
Ne vous hasardez point à faire un Empereur.
Galba connoît l'Empire , & je connois mon cœur ;
Jesçais ce qu'il m'est propre , il voit ce qu'il doit faire ;
Et quel Prince à l'Etat est le plus salutaire.
Si le Ciel vous inspire , il aura soin de nous ,
Et sçaura sur ce point nous accorder sans vous.

L A C U S .

Si Pison vous déplaît , il en est quelques autres . . .

C A M I L L E .

N'attachez point ici mes intérêts aux vôtres :
Vous avez de l'esprit , mais j'ai des yeux perçans ,
Je vois qu'il vous est doux d'être les tout-puissans ,

Et je n'empêche point qu'on ne vous continue
Votre toute-puissance au point qu'elle est venue ;
Mais quant à cet époux , vous me ferez plaisir
De trouver bon qu'enfin je puisse le choisir.
Je m'aime un peu moi-même , & n'ai pas grand
envie

De vous sacrifier le repos de ma vie.

M A R T I A N.

Puisqu'il doit avec vous régir tout l'Univers....

C A M I L L E.

Faut-il vous dire encor que j'ai des yeux ouverts ?
Je vois jusqu'en vos cœurs , & m'obstine à me taire ;
Mais je pourrois enfin dévoiler le mystère.

M A R T I A N.

Si l'Empereur nous croit. . . .

C A M I L L E.

Sans doute il vous croira ,
Sans doute je prendrai l'époux qu'il m'offrira ,
Soit qu'il plaise à mes yeux , soit qu'il me choque
en l'ame ,

Il sera votre maître , & je serai sa femme ;
Le temps me donnera sur lui quelque pouvoir ,
Et vous pourrez alors vous en appercevoir.
Voilà les quatre mots que j'avois à vous dire.
Pensez - y.





S C E N E V I.

L A C U S , M A R T I A N .

M A R T I A N .

CE courroux que Pison nous attire. . . .

L A C U S .

Vous vous en alarmez ! laissons - la discourir ,
Et ne nous perdons pas de crainte de périr.

M A R T I A N .

Vous voyez quel orgueil contre nous l'intéresse.

L A C U S .

Plus elle m'en fait voir , plus je vois sa foiblesse.
Faisons régner Pison , & malgré ce courroux ,
Vous verrez qu'elle-même aura besoin de nous.

Fin du second Acte.





A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

C A M I L L E , A L B I A N E.

C A M I L L E.

T On frere te l'a dit , Albianne ?

A L B I A N E.

Oui , Madame ;

Galba choisit Pison , & vous êtes sa femme ,
Ou pour en mieux parler , l'esclave de Lacus ,
A moins d'un éclatant & généreux refus.

C A M I L L E.

Et que devient Othon ?

A L B I A N E.

Vous allez voir sa tête

De vos trois ennemis affermir la conquête ;
Je veux dire assurer votre main à Pison ,
Et l'Empire aux tyrans qui font régner son nom.
Car comme il n'a pour lui qu'une suite d'Ancêtres ;
Lacus & Martian vont être nos vrais maîtres ,
Et Pison ne sera qu'un idole sacré
Qu'ils tiendront sur l'Autel pour répondre à leur gré.
Sa probité stupide autant comme farouche ,
A prononcer leurs loix asservira sa bouche :
Et le premier arrêt qu'ils lui feront donner ,
Les défera d'Othon qui les peut détrôner.

C A M I L L E.

O Dieux que je le plains !

A L B I A N E.

Il est sans doute à plaindre ;

Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre ;

Mais comme enfin la mort finira son ennui ;
Je crains fort de vous voir plus à plaindre que lui.

C A M I L L E.

L'hymen sur un époux donne quelque puissance.

A L B I A N E.

Octavie a péri sur cette confiance.

Son sang qui fume encor vous montre à quel destin
Peut exposer vos jours un nouveau Tigellin.

Ce grand choix vous en donne à craindre deux en-
semble,

Et pour moi plus j'y songe , & plus pour vous je
tremble.

C A M I L L E.

Quel remède Albiane ?

A L B I A N E.

Aimer , & faire voir. . .

C A M I L L E.

Que l'amour est sur moi plus fort que le devoir ?

A L B I A N E.

Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave ,

Et qui vous fait encor braver par un esclave :

Songez à vos périls , & peut-être à son tour

Ce devoir passera du côté de l'amour.

Bien que nous devions tout aux Puissances suprêmes ,

Madame , nous devons quelque chose à nous-mê-
mes ,

Sur-tout quand nous voyons des ordres dangereux

Sous ces grands Souverains partir d'autres que d'eux.

C A M I L L E.

Mais Othon m'aime-t-il ?

A L B I A N E.

S'il vous aime ? Ah , Madame !

C A M I L L E.

On a cru que Plautine avoit toute son ame.

ALBIANE.

A L B I A N E.

On l'a dû croire aussi, mais on s'est abusé,
 Autrement Vinius l'auroit-il proposé ?
 Auroit-il pu trahir l'espoir d'en faire un gendre ?

C A M I L L E.

En feignant de l'aimer que pouvoit-il prétendre ?

A L B I A N E.

De s'approcher de vous & se faire en la Cour
 Un accès libre & sûr pour un plus digne amour.
 De Vinius par-là gagnant la bienveillance,
 Il a sçu le jeter dans une autre espérance,
 Et le flatter d'un rang plus haut & plus certain,
 S'il devenoit par vous Empereur de sa main.
 Vous voyez à ces soins que Vinius s'applique,
 En même-temps qu'Othon auprès de vous s'expli-
 que.

C A M I L L E.

Mais à se déclarer il a bien attendu.

A L B I A N E.

Mon frere jusques-là vous en a répondu.

C A M I L L E.

Tandis que tu m'as réduite à faire un peu d'avance,
 A consentir qu'Albin combattît son silence :
 Et même Vinius, dès qu'il me l'a nommé,
 A pu voir aisément qu'il pourroit être aimé.

A L B I A N E.

C'est la gêne où réduire celles de votre sorte
 La scrupuleuse loi du respect qu'on leur porte.
 Il arrête les vœux, captive les desirs,
 Abaisse les regards, étouffe les soupirs,
 Dans le milieu du cœur enchaîne la tendresse ;
 Et tel est en aimant le sort d'une Princesse,
 Que quelque amour qu'elle ait & qu'elle ait pu don-
 ner,

Il faut qu'elle devine & force à deviner.
 Quelque peu qu'on lui die, on craint de lui trop dire,
 A peine on se hasarde à jurer qu'on l'admire,

Et pour apprivoiser ce respect ennemi ,
 Il faut qu'en dépit d'elle elle s'offre à demi.
 Voyez-vous comme Othon sçautoit encor se taire ,
 Si je ne l'avois fait enhardir par mon fiere ?

C A M I L L E.

Tu le crois donc , qu'il m'aime ?

A L B I A N E.

Et qu'il lui seroit doux

Que vous eussiez pour lui l'amour qu'il a pour vous.

C A M I L L E.

Hélas , que cet amour croit tôt ce qu'il souhaite !
 En vain la raison parle , en vain elle inquiete ,
 En vain la défiance ose ce qu'elle peut ,
 Il veut croire , & ne croit que parce qu'il le veut :
 Pour Plautine ou pour moi je vois du stratagême ,
 Et m'obstine avec joie à m'aveugler moi-même.
 Je plains cette abusée , & c'est moi qui la suis
 Peut-être , & qui me livre à d'éternels ennuis :
 Peut-être , en ce moment qu'il m'est doux de te croire ,
 De ses vœux à Plautine il assure la gloire ,
 Peut-être. . .

S C E N E I I.

C A M I L L E , A L B I N , A L B I A N E.

A L B I N.

L'Empereur vient ici vous trouver ,
 Pour vous dire son choix & le faire approuver.
 S'il vous déplaît , Madame , il faut de la constance ,
 Il faut une fidelle & noble résistance ;
 Il faut. . .

C A M I L L E.

De mon devoir je sçaurai prendre soin.
 Allez chercher Othon pour en être témoin.

S C E N E I I I.

G A L B A , C A M I L L E , A L B I A N E .

G A L B A .

Quand la mort de mes fils désola ma famille ,
Ma niece , mon amour vous prit dès - lors pour fille .
Et regardant en vous les restes de mon sang ,
Je flattai ma douleur en vous donnant leur rang .
Rome qui m'a depuis chargé de son Empire ,
Quand sous le poids de l'âge à peine je respire ,
A vu ce même amour me le faire accepter ,
Moins pour me seoir si haut , que pour vous y porter .
Non que , si jusques-là Rome pouvoit renaître ,
Qu'elle fût en état de se passer de maître ,
Je ne me crusse digne en cet heureux moment
De commencer par moi son rétablissement :
Mais cet Empire immense est trop vaste pour elle ;
A moins que d'une tête un si grand corps chancelle ,
Et pour le nom des Rois son invincible horreur
S'est d'ailleurs si bien faite aux loix d'un Empereur ,
Qu'elle ne peut souffrir après cette habitude
Ni pleine liberté , ni pleine servitude .
Elle veut donc un maître , & Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné .
Vindex , Rufus , ni moi n'avons causé sa perte :
Ses crimes seuls l'ont faite , & le Ciel l'a soufferte ;
Pour marque aux Souverains qu'ils doivent par l'effet
Répondre dignement au grand choix qu'il en fait .
Jusques à ce grand coup un honteux esclavage
D'une seule Maison nous faisoit l'héritage .
Rome n'en a repris , au lieu de liberté ,
Qu'un droit de mettre ailleurs la Souveraineté ,

Et laisser après moi dans le Trône un grand homme ;
 C'est tout ce qu'aujourd'hui je puis faire pour Rome.
 Prendre un si noble soin , c'est en prendre de vous ;
 Ce maître qu'il lui faut vous est dû pour époux ,
 Et mon zèle s'unit à l'amour paternelle ,
 Pour vous en donner un digne de vous & d'elle.
 Jule & le grand Auguste ont choisi dans leur sang
 Ou dans leur alliance à qui laisser ce rang.
 Moi , sans considérer aucun nœud domestique ,
 J'ai fait ce choix comme eux , mais dans la République ,

Je l'ai fait de Pison , c'est le sang de Crassus ,
 C'est celui de Pompée , il en a les vertus ;
 Et ces fameux héros , dont il suivra la trace ,
 Joindront de si grands noms aux grands noms de ma
 race ,

Qu'il n'est point d'hyménée en qui l'égalité
 Puisse élever l'Empire à plus de dignité.

C A M I L L E.

J'ai tâché de répondre à cet amour de pere
 Par un tendre respect qui chérit & révere ,
 Seigneur , & je vois mieux encor par ce grand choix
 Et combien vous m'aimez & combien je vous dois.
 Je sçais ce qu'est Pison & quelle est sa noblesse ;
 Mais si j'ose à vos yeux montrer quelque foiblesse ,
 Quelque digne qu'il soit & de Rome & de moi ,
 Je tremble à lui promettre & mon cœur & ma foi ;
 Et j'avouerai , Seigneur , que pour mon hyménée
 Je crois tenir un peu de Rome où je suis née.
 Je ne demande point la pleine liberté ,
 Puisqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté ;
 Mais si vous m'imposez la pleine servitude ,
 J'y trouverai comme elle un joug un peu bien rude.
 Je suis trop ignorante en matière d'Etat ,
 Pour sçavoir quel doit être un si grand Potentat ;
 Mais Rome dans ses murs n'a-t-elle qu'un seul hom-
 me ?

N'a-t-elle que Pison qui soit digne de Rome ?
 Et dans tous ses États n'en sauroit-on voir deux
 Que puissent vos bontés hasarder à mes vœux ?

Néron fit aux vertus une cruelle guerre ;
 S'il en a dépeuplé les trois parts de la terre ,
 Et si pour nous donner de dignes Empeteurs ,
 Pison seul avec vous échappe à ses fureurs ,
 Il est d'autres héros dans un si vaste Empire ;
 Il en est qu'après vous on se plairoit d'élire ,
 Et qui sauroient mêler , sans vous faire rougir ,
 L'art de gagner les cœurs au grand art de régir.
 D'une vertu sauvage on craint un dur empire ,
 Souvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admire ;
 Et puisque ce grand choix me doit faire un époux ,
 Il seroit bon qu'il eût quelque chose de doux ;
 Qu'on vît en sa personne également paroître
 Les graces d'un amant & les hauteurs d'un maître ,
 Et qu'il fût aussi propre à donner de l'amour
 Qu'à faire ici trembler sous lui toute sa Cour.
 Souvent un peu d'amour dans les cœurs des Monar-
 ques

Accompagne assez bien leurs plus illustres marques.
 Ce n'est pas qu'après tout je pense à résister ,
 J'aime à vous obéir , Seigneur , sans contester :
 Pour prix d'un sacrifice où mon cœur se dispose ,
 Permettez qu'un époux me doive quelque chose.
 Dans cette servitude où se plaît mon desir ,
 C'est quelque liberté qu'un ou deux à choisir ;
 Votre Pison peut-être aura de quoi me plaire ,
 Quand il ne sera plus un mari nécessaire ,
 Et son amour pour moi sera plus assuré ,
 S'il voit à quels rivaux je l'aurai préféré.

G A L B A.

Ce long raisonnement dans sa délicatesse
 A vos tendres respects mêle beaucoup d'adresse.
 Si le refus n'est juste , il est doux & civil.
 Parlez donc , & sans feinte , Othon vous plairoit-il ?

I iij

On me l'a proposé , qu'y trouvez - vous à dire ?

C A M I L L E .

L'avez-vous cru d'abord indigne de l'Empire ,
Seigneur ?

G A L B A .

Non , mais depuis consultant ma raison
J'ai trouvé qu'il falloit lui préférer Pison.
Sa vertu plus solide & toute inébranlable
Nous fera , comme Auguste , un siecle incompara-
ble ,

Où l'autre par Néron dans le vice abymé
Ramenera ce luxe où sa main l'a formé ,
Et tous les attentats de l'infame licence
Dont il osa souiller la suprême puissance.

C A M I L L E .

Othon près d'un tel maître a sçu se ménager ,
Jusqu'à ce que le temps ait pu l'en dégager.
Qui sçait faire sa cour se fait aux mœurs du Prince ;
Mais il fut tout à soi quand il fut en Province ,
Et sa haute vertu par d'illustres effets
Y dissipa soudain ces vices contrefaits.
Chaque jour a sous vous grossi sa renommée ;
Mais Pison n'eut jamais de charge ni d'armée ,
Et comme il a vécu jusqu'ici sans emploi ,
On ne sçait ce qu'il vaut que sur sa bonne foi.
Je veux croire , en faveur des Héros de sa race ,
Qu'il en a les vertus , qu'il en suivra la trace ,
Qu'il en égalera les plus illustres noms ;
Mais j'en croirois bien mieux de grandes actions.
Si dans un long exil il a paru sans vice ,
La vertu des bannis souvent n'est qu'artifice :
Sans vous avoir servi vous l'avez ramené ,
Mais l'autre est le premier qui vous ait couronné.
Dès qu'il vit deux partis il se rangea du vôtre ;
Ainsi l'un vous doit tout , & vous devez à l'autre.

G A L B A.

Vous prendrez donc le soin de m'acquitter vers lui ,
Et comme pour l'Empire il faut un autre appui ,
Vous croirez que Pison est plus digne de Rome ;
Pour ne plus en douter suffit que je le nomme.

C A M I L L E.

Pour Rome & son Empire , après vous je le croi ,
Mais je doute si l'autre est moins digne de moi.

G A L B A.

Doutez - en , un tel doute est bien digne d'une ame
Qui voudroit de Néron revoir le siècle infame ,
Et qui voyant qu'Othon lui ressemble le mieux. . .

C A M I L L E.

Choisissez de vous-même , & je ferme les yeux.
Que vos seules bontés de tout mon sort ordonnent ,
Je me donne en aveugle à qui qu'elles me donnent.
Mais quand vous consultez Lacus & Martian ,
Un époux de leur main me paroît un tyran ;
Et si j'ose tout dire , en cette conjoncture
Je regarde Pison comme leur créature ,
Qui régna par leur ordre , & leur prêtant sa voix ,
Me forcera moi-même à recevoir leurs loix.
Je ne veux point d'un Trône où je sois leur captive ,
Où leur pouvoir m'enchaîne , & quoi qu'il en arrive ,
J'aime mieux un mari qui sçache être Empereur ,
Qu'un mari qui le soit , & souffre un Gouverneur.

G A L B A.

Ce n'est pas mon dessein de contraindre les ames ;
N'en parlons plus , dans Rome il sera d'autres fem-
mes

A qui Pison en vain n'offrira pas sa foi.
Votre main est à vous , mais l'Empire est à moi.

S C E N E I V.

G A L B A , O T H O N , C A M I E L L E ,
A L B I N , A L B I A N E .

G A L B A .

O Thon , est-il bien vrai que vous aimiez Camille ?

O T H O N .

Cette témérité m'est sans doute inutile ;
Mais si j'osois , Seigneur , dans mon sort adouci . . .

G A L B A .

Non , non , si vous l'aimez , elle vous aime aussi.
Son amour près de moi vous rend de tels offices ,
Que je vous en fais don pour prix de vos services.
Ainsi bien qu'à Lacus j'aie accordé pour vous
Qu'aujourd'hui de Plautine on vous verra l'époux ,
L'illustre & digne ardeur d'une flamme si belle
M'en fait révoquer l'ordre & vous obtient pour elle.

O T H O N .

Vous m'en voyez de joie interdit & confus :
Quand je me prononçois moi-même un prompt re-
fus ,
Que j'attendois l'effet d'une juste colere ,
Je suis assez heureux pour ne vous pas déplaire ;
Et loin de condamner des vœux trop élevés . . .

G A L B A .

Vous sçavez mal encor combien vous lui devez.
Son cœur de telle force à votre hymen aspire ,
Que pour mieux être à vous il renonce à l'Empire.
Choisissez donc ensemble à communs sentimens ,
Des charges dans ma Cour ou des Gouvernemens ,
Vous n'avez qu'à parler.

O T H O N.

Seigneur , si la Princesse . .

G A L B A.

Pisón n'en voudra pas dédire ma promesse ;
Je l'ai nommé César pour le faire Empereur ,
Vous sçavez ses vertus , je réponds de son cœur ,
Adieu , pour observer la forme accoutumée
Je le vais de ma main présenter à l'armée .
Pour Camille , en faveur de cet heureux lien ,
Tenez-vous assuré qu'elle aura tout mon bien ,
Je la fais dès ce jour mon unique héritière .

S C E N E V.

O T H O N , C A M I L L E , A L B I N ,
A L B I A N E.

C A M I L L E.

Vous pouvez voir par-là mon ame toute entière ,
Seigneur , & je voudrois en vain la déguiser ,
Après ce que pour vous l'amour me fait ofer.
Ce que Galba pour moi prend le soin de vous dire . .

O T H O N.

Quoi donc , Madame , Othon vous coûteroit l'Em-
pire ?

Il sçait mieux ce qu'il vaut , & n'est pas d'un tel prix ,
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris .
Il se doit opposer à cet effort d'estime
Où s'abaisse pour lui ce cœur trop magnanime ,
Et par un même effort de magnanimité
Rendre une ame si haute au Trône mérité .
D'un si parfait amour quelles que soient les causes . . .

C A M I L L E.

Je ne sçais point , Seigneur , faire valoir les choses . .

Et dans ce prompt succès dont nos cœurs sont charmés ,

Vous me devez bien moins que vous ne présumez.
 Il semble que pour vous je renonce à l'Empire ,
 Et qu'un amour aveugle ait sçu me le prescrire ;
 Je vous aime , il est vrai , mais si l'Empire est doux ,
 Je crois m'en assurer quand je me donne à vous.
 Tant que vivra Galba , le respect de son âge ,
 Du moins apparemment soutiendra son suffrage ,
 Pison croira régner , mais peut-être qu'un jour
 Rome se permettra de choisir à son tour.
 A faire un Empereur alors quoi qui l'excite ,
 Qu'elle en veuille la race ou cherche le mérite ,
 Notre union aura des voix de tous côtés ,
 Puisque j'en ai le sang , & vous les qualités.
 Sous un nom si fameux qui vous rend préférable ,
 L'héritier de Galba sera considérable ;
 On aimera ce titre en un si digne époux ,
 Et l'Empire est à moi , si l'on me voit à vous.

O T H O N .

Ah ! Madame , quittez cette vaine espérance
 De nous voir quelque jour remettre en la balance.
 S'il faut que de Pison on accepte la loi ,
 Rome , tant qu'il vivra , n'aura plus d'yeux pour moi.

Elle a beau murmurer contre un indigne maître ,
 Elle en souffre , pour lâche ou méchant qu'il puisse être.

Tibere étoit cruel , Caligule brutal ,
 Claude foible , Néron en forfaits sans égal ,
 Il se perdit lui-même à force de grands crimes ;
 Mais le reste a passé pour Princes légitimes.
 Claude même , ce Claude & sans cœur & sans yeux ,
 A peine les ouvrit qu'il devint furieux ;
 Et Narcisse & Pallas l'ayant mis en furie ,
 Firent sous son aveu régner la barbarie.

Il régna toutefois , bien qu'il se fit hair ,
Jusqu'à ce que Néron se fâcha d'obéir ,
Et ce monstre ennemi de la vertu Romaine
N'a succombé que tard sous la commune haine.
Par ce qu'ils ont osé , jugez sur vos refus
Ce qu'osera Pison gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir , lui qui pour vous soupire ,
Que votre hymen chez moi laisse un droit à l'Empire.

Chacun sur ce penchant voudra faire sa cour ,
Et le pouvoir suprême enhardit bien l'amour.
Si Néron qui m'aimoit osa m'ôter Poppée ,
Jugez , pour resaisir votre main usurpée ,
Quel scrupule on aura du plus noir attentat
Contre un rival ensemble & d'amour & d'Etat.
Il n'est point ni d'exil ni de Lusitanie
Qui dérobe à Pison le reste de ma vie ,
Et je sçais trop la Cour pour douter un moment
Ou des soins de sa haine ou de l'événement.

C A M I L L E.

Et c'est là ce grand cœur qu'on croyoit intrépide !
Le péril , comme un autre , à mes yeux l'intimide ;
Et pour monter au Trône , & pour me posséder ,
Son espoir le plus beau n'ose rien hasarder !
Il redoute Pison ! dites-moi donc , de grace ,
Si d'aimer en lieu même on vous a vu l'audace ,
Si pour vous & pour lui le Trône eut même appas ,
Etes-vous moins rivaux pour ne m'épouser pas ?
A quel droit voulez-vous que cette haine cesse
Pour qui lui disputa ce Trône & sa maîtresse ,
Et qu'il veuille oublier , se voyant Souverain ,
Que vous pouvez dans l'ame en garder le dessein ?
Ne vous y trompez plus , il a vu dans cette ame
Et votre ambition & toute votre flamme ,
Et peut tout contre vous , à moins que contre lui
Mon hymen chez Galba vous assure un appui.

Hé bien , il me perdra pour vous avoir aimée ,
 Sa haine sera douce à mon ame enflammée ,
 Et tout mon sang n'a rien que je veuille épargner ,
 Si ce n'est que par-là que vous pouvez régner .
 Permettez cependant à cet amour sincere
 De vous redire encor ce qu'il n'ose vous taire .
 En l'état qu'est Pison , il vous faut aujourd'hui
 Renoncer à l'Empire ou le prendre avec lui .
 Avant qu'en décider pensez - y bien , Madame ,
 C'est votre intérêt seul qui fait parler ma flamme .
 Il est mille douceurs dans un grade si haut ,
 Où peut-être avez-vous moins pensé qu'il ne faut .
 Peut-être en un moment serez-vous détrompée ,
 Et si j'osois encor vous parler de Poppée ,
 Je dirois que sans doute elle m'aimoit un peu ,
 Et qu'un Trône alluma bientôt un autre feu .
 Le Ciel vous a fait l'ame & plus grande & plus
 belle ,
 Mais vous êtes Princesse , & femme enfin comme
 elle .
 L'horreur de voir un autre au rang qui vous est
 dû ,
 Et le juste chagrin d'avoir trop descendu ,
 Presseront en secret cette ame de se rendre
 Même au plus foible espoir de le pouvoir reprendre .
 Les yeux ne veulent pas en tout temps se fermer ,
 Mais l'Empire en tout temps a de quoi les char-
 mer .
 L'amour passe ou languit , & pour fort qu'il puisse
 être ,
 De la soif de régner il n'est pas toujours maître .
 C A M I L L E .

Je ne sçais quel amour je vous ai pu donner ,
 Seigneur , mais sur l'Empire il aime à raisonner ;
 Je l'y trouve assez fort , & même d'une force
 A montrer qu'il connoît tout ce qu'il a d'amorce .

Et qu'à ce qu'il me dit touchant un si grand choix ,
 Il a daigné penser un peu plus d'une fois.
 Je veux croire avec vous qu'il est ferme & sincere ,
 Qu'il me dit seulement ce qu'il n'ose me taire ,
 Mais à parler sans feinte...

O T H O N.

Ah ! Madame , croyez...

C A M I L L E.

Oui , j'en croirai Pison à qui vous m'envoyez ,
 Et vous , pour vous donner quelque peu plus de joie ,
 Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoie.
 Je n'en suis point jalouse , & le dis sans courroux ,
 Vous n'aimez que l'Empire , & je n'aimois que vous.
 N'en appréhendez rien , je suis femme & Princesse ,
 Sans en avoir pourtant l'orgueil ni la foiblesse ,
 Et votre aveuglement me fait trop de pitié
 Pour l'accabler encor de mon inimitié.





S C E N E V I.

O T H O N , A L B I N .

O T H O N .

Que je vo is d'appareils , Albin , pour ma ruine ?

A L B I N .

Seigneur , tout est perdu , si vous voyez Plautine.

O T H O N .

Allons - y toutefois , le trouble où je me voi
Ne peut souffrir d'avis que d'un cœur tout à moi.

Fin du troisieme Acte.



A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

O T H O N , P L A U T I N E.

P L A U T I N E.

Que voulez-vous, Seigneur, qu'enfin je vous conseille ?

Je sens un trouble égal d'une douleur pareille ,
Et mon cœur tout à vous n'est pas assez à soi
Pour trouver un remède aux maux que je prévoi ;
Je ne sçais que pleurer , je ne sçais que vous plaindre :

Le seul choix de Pison nous donne tout à craindre ,
Mon pere vous a dit qu'il ne laisse à tous trois
Que l'espoir de mourir ensemble à notre choix ;
Et nous craignons de plus une amante irritée
D'une offre en moins d'un jour reçue & rétractée ,
D'un hommage où la suite a si peu répondu ,
Et d'un Trône qu'en vain pour vous elle a perdu.
Pour vous avec ce Trône elle étoit adorable ,
Pour vous elle y renonce , & n'a plus rien d'aimable.

Où ne portera point un si juste courroux
La honte de se voir sans l'Empire & sans vous ?
Honte d'autant plus grande & d'autant plus sensible ,
Qu'elle s'y promettoit un retour infailible ,
Et que sa main par vous croyoit trop regagner
Ce que son cœur pour vous paroïssoit dédaigner.

O T H O N.

Je n'ai donc qu'à mourir ; je l'ai voulu , Madame ,
Quand je l'ai pu sans crime en faveur de ma flamme ,

Aux hontes d'un hymen qui me rendroit infame ,
Puisqu'on fait pour Camille un crime de sa flamme ,
Et qu'on lui vole un Trône en haine d'une foi
Qu'a voulu son amour ne promettre qu'à moi.
Non que pour moi sans vous ce Trône eût aucuns
 charmes ,
Pour vous je le cherchois , mais non pas sans alar-
 mes ,
Et si tantôt Galba ne m'eût point dédaigné ,
J'aurois porté le Sceptre , & vous auriez régné.
Vos seules volontés , mes dignes souveraines ,
D'un Empire si vaste auroient tenu les rênes ,
Vos loix. . . .

P L A U T I N E.

C'est donc à moi de vous faire Empereur.
Je l'ai pu , les moyens d'abord m'ont fait horreur :
Mais je sçaurai la vaincre , & me donnant moi-mê-
 me ,
Vous assurer ensemble & vie & diadème ,
Et réparer par - là le crime d'un orgueil
Qui vous dérobe un Trône , & vous ouvre un cer-
 cueil.
De Martian pour vous j'aurois eu le suffrage ,
Si j'avois pu souffrir son insolent hommage ,
Son amour. . . .

O T H O N.

Martian se connoîtroit si peu ,
Que d'oser. . . .

P L A U T I N E.

Il n'a pas encore éteint son feu :
Et du choix de Pison quelles que soient les causes ,
Je n'ai qu'à dire un mot pour brouiller bien des cho-
 ses.

O T H O N.

Vous vous ravaleriez jusques à l'écouter ?

P L A U T I N E.

Pour vous j'irai , Seigneur , jusques à l'accepter.

O T H O N ,

O T H O N.

Consultez votre gloire , elle sçaura vous dire. ...

P L A U T I N E.

Qu'il est de mon devoir de vous rendre l'Empire.

O T H O N.

Qu'un front encor marqué des fers qu'il a portés. ...

P L A U T I N E.

A droit de me charmer , s'il fait vos sûretés.

O T H O N.

En concevez - vous bien toute l'ignominie ?

P L A U T I N E.

Je n'en puis voir , Seigneur , à vous sauver la vie.

O T H O N.

L'épouser à ma vue , & pour comble d'ennui. ...

P L A U T I N E.

Donnez-vous à Camille , ou je me donne à lui.

O T H O N.

Périssions , périssions , Madame , l'un pour l'autre ,
 Avec toute ma gloire , avec toute la vôtre ,
 Pour nous faire un trépas dont les Dieux soient ja-
 loux ,

Rendez-vous toute à moi , comme moi tout à vous ;
 Ou si , pour conserver en vous tout ce que j'aime ,
 Mon malheur vous obstime à vous donner vous-mê-
 me ,

Du moins de votre gloire ayez un soin égal ,
 Et ne me préférez qu'un illustre rival.
 J'en mourrai de douleur ; mais j'en mourrois de rage ,
 Si vous me préféreriez un reste d'esclavage.



SCENE II.

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

AH ! Seigneur , empêchez que Plautine ...

VINIUS.

Seigneur ,

Vous empêcherez tout , si vous avez du cœur.

Malgré de nos destins la rigueur importune

Le Ciel met en vos mains toute notre fortune.

PLAUTINE.

Seigneur , que dites-vous ?

VINIUS.

Ce que je viens de voir ,

Que pour être Empereur il n'a qu'à le vouloir.

OTHON.

Ah ! Seigneur , plus d'Empire , à moins qu'avec Plautine.

VINIUS.

Saisissez - vous d'un Trône où le Ciel vous destine ;

Et pour choisir vous-même avec qui le remplir ,

A vos heureux destins aidez à s'accomplir.

L'armée a vu Pison , mais avec un murmure

Qui sembloit mal goûter ce qu'on vous fait d'injure ;

Galba ne l'a produit qu'avec sévérité ,

Sans faire aucun espoir de libéralité.

Il pouvoit sous l'appas d'une feinte promesse

Jetter dans les soldats un moment d'âlegresse ;

Mais il a mieux aimé hautement protester

Qu'il sçavoit les choisir , & non les acheter.

Ces hautes duretés à contre-temps poussées

Ont rappelé l'horreur des cruautés passées ,

Lorsque d'Espagne à Rome il sema son chemin
 De Romains immolés à son nouveau destin ,
 Et qu'ayant de leur sang souillé chaque contrée ,
 Par un nouveau carnage il y fit son entrée.
 Aussi durant le temps qu'a harangué Pison ,
 Ils ont de rang en rang fait courir votre nom :
 Quatre des plus zélés sont venus me le dire ,
 Et m'ont promis pour vous les troupes & l'Empire.
 Courez donc à la place où vous les trouverez ,
 Suivez - les dans leur camp & vous en assurez ,
 Un temps bien pris peut tout.

O T H O N .

Si cet astre contraire

Qui m'a . . .

V I N I U S .

Sans discourir faites ce qu'il faut faire :
 Un moment de séjour peut tout déconcerter ,
 Et le moindre soupçon vous va faire arrêter.

O T H O N .

Avant que de partir souffrez que je proteste . . .

V I N I U S .

Partez , en Empereur vous nous direz le reste.

S C E N E I I I .

V I N I U S , P L A U T I N E .

V I N I U S .

CEn'est pas tout , ma fille , un bonheur plus certain ,
 Quoi qu'il puisse arriver , met l'Empire en ta main.

P L A U T I N E .

Flatteriez-vous Othon d'une vaine chimere ?

V I N I U S .

Non , tout ce que j'ai dit n'est qu'un rapport sincere ;

Je crois te voir régner avec ce cher Othon ,
Mais n'espere pas moins du côté de Pison :
Galba te donne à lui. Piqué contre Camille
Dont l'amour a rendu son projet inutile ,
Il veut que cet hymen , punissant ses refus ,
Réunisse avec moi Martian & Lacus ,
Et trompe heureusement les présages sinistres
De la division qu'il voit en ces Ministres.
Ainsi des deux côtés on combattra pour toi ,
Le plus heureux des Chefs t'apportera sa foi ,
Sans part à ses périls tu l'auras à sa gloire ,
Et verras à tes pieds l'une ou l'autre victoire.

P L A U T I N E.

Quoi , mon cœur par vous - même à ce héros donné
Pourroit ne l'aimer plus , s'il n'est point couronné ,
Et s'il faut qu'à Pison son mauvais sort nous livre ,
Pour ce même Pison je pourrois vouloir vivre ?

V I N I U S.

Si nos communs souhaits ont un contraire effet ,
Tu te peux faire encor l'effort que tu t'es fait ,
Et qui vient de donner Othon au diadème ,
Pour régner à son tour peut se donner soi même.

P L A U T I N E.

Si pour le couronner j'ai fait un noble effort ,
Dois - je en faire un honteux pour jouir de sa mort ?
Je me privois de lui sans me vendre à personne ;
Et vous voulez , Seigneur , que son trépas me donne ,
Que mon cœur entraîné par la splendeur du rang
Vole après une main fumante de son sang ,
Et que de ses malheurs triomphante & ravie
Je sois l'infame prix d'avoir tranché sa vie ?
Non , Seigneur , nous aurons même sort aujourd'hui ,

Vous me verrez régner ou périr avec lui ;
Ce n'est qu'à l'un des deux que tout ce cœur aspire.

V I N I U S.

Que tu vois mal encor ce que c'est que l'Empire !

Si deux jours seulement tu pouvois l'essayer ,
 Tu ne croirois jamais le pouvoir trop payer ;
 Et tu verrois périr mille amans avec joie ,
 S'il falloit tout leur sang pour t'y faire une voie.
 Aime Othon , si tu peux t'en faire un sûr appui ;
 Mais s'il en est besoin , aime- toi plus que lui ,
 Et sans t'inquiéter où fondra la tempête ,
 Laisse aux Dieux à leur choix écraser une tête ;
 Prends le sceptre aux dépens de qui succombera ,
 Et regne sans scrupule avec qui regnera.

P L A U T I N E.

Que votre politique a d'étranges maximes !
 Mon amour , s'il l'osoit , y trouveroit des crimes.
 Je sçais aimer , Seigneur , je sçais garder ma foi ,
 Je sçais pour un amant faire ce que je doi ;
 Je sçais à son bonheur m'offrir en sacrifice ,
 Et je sçaurai mourir , si je vois qu'il périsse :
 Mais je ne sçais point l'art de forcer ma douleur
 A pouvoir recueillir les fruits de son malheur.

V I N I U S.

Tiens pourtant l'ame prête à le mettre en usage ;
 Change de sentimens ou du moins de langage ,
 Et pour mettre d'accord ta fortune & ton cœur ,
 Souhaite pour l'amant , & te garde au vainqueur.
 Adieu , je vois entrer la Princesse Camille.
 Quelque trouble où tu sois , montre une ame tran-
 quille ,
 Profite de sa faute , & tiens l'œil mieux ouvert
 Au vif & doux éclat du trône qu'elle perd.



S C E N E I V.

CAMILLE, PLAUTINE, ALBIANE.

CAMILLE.

A Grérez - vous , Madame , un fidele service
Dont je viens faire hommage à mon Impératrice ?

P L A U T I N E.

Je crois n'avoir pas droit de vous en empêcher ,
Mais ce n'est pas ici qu'il vous la faut chercher.

CAMILLE.

Lorsque Galba vous donne à Pison pour épouse...

P L A U T I N E.

Il n'est pas encor temps de vous en voir jalouse.

CAMILLE.

Si j'aimois toutefois ou l'Empire ou Pison ,
Je pourrois déjà l'être avec quelque raison.

P L A U T I N E.

Et si j'aimois , Madame , ou Pison ou l'Empire ,
J'aurois quelque raison de ne m'en pas dédire :
Mais votre exemple apprend aux cœurs comme le
mien

Qu'un généreux mépris quelquefois leur sied bien.

CAMILLE.

Quoi , l'Empire & Pison n'ont rien pour vous d'ai-
mable ?

P L A U T I N E.

Ce que vous dédaignez je le tiens méprisable ,
Ce qui plaît à vos yeux aux miens semble aussi doux ,
Tant je trouve de gloire à me régler sur vous.

CAMILLE.

Donc si j'aimois Othon...

O T H O N ,
P L A U T I N E .

Je l'aimerois de même ,

Si ma main avec moi donnoit le diadème.

C A M I L L E .

Ne peut-on sans le Trône être digne de lui ?

P L A U T I N E ,

Je m'en rapporte à vous qu'il aime d'aujourd'hui.

C A M I L L E .

Vous pouvez mieux qu'une autre en dire des nouvelles ;

Et comme vos ardeurs ont été mutuelles ,
Votre exemple ne laisse à personne à douter
Qu'à moins de la couronne on peut le mériter.

P L A U T I N E .

Mon exemple ne laisse à douter à personne
Qu'il pourra vous quitter à moins de la couronne.

C A M I L L E .

Il a trouvé sans elle en vos yeux tant d'appas . . .

P L A U T I N E .

Toutes les passions ne se ressemblent pas.

C A M I L L E .

En effet vous avez un mérite si rare . . .

P L A U T I N E .

Mérite à part , l'amour est quelquefois bizarre ;
Selon l'objet divers le goût est différent :
Aux unes on se donne , aux autres on se vend.

C A M I L L E .

Qui connoissoit Othon pouvoit à la pareille
M'en donner en amie un avis à l'oreille.

P L A U T I N E .

Et qui l'estime assez pour l'élever si haut ,
Peut quand il lui plaira m'apprendre ce qu'il vaut ,
Afin que si mes feux ont ordre de naître . . .

C A M I L L E .

J'en ai fait quelque estime avant que le connoître ,

Et

Et vous l'ai renvoyé dès que je l'ai connu.

PLAUTINE.

Qui vient de votre part est toujours bien venu.
J'accepte le présent , & crois pouvoir sans honte ,
L'ayant de votre main , en tenir quelque compte.

CAMILLE.

Pour vous rendre son ame il vous est venu voir ?

PLAUTINE.

Pour négliger votre ordre il sçait trop son devoir.

CAMILLE.

Il vous a tôt quittée , & son ingratitude. . . .

PLAUTINE.

Vous met-elle , Madame , en quelque inquiétude ?

CAMILLE.

Non , mais j'aime à sçavoir comment on m'obéit.

PLAUTINE.

La curiosité quelquefois vous trahit ,
Et par un demi mot que da cœur elle tire ,
Souvent elle dit plus qu'elle ne pense dire.

CAMILLE.

La mienne ne dit pas tout ce que vous pensez.

PLAUTINE.

Sur tout ce que je pense elle s'explique assez.

CAMILLE.

Souvent trop d'intérêt que l'amour force à prendre ,
Entend plus qu'on ne dit & qu'on ne doit entendre.
Si vous sçaviez quel est mon plus ardent desir. . . .

PLAUTINE.

D'Othon & de Pison je vous donne à choisir.
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joie ,
Et pour l'autre , s'il faut que je vous le renvoie ,
Mon amour , je l'avoue , en pourra murmurer ,
Mais vous sçavez qu'au vôtre il aime à déferer.

CAMILLE.

Je pourrai me passer de cette déférence.

PLAUTINE.

Sans doute , & toutefois si j'en crois l'apparence. . . .

Prisons le , ce discours deviendrait ennuyeux.

P L A U T I N E .

Martian que je vois vous entretiendra mieux.

Agréez ma retraite , & souffrez que j'évite

Un esclave insolent de qui l'amour m'irrite.

S C E N E V.

C A M I L L E , M A R T I A N , A L B I N .

C A M I L L E .

A Ce qu'elle me dit , Martian , vous l'aimez ?

M A R T I A N .

Malgré ses fiers mépris mes yeux en sont charmés.

Cependant , pour l'Empire , il est à vous encore ,

Galba s'est laissé vaincre , & Pison vous adore.

C A M I L L E .

De votre haut crédit c'est donc un pur effet ?

M A R T I A N .

Ne désavouez point ce que mon zèle a fait.

Mes soins de l'Empereur ont fléchi la colère ,

Et renvoyé Plautine obéir chez son père.

Notre nouveau César la vouloit épouser ,

Mais j'ai su le résoudre à s'en désabuser ;

Et Galba , que le sang presse pour sa famille ,

Permet à Vinus de mettre ailleurs sa fille ;

L'un vous rend la couronne , & l'autre tout son cœur.

Voyez mieux quelle en est la gloire & la douceur ,

Quelle félicité vous vous étiez ôtée

Par une aversion un peu précipitée ;

Et pour vos intérêts daignez considérer . . .

C A M I L L E .

Je vois quelle est ma faute , & puis la réparer :

Mais je veux , car jamais on ne m'a vue ingrate ,
Que ma reconnoissance auparavant éclate ,
Et n'accorderai rien qu'on ne vous fasse heureux.
Vous aimez , dites-vous , cet objet rigoureux ,
Et Pison dans sa main ne verra point la mienne
Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la sienne :
Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux
Ne vous a pu contraindre à former d'autres vœux :

M A R T I A N.

Ah , Madame , l'hymen a de si douces chaînes ,
Qu'il lui faut peu de temps pour calmer bien des
haines ;

Et du moins mon bonheur sçauroit avec éclat
Vous venger de Plautine & punir un ingrat.

C A M I L L E.

Je l'avois préféré , cet ingrat , à l'Empire ;
Je l'ai dit , & trop haut pour m'en pouvoir dédire ,
Et l'amour qui m'apprend le foible des amans ,
Unit vos plus doux vœux à mes ressentimens ,
Pour me faire ébaucher ma vengeance en Plautine ;
Et l'achever bientôt par sa propre ruine.

M A R T I A N.

Ah , si vous la voulez , je sçais des bras tout prêts ,
Et j'ai tant de chaleur pour tous vos intérêts....

C A M I L L E.

Ah , que c'est me donner une sensible joie !
Ces bras que vous m'offrez faites que je les voie ,
Que je leur donne l'ordre & prescrive le temps.
Je veux qu'aux yeux d'Othon vos desirs soient contents ;
Que lui-même il ait vu l'hymen de sa maîtresse
Livrer entre vos bras l'objet de sa tendresse ,
Qu'il ait ce désespoir avant que de mourir :
Après à son trépas vous me verrez courir.
Jusques-là gardez-vous de rien faire entreprendre.
Du pouvoir qu'on me rend vous devez tout attendre ;
Allez vous préparer à ces heureux momens ,
Mais n'exécutez rien sans mes commandemens.

SCENE VI.

CAMILLE, ALBIANE.

ALBIANE.

Vous voulez perdre Othon ! vous le pouvez, Madame !

CAMILLE.

Que tu pénétries mal dans le fond de mon ame !
De son lâche rival voyant le noir projet ,
J'ai sçu par cette adresse en arrêter l'effet ,
M'en rendre la maîtresse ; & je serai ravie
S'il peut sçavoir les soins que je prends de sa vie.
Va me chercher ton frere , & fais que de ma part
Il apprenne par lui ce qu'il court de hasard ,
A quoi va l'exposer son aveugle conduite ,
Et qu'il n'est plus pour lui de salut qu'en la fuite.
C'est tout ce qu'à l'amour peut souffrir mon courroux.

ALBIANE.

Du courroux à l'amour le retour seroit doux.

SCENE VII.

CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

RUTILE.

AH, Madame, apprenez quel malheur nous menace.

Quinze ou vingt révoltés au milieu de la place

Viennent de proclamer Othon pour Empereur.

C A M I L L E.

Et de leur insolence Othon n'a point d'horreur,
Lui qui sçait qu'aussi-tôt ces tumultes avortent ?

R U T I L E.

Ils le menent au camp ou plutôt ils l'y portent,
Et ce qu'on voit de l'euple autour d'eux s'amasser,
Frémit de leur audace & les laisse passer.

C A M I L L E.

L'Empereur le sçait-il ?

R U T I L E.

Oui, Madame, il vous mande,
Et pour un prompt remede à ce qu'on appréhende,
Pison de ces mutins va courir sur les pas
Avec ce qu'on pourra lui trouver de soldats.

C A M I L L E.

Puisqu'Othon veut périr, consentons qu'il périsse ;
Allons presser Galba pour son juste supplice.
Du courroux à l'amour si le retour est doux,
On repasse aisément de l'amour au courroux.

Fin du quatrieme Acte.





A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

GALBA, CAMILLE, RUTILE,
ALBIANE.

G A L B A.

JE vous le dis encor , redoutez ma vengeance ;
Pour peu que vous soyez de son intelligence.
On ne pardone point en matiere d'Etat ,
Plus on chérit la main , plus on hait l'attentat ;
Et lorsque la fureur va jusqu'au sacrilege ,
Le sexe ni le sang n'ont point de privilege.

C A M I L L E.

Cet indigne soupçon seroit bientôt détruit ,
Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.
Othon qui pour Plautine au fond du cœur soupire ,
Othon qui me dédaigne à moins que de l'Empire ,
S'il en fait sa conquête & vous peut détrôner ,
Laquelle de nous deux voudra-t-il couronner ?
Pourrois-je de Pison conspirer la ruine ,
Qui m'arrachant du trône y porteroit Plautine ?
Croyez mes intérêts , si vous doutez de moi ,
Et sur de tels garants assuré de ma foi ,
Tournez sur Vinius toute la défiance
Donc veut ternir ma gloire une injuste croyance.

G A L B A.

Vinius par son zele est trop justifié :
Voyez ce qu'en un jour il m'a sacrifié.
Il m'offre Othon pour vous qu'il souhaitoit pour gen-
dre ,
Je le rends à sa fille , il aime à le reprendre ,

Je la veux pour Pison , mon vouloir est suivi ,
Je vous mets en sa place , & l'en trouve ravi ;
Son ami se révolte , il presse ma colere ,
Il donne à Martian Plautine à ma priere ,
Et je soupçonnerois un crime dans les vœux
D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux ?

C A M I L L E.

Qui veut également tout ce qu'on lui propose ,
Dans le secret du cœur souvent veut autre chose ;
Et maître de son ame il n'a point d'autre foi
Que celle qu'en soi-même il ne donne qu'à soi.

G A L B A.

Cet hymen toutefois est l'épreuve dernière
D'une foi toujours pure , inviolable , entière.

C A M I L L E.

Vous verrez à l'effet comment elle agira ;
Seigneur , & comme enfin Plautine obéira.
Sûr de sa résistance , & se flattant peut-être
De voir bientôt ici son cher Othon le maître ,
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir ,
Il promet aisément plus qu'il ne veut tenir.

G A L B A.

Le devoir désunit l'amitié la plus forte ,
Mais l'amour aisément sur ce devoir l'emporte ;
Et son feu , qui jamais ne s'éteint qu'à demi ,
Intéresse un amant autrement qu'un ami.
J'aperçois Vinius. Qu'on m'amene sa fille.
J'en punirai le crime en toute la famille ,
Si jamais je puis voir par où n'en point douter ;
Mais aussi jusques-là j'aurois tort d'éclater.
Je vois d'ailleurs Lacus.

S C E N E I I.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS,
ALBIANE.

G A L B A.

HE bien , quelles nouvelles ?
Qu'apprenez-vous tous deux du camp de nos rebelles ?

V I N I U S.

Que ceux de la Marine & les Illyriens
Se sont avec chaleur joints aux Prétoriens ,
Et que des bords du Nil les troupes rappelées
Seules par leurs fureurs ne sont point ébranlées.

L A C U S.

Tous ces mutins ne sont que de simples soldats ;
Aucun des Chefs ne trempe en leurs vains attentats :
Ainsi ne craignez rien d'une masse d'armée
Où déjà la discorde est peut être allumée.
Si-tôt qu'on y sçaura que le Peuple à grands cris
Veut que de ces complots les auteurs soient proscrits ,
Que du perfide Othon il demande la tête ,
La consternation calmera la tempête ;
Et vous n'avez , Seigneur , qu'à vous y faire voir
Pour rendre d'un coup d'œil chacun à son devoir.

G A L B A.

Irons-nous , Vinius , hâter par ma présence
L'effet d'une si douce & si juste espérance ?

V I N I U S.

Ne hazardez , Seigneur , que dans l'extrémité
Le redoutable effet de votre autorité.

Alors qu'il réussit, tout fait jour, tout lui cede,
 Mais aussi quand il manque, il n'est plus de remede.
 Il faut pour déployer le souverain pouvoir,
 Sûreté toute entiere ou profond désespoir;
 Et nous ne sommes pas, Seigneur, à ne rien feindre,

En état d'oser tout, non plus que de tout craindre.
 Si l'on court au grand crime avec avidité,
 Laissez-en ralentir l'impétuosité,
 D'elle-même elle avorte, & la peur des supplices
 Arme contre le chef ses plus zélés complices:
 Un salutaire avis agit avec lenteur.

L A C U S:

Un véritable Prince agit avec hauteur,
 Et je ne conçois point cet avis salutaire,
 Quand on couronne Othon, de le regarder faire.
 Si l'on court au grand crime avec avidité,
 Il en faut réprimer l'impétuosité,
 Avant que les esprits qu'un juste effroi balance,
 S'y puissent enhardir sur notre nonchalance,
 Et prennent le dessus de ces conseils prudens
 Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus
 temps.

V I N I U S.

Vous détruirez toujours mes conseils par les vôtres,
 Le seul ton de ma voix vous en inspire d'autres;
 Et tant que vous aurez ce rare & haut crédit,
 Je n'aurai qu'à parler pour être contredit.
 Pison, dont l'heureux choix est votre digne ouvrage,

Ne seroit que Pison, s'il eût eu mon suffrage:
 Vous n'avez soulevé Martian contre Othon
 Que parce que ma bouche a proféré son nom,
 Et verriez comme un autre une preuve assez claire
 De combien notre avis est le plus salutaire,
 Si vous n'aviez fait vœu d'être jusqu'au trépas
 L'ennemi des conseils que vous ne donnez pas.

Et vous l'ami d'Othon , c'est tout dire , & peut-être
 Qui le vouloit pour gendre & l'a choisi pour maître ,
 Ne fait encor des vœux qu'en faveur de ce choix ,
 Pour l'avoir & pour maître & pour gendre à la fois.

V I N I U S .

J'étois l'ami d'Othon , & le tenois à gloire
 Jusqu'à l'indignité d'une action si noire ,
 Que d'autres nommeront l'effet du désespoir
 Où l'a malgré mes soins plongé votre pouvoir.
 Je l'ai voulu pour gendre & choisi pour l'Empire :
 A l'un ni l'autre choix vous n'avez pu souscrire ;
 Par-là de tout l'Etat le bonheur s'agrandit ,
 Et vous voyez aussi comme il vous applaudit.

G A L B A .

Qu'un Prince est malheureux quand de ceux qu'il
 écoute

Le zele cherche à prendre une diverse route ,
 Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens
 Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils différens !
 Ne me trompé-je point , & puis-je nommer zele
 Cette haine à tous deux obstinément fidelle ,
 Qui peut-être , en dépit des maux qu'elle prévoit ,
 Seule en mes intérêts se consulte & se croit ?
 Faites mieux , & croyez en ce péril extrême ,
 Vous , que Lacus me sert , vous , que Vinus m'ai-
 me ;

Ne haïssez qu'Othon , & songez qu'aujourd'hui
 Vous n'avez à parler tous deux que contre lui.

V I N I U S .

J'ose donc vous redire en serviteur sincere
 Qu'il fait mauvais pousser tant de gens en colere
 Qu'il faut donner aux bons pour s'entre-soutenir
 Le temps de se remettre & de se réunir ,
 Et laisser aux méchants celui de reconnoître
 Quelle est l'impiété de se prendre à son maître.

Pison peut cependant amuser leur fureur ,
 De vos ressentimens leur donner la terreur ,
 Y joindre avec adresse un espoir de clémence
 Au moindre repentir d'une telle insolence ;
 Et, s'il vous faut enfin aller à son secours ,
 Ce qu'on veut à présent on le pourra toujours.

L A C U S.

J'en doute , & crois parler en serviteur sincère ,
 Moi qui n'ai point d'ami dans le parti contraire.
 Attendons-nous , Seigneur , que Pison repousse
 Nous vienne ensevelir sous l'Etat renversé ,
 Qu'on descende en la place en bataille rangée ,
 Qu'on tienne en ce Palais votre Cour assiégée ,
 Que jusqu'au Capitole Othon aille à vos yeux
 De l'Empire usurpé rendre graces aux Dieux ,
 Et que , le front paré de votre diadème ,
 Ce traître trop heureux ordonne de vous-même ?
 Allons , allons , Seigneur , les armes à la main
 Soutenir le Sénat & le peuple Romain ,
 Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur tête ,
 Pour lui plus odieux ; & pour nous plus honnête ;
 Et par un noble effort allons lui témoigner. . .

G A L B A.

Hé bien , maniece , hé bien , est-il doux de régner ?
 Est-il doux de tenir le timon d'un Empire ,
 Pour en voir les soutiens toujours se contredire ?

C A M I L L E.

Plus on voit aux avis de contrariétés ,
 Plus à faire un bon choix on reçoit de clartés .
 C'est ce que je disois , si je n'étois suspecte :
 Mais je suis à Pison , Seigneur , & vous respecte ,
 Et ne puis toutefois retenir ces deux mots ,
 Que si l'on m'avoit crue on seroit en repos ;
 Plautine qu'on amène aura même pensée ,
 D'une vive douleur elle paroît blessée. . .

S C E N E I I I.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS,
PLAUTINE, RUTILE, ALBIANE.

PLAUTINE.

JE ne m'en défends point , Madame , Othon est mort :

De quiconque entre ici c'est le commun rapport ,
Et son trépas pour vous n'aura pas tant de charmes
Qu'a vos yeux comme aux miens il n'en coûte des larmes.

GALBA.

Dit-elle vrai , Rutile , ou m'en flattai-je en vain ?

RUTILE.

Seigneur , le bruit est grand , & l'auteur incertain ;
Tous veulent qu'il soit mort , & c'est la voix publique ,
Mais comment , & par qui , c'est ce qu'aucun n'explique.

GALBA.

Allez , allez , Lacus , vous-même prendre soin
De nous en faire voir un assuré témoin ;
Et si de ce grand coup l'auteur se peut connoître...



SCENE IV.

GALBA, VINIUS, LACUS, CAMILLE,
PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS,
RUTILE, ALBIANE.

MARTIAN.

QU'on ne le cherche plus, vous le voyez paroître.

Seigneur, c'est par sa main qu'un rebelle puni. . .

GALBA.

Par celle d'Atticus ce grand trouble a fini!

ATTICUS.

Mon zele l'a poussée, & les Dieux l'ont conduite,
Et c'est à vous, Seigneur, d'en arrêter la suite,
D'empêcher le désordre, & borner les rigueurs
Où contre des vaincus s'emporent des vainqueurs.

GALBA.

Courons-y. Cependant consolez-vous, Plautine;
Ne pensez qu'à l'époux que mon choix vous destine:
Vinius vous le donne, & vous l'accepterez.

Quand vos premiers soupirs seront évaporés.

C'est à vous, Martian, que je la laisse en garde;

Comme c'est votre main que son hymen regarde,

Ménagez son esprit, & ne l'aiguisez pas.

Vous pouvez, Vinius, ne suivre point mes pas,

Et la vieille amitié, pour peu qu'il vous en reste. . .

VINIUS.

Ah, c'est une amitié, Seigneur, que je déteste,

Mon cœur est tout à vous, & n'a point eu d'amis

Qu'autant qu'on les a vus à vos ordres soumis.

Suivez , mais gardez-vous de trop de complaisance.

C A M I L L E .

L'entretien des amans hait toute autre présence ,
Madame , & je retourne en mon appartement
Rendre graces aux Dieux d'un tel événement.

S C E N E V.

MARTIAN, PLAUTINE, ATTICUS.

P L A U T I N E .

ALlez-y renfermer les pleurs qui vous échappent :
Les désastres d'Orthon ainsi que moi vous frappent ;
Et si l'on avoit cru vos souhaits les plus doux ,
Ce grand jour le verroit couronner avec vous.
Voilà , voilà le fruit de m'avoir trop aimée ,
Voilà quel est l'effet. . . .

M A R T I A N .

Si votre ame enflammée.

P L A U T I N E .

Vil esclave , est-ce à toi de troubler ma douleur ?
Est-ce à toi de vouloir adoucir mon malheur ?
À toi , de qui l'amour m'ose en offrir un pire ?

M A R T I A N .

Il est juste d'abord qu'un si grand cœur soupire ,
Mais il est juste aussi de ne pas trop pleurer
Une perte facile & prête à réparer.
Il est temps qu'un sujet à son Prince fidele
Remplisse heureusement la place d'un rebelle ;
Un Monarque le veut , un pere en est d'accord.
Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'es-
fort ,

Et bannir de ce cœur la honreuse mémoire
D'un amour criminel qui souille votre gloire.

P L A U T I N E.

Lâche , tu ne vaux pas que pour te démentir
Je daigne m'abaisser jusqu'à te répartir.
Tais-toi , laisse en repos une ame possédée
D'une plus agréable encor que triste idée,
N'interromps plus mes pleurs.

M A R T I A N.

Tournez vers moi les yeux ,
Après la mort d'Othon , que pouvez-vous de mieux ?

S C E N E V I.

PLAUTINE , MARTIAN , ATTICUS ,
DEUX SOLDATS.

PLAUTINE , *pendant que deux Soldats entrent
& parlent bas à Atticus.*

Quelque insolent espoir qu'ait ta folle arrogance ,
Apprends que j'en sçaurai punir l'extravagance ,
Et percer de ma main ou ton cœur ou le mien ,
Plutôt que de souffrir cet infame lien.
Connois-toi , si tu peux , ou connois-moi.

A T T I C U S.

De grace ,
Souffrez

P L A U T I N E.

De me parler tu prends aussi l'audace ,
Assassin d'un héros , que je verrois sans toi
Donner des loix au monde , & les prendre de moi ,

Toi , dont la main sanglante au désespoir me livre ?

A T T I C U S .

Si vous aimez Othon , Madame , il va revivre ;
Et vous verrez long-temps sa vie en sûreté ,
S'il ne meurt que des coups dont je me suis vanté ,

P L A U T I N E .

Othon vivroit encore !

A T T I C U S .

Il triomphe , Madame :

Et maître de l'Etat comme vous de son ame ,
Vous l'allez bientôt voir lui-même à vos genoux
Vous faire offre d'un sort qu'il n'aime que pour vous ,
Et dont sa passion dédaigneroit la gloire ,
Si vous ne vous faisiez le prix de sa victoire.

L'armée à son mérite enfin a fait raison ,
On porte devant lui la tête de Pison ,
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire ;
On rend grâces pour vous aux Dieux d'un autre
Empire ,
Et fatigue le Ciel par des vœux superflus
En faveur d'un parti qu'il ne regarde plus.

M A R T I A N .

Exécration , ainsi donc ta promesse frivole

A T T I C U S .

Qui promet de trahir peut manquer de parole.
Si je n'eusse promis ce lâche assassinat ,
Un autre par ton ordre eût commis l'attentat ,
Et tout ce que j'ai dit n'étoit qu'un stratagème
Pour livrer en ses mains Lacus & Gaba même.
Galba n'a rien à craindre , on respecte son nom ,
Et ce n'est que sous lui que veut régner Othon .
Quant à Lacus & toi , je vois peu d'apparence
Que vos jours à tous deux soient en même assurance ,
Si ce n'est que Madame ait assez de bonté
Pour fléchir un vainqueur justement irrité .

Autour de ce Palais nous avons deux cohortes
Qui déjà pour Othon en ont saisi les portes ;
J'y commande , Madame , & mon ordre aujourd'hui
Est de vous obéir & m'assurer de lui.
Qu'on l'amene , soldats , il blesse ici la vue.

MARTIAN.

Fut-il jamais disgrâce , ô Dieux , plus imprévue !

SCENE VII.

PLAUTINE *seule.*

JE me trouble & ne sçais par quel pressentiment
Mon cœur n'ose goûter ce bonheur pleinement :
Il semble avec chagrin se livrer à la joie ,
Et bien qu'en ces douceurs mon déplaisir se noie ,
Je ne passe de l'une à l'autre extrémité
Qu'avec un reste obscur d'esprit inquiété.
Je sens. . . . Mais que me veut Flavie épouvantée ?

SCENE VIII.

PLAUTINE , FLAVIE.

FLAVIE.

Vous dire que du Ciel la colere irritée ,
Ou plutôt du destin la jalouse fureur. . . .

PLAUTINE.

Auroient-ils mis Othon aux fers de l'Empereur ?
Et dans ce grand succès la fortune inconstante
Auroit-elle trompé notre plus douce attente ?

O T H O N ,

F L A V I E .

Othon est libre , il regne , & toutefois , hélas . . .

P L A U T I N E .

Seroit-il si blessé qu'on craignît son trépas ?

F L A V I E .

Non , par-tout à sa vue on a mis bas les armes .

Mais enfin son bonheur vous va coûter des larmes .

P L A U T I N E .

Explique , explique donc ce que je dois pleurer .

F L A V I E .

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer .

P L A U T I N E .

Le mal est-il si grand ?

F L A V I E .

D'un balcon chez mon frere

J'ai vu Que ne peut-on , Madame , vous le taire !

Ou qu'à voir ma douleur n'avez-vous deviné

Que Vinius

P L A U T I N E .

Hé bien ?

F L A V I E .

Vient d'être assassiné

P L A U T I N E .

Juste Ciel !

F L A V I E .

De Lacus l'inimitié cruelle . . .

P L A U T I N E .

Or d'un trouble inconnu présage trop fidele !

Lacus

F L A V I E .

C'est de sa main que part ce coup fatal .

Tous deux près de Galba marchaient d'un pas égal ,

Lorsque tournant ensemble à la première rue ,
Ils découvrent Othon maître de l'avenue.
Cet effroi ne les fait reculer quelques pas
Que pour voir ce Palais saisi par vos soldats ,
Et Lacus aussi-tôt étincelant de rage
De voir qu'Othon par-tout leur ferme le passage .
Lance sur Vinius un furieux regard ,
L'approche sans parler , & tirant un poignard. . . .

P L A U T I N E.

Le traître ! hélas , Flavie , où me vois-je réduite ?

F L A V I E.

Vous m'entendez , Madame , & je passe à la suite.
Ce lâche sur Galba portant même fureur ,
*Mourez , Seigneur , dit-il , mais mourez Empereur ,
Et recevez ce coup comme un dernier hommage
Que doit à votre gloire un généreux courage.*
Galba tombe , & ce monstre enfin s'ouvrant le flanc ,
Mêle un sang détestable à leur illustre sang.
En vain le triste Othon à cet affreux spectacle
Précipite ses pas pour y mettre un obstacle ;
Tout ce que peut l'effort de ce cher Conquérant ,
C'est de verser des pleurs sur Vinius mourant ,
De l'embrasser tout mort. Mais le voilà , Madame ,
Qui vous fera mieux voir les troubles de son ame.



S C E N E I X.

O T H O N , P L A U T I N E ,
E L A V I E .

O T H O N .

M Adame , sçavez-vous les crimes de Lacus ?

P L A U T I N E .

J'apprends en ce moment que mon pere n'est plus.
Fuyez , Seigneur , fuyez un objet de tristesse ,
D'un jour si beau pour vous goûtez mieux l'algè-
gresse.

Vous êtes Empereur , épargnez-vous l'ennui
De voir qu'un pere. . . .

O T H O N .

Hélas , je suis plus mort que lui ;
Et si votre bonté ne me rend une vie
Qu'en lui perçant le cœur un traître m'a ravie ,
Je ne reviens ici qu'en malheureux amant
Faire hommage à vos yeux de mon dernier mo-
ment.

Mon amour pour vous seule a cherché la victoire ,
Ce même amour sans vous n'en peut souffrir la
gloire ,

Et n'accepte le nom de maître des Romains
Que pour mettre avec moi l'univers en vos mains.
C'est à vous d'ordonner ce qui lui reste à faire.

P L A U T I N E .

C'est à moi de gémir & de pleurer mon pere.

Non que je vous impute en ma vive douleur
Les crimes de Lacus & de notre malheur ;
Mais enfin....

OTTHON.

Achevez , s'il se peut , en amante ;

Nos feux....

PLAUTINE.

Ne pressez point un trouble qui s'augmente ;
Vous voyez mon devoir , & connoissez ma foi :
En ce funeste état répondez-vous pour moi ?
Adieu , Seigneur.

OTTHON.

De grace , encore une parole ,

Madame.



SCENE DERNIERE.

OTTHON , ALBIN.

ALBIN.

ON vous attend , Seigneur , au Capitole ;
Et le Sénat en corps vient exprès d'y monter ,
Pour jurer sur vos loix aux yeux de Jupiter.

OTTHON.

J'y cours , mais quelque honneur , Albin , qu'on m'y
destine ,
Comme il n'auroit pour moi rien de doux sans
Plautine ,
Souffre du moins que j'aie en faveur de mon feu
Prendre pour y courir son ordre ou son aveu :

Afin qu'à mon retour , l'ame un peu plus tranquille
Je puisse faire effort à consoler Camille ,
Et lui jurer moi-même en ce malheureux jour
Une amitié fidelle au défaut de l'amour.

F I N.



J U G E M E N T

D E L A T R A G É D I E

D' O T H O N.

DE toutes les Tragédies de M. Corneille, celle-ci n'est pas à la vérité la plus agréable, mais c'est peut-être la plus belle & la plus utile; la plus saine politique s'y développe: ce sont des intrigues de Cour & de Cabinet qui se détruisent les unes les autres. Ceux qui ont part au gouvernement de l'Etat s'y instruiraient avec plus de succès que n'auroit fait Denis le Tyran dans une Comédie d'Aristophane, intitulée les Nuées, que Platon lui recommandoit de lire pour apprendre l'art de régner; on peut appliquer à cette Piece plus particulièrement qu'à toutes les autres du même Auteur ces paroles de M. le Maréchal de Grammont: Corneille est le bréviaire des Rois.

Le sujet est tiré de Tacite, qui commence ses Histoires par celle-ci, & M. Corneille n'en a mise aucune sur le Théâtre à qui il ait gardé plus de fidélité & prêté plus d'invention. Les caractères de ceux qu'il y fait parler y sont les mêmes que chez cet Historien, qu'il a traduit tant qu'il lui a été possible; il y fait paroître les vertus de son Héros en tout leur éclat, sans en dissimuler les vices. Il y a conservé les événemens & pris la liberté de changer la manière dont ils arrivent, pour en jeter tout le crime sur un méchant homme qu'on soupçonna dès-lors d'avoir donné des ordres secrets pour la mort de Vinus, tant leur inimitié étoit forte & déclarée.

Il n'a pas voulu aller plus loin que l'Histoire , & l'on peut dire que l'on n'a point vu de Piece où se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun. On y trouve beaucoup de justesse dans la conduite , & une grande force dans le raisonnement. Quant aux Vers , M. Corneille les travailla avec le plus grand soin , il refit le troisieme Acte jusqu'à trois fois ; aussi , disoit-il , cet Acte m'a coûté plus de douze cens Vers.

Enfin Othon , selon le jugement de M. de Fontenelle , est un Ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille , & où se sont unis deux génies si sublimes : il y peint la corruption de la Cour des Empereurs du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la République.

Fin des Chefs-d'Œuvres du grand CORNEILLE.



ARIANE,

A R I A N E,
T R A G É D I E
DE T. CORNEILLE.



A C T E U R S.

ŒNARUS , Roi de Naxe.

THÉSÉE , Fils d'Ægée , Roi d'Athenes.

PIRITHOUS , Fils d'Ixion , Roi des Lapithes.

ARIANE , Fille de Minos , Roi de Crete;

PHEDRE , Sœur d'Ariane.

NÉRINE , Confidente d'Ariane.

ARCAS , Naxian , Confident d'Œnarus.

La Scene est dans l'Isle de Naxe;





ARIANE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE

ŒNARUS, ARCAS.

ŒNARUS.



E le confesse , Arcas , ma foiblesse
redouble ;

Je ne puis voir ici Pirithoïs sans trouble.
Quelques mots où ma flamme ait dû
me préparer ,

C'étoit toujours beaucoup que les vouloir différer :
La Princesse avoit beau m'étaler sa constance ,
Son hymen reculé flattoit mon espérance ;
Et si Thésée avoit & son cœur & sa foi ,
Contre elle , contre lui le temps étoit pour moi.
De ce foible secours Pirithoïs me prive ;
Par lui de mon malheur l'instant fatal arrive ;
Cet ami si long-temps de Thésée attendu ,
Pour partager sa gloire en ces lieux s'est rendu :
Il vient être témoin du bonheur de sa flamme ;
Ainsi plus de remise , il faut m'arracher l'ame ,

Et me soumettre enfin au tourment sans égal
De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

A R C A S.

Ariane vous charme , & sans doute elle est belle ;
Mais , Seigneur , quand l'amour vous a parlé pour
elle ,

Avez-vous ignoré que déjà d'autres feux
La mettoient hors d'état de répondre à vos vœux ?
Si-tôt que dans cette Isle où les vents la pouffèrent ,
Aux yeux de votre Cour ses beautés éclaterent ,
Vous sçûtes que Thésée avoit par son secours
Du labyrinthe en Crete évité les détours ,
Et que pour reconnoître un amour si fidele ,
Vainqueur du Minotaure , il fuyoit avec elle.
Quel espoir vous laissoient des nœuds si bien for-
més ?

Ils étoient l'un de l'autre également charmés ,
Chacun d'eux l'avouoit , & vous-même en cette Isle
Contre le fier Minos leur promettant asyle ,
Vous les pressiez d'abord d'avancer l'heureux jour
Qui devoit par l'hymen couronner leur amour.

C E N A R U S.

Que n'ont-ils pu me croire ! ils m'auroient vu sans
peine

Consentir à ces nœuds dont l'image me gêne :
Quoiqu'alors Ariane eut les mêmes appas ,
On résiste aisément quand on n'espère pas ,
Et du moins je n'eusse eu , pour sauver ma franchise ,
Qu'à vaincre de mes sens la premiere surprise ;
Mais si mon triste cœur à l'amour s'est rendu ,
Thésée en est la cause , & lui seul m'a perdu.
Sans songer quels honneurs l'attendent dans Athe-
nes ,

Ici depuis trois mois il languit dans ses chaînes ;
Et quoi que dans l'hymen il dût trouver d'appas ,
Pirithoüs absent , il ne les goûtoit pas :

Pour en choisir le jour , il a fallu l'attendre.
 C'est beaucoup d'amitié pour un amour si tendre ,
 Ces délais démentoient un cœur bien enflammé ;
 Et qui n'auroit pas cru qu'il n'auroit pas aimé ?
 Voilà sur quoi mon ame à l'espérance enhardie
 S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.
 Les plus charmans objets qui brillent dans ma
 Cour ,

Sembloient chercher Thésée & briguer son amour ;
 Il rendoit quelques soins à Mégiste , à Cyane ,
 Tout cela me flattoit du côté d'Ariane ,
 Et j'allois quelquefois jusqu'à m'imaginer
 Qu'il dédaignoit un bien qu'il n'osoit me donner.

A R C A S.

Dans l'étroite amitié qui depuis tant d'années
 De deux amis si chers unit les destinées ,
 Il n'est pas surprenant que malgré de beaux feux
 Thésée ait jusqu'ici refusé d'être heureux ;
 C'est de quoi mieux goûter le fruit de sa victoire ,
 Qu'avoir Pirithoüs pour témoin de sa gloire.
 Mais, Seigneur , Ariane a-t-elle en son amant
 Blâmé pour un ami ce trop d'empressement ?
 En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle ?

Æ N A R U S.

C'est là ma peine , Arcas , Ariane est fidelle ;
 Mes languissans regards , mes inquiets soupirs
 N'ont que trop de ma flamme expliqué les desirs :
 C'étoit peu , j'ai parlé ; mais pour l'heureux Thésée
 D'un feu si violent son ame est embrasée ,
 Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ses soins
 A fuir l'occasion de me voir sans témoins.
 Phedre sa sœur , qui sçait les peines que j'endure ,
 Soulage en m'écourant ma funeste aventure ;
 Et comme il ne faut rien pour flatter un amant ,
 Je m'obstine pour elle , & chéris mon tourment.

Avec un tel discours vous êtes moins à plaindre ,
Mais Phedre est sans amour , & d'un mérite à crain-
dre ;

Vous la voyez souvent , & j'admire , Seigneur ,
Que sa beauté n'ait rien qui touche votre cœur.

Œ N A R U S.

Vois par-là de l'amour le bizarre caprice.
Phedre dans sa beauté n'a rien qui m'éblouisse ,
Les charmes de sa sœur sont à peine aussi doux ,
Je n'ai qu'à dire un mot pour en être l'époux ;
Cependant quoiqu'aimable , & peut-être plus belle ,
Je la vois , je lui parle , & ne sens rien pour elle.
Non , ce n'est ni par choix ni par raison d'aimer ,
Qu'en voyant ce qui plaît on se laisse enflammer :
D'un aveugle penchant le charme imperceptible
Frappe , saisit , entraîne & rend un cœur sensible ,
Et par une secrete & nécessaire loi ,
On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.
Je l'éprouve au supplice où le Ciel me condamne :
Tout me parle pour Phedre & tout contre Ariane ,
Et quoi que sur le choix ma raison ait de jour ,
L'une a ma seule estime & l'autre mon amour.

A R C A S.

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître ?
Qui peut tout , ose tout.

Œ N A R U S.

Que me fais-tu connoître ?

J'ayant reçue ici j'aurois la lâcheté

De violer les droits de l'hospitalité !

Quand je m'y résoudrois , quel espoir pour ma
flamme !

En la tyrannissant toucherois-je son ame ?

Thésée est un héros fameux par tant d'exploits ,

Qu'après d'elle en mérite il efface les Rois ;

Son cœur est tout à lui , j'en connois la constance ,

Et nous ferions en vain agir la violence.

Ainsi par mon respect au défaut d'être aimé ,
 Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé.
 Par d'illustres efforts les grands cœurs se connoissent ;
 Et malgré mon amour... Mais les Princes paroissent.

S C E N E I I.

ŒNARUS, THÉSÉE, PIRITHOÛS,
 ARCAS.

ŒNARUS.

ENfin voici ce jour si long-temps attendu ,
 Pirithoüs dans Naxe à Thésée est rendu ,
 Et quand un heureux sort permet qu'il le revoie ,
 Il n'est pas mal-aisé de juger de sa joie :
 Après un tel bonheur rien ne manque à sa foi.

P I R I T H O Û S.

Cette joie est encor plus sensible pour moi ,
 Seigneur , & plus Thésée a pendant mon absence
 D'un destin rigoureux souffert la violence ,
 Plus c'est pour ma tendresse un aimable transport
 D'embrasser un ami dont j'ai pleuré la mort.
 Qui l'eût cru , que du sort le choix illégitime ,
 L'ayant au Minotaure envoyé pour victime ,
 Il dût par un triomphe à jamais glorieux
 Affranchir son pays d'un tribut odieux ?
 Sur le bruit qui rendoit ces nouvelles certaines ,
 L'espoir de son retour m'attira dans Athenes ,
 Et par un ordre exprès , ce fut là que je scus
 Qu'il attendoit ici son cher Pirithoüs.
 Soudain je vole à Naxe , où de sa renommée
 Mon ame à le revoir est d'autant plus charmée ,

Que tout comblé qu'il est des faveurs d'un grand
Roi ,

Même zele toujours l'intéresse pour moi.

Œ N A R U S.

Que Thésée est heureux ! tandis qu'il peut attendre
Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre ,
Du plus parfait amour les favorables nœuds
N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ses vœux :

T H E S É E.

Il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paroître ,
Seigneur , on n'est heureux qu'autant qu'on le croit
être.

Vous m'accablez de biens , & quand je vous dois
tant ,

Ne pouvant m'acquitter , je ne vis point content.

Œ N A R U S.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y pense ;
Mais si j'en attendois quelque reconnoissance ,
Prince , me dussiez-vous & la vie & l'honneur ,
Il seroit un moyen....

T H E S É E.

Quel ? Achevez , Seigneur ,
J'offre tout , & déjà mon cœur cede à la joie
De penser....

Œ N A R U S.

Vous voulez en vain que je le croie ;
Cessez d'avoir pour moi des soins trop pressés ,
Il vous en coûteroit plus que vous ne pensez.

T H E S É E.

Doutez-vous de mon zele , &....

Œ N A R U S.

Non , je me condamne ;
Aimez Pirithoïs , possédez Ariane ,
Un ami si parfait.... De si charmans appas....
J'en dis trop , c'est à vous à ne m'entendre pas ,
Ma gloire le veut , Prince , & je vous le demande.

S C E N E I I I.

P I R I T H O U S , T H E S É E.

P I R I T H O U S.

JE ne sçais si le Roi ne veut pas qu'on l'entende ,
Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur
Me fait craindre pour vous le trouble de son cœur ;
Songez-y : s'il falloit qu'épris d'amour pour elle....

T H E S É E.

Sa passion est forte & ne m'est pas nouvelle ,
Je la sçus dès l'instant qu'il s'en laissa charmer ;
Mais ce n'est pas un mal qui me doive alarmer.

P I R I T H O U S.

Il est vrai qu'Ariane auroit lieu de se plaindre ,
Si , chéri sans réserve , elle vous voyoit craindre.
Je viens de lui parler , & je ne vis jamais
Pour un illustre amant de plus ardens souhaits ;
C'est un amour pour vous si fort , si pur , si tendre ,
Que , quoi que pour vous plaire il fallût entreprendre ,
Son cœur de cette gloire uniquement charmé....

T H E S É E.

Hélas ! & que ne puis-je en être moins aimé ?
Je ne me verrois pas dans l'état déplorable
Où me réduit sans cesse un amour qui m'accable ,
Un amour qui ne montre à mes sens désolés....
Le puis-je dire ?

P I R I T H O U S.

O Dieux ! est-ce vous qui parlez ?

Ariane en beauté par-tout si renommée ,
Aimant avec excès ne seroit point aimée ?

L v

Vous seriez insensible à de si doux appas ?

T H E S É E.

Ils ont de quoi toucher , je ne l'ignore pas.

Ma raison qui toujours s'intéresse pour elle ,

Me dit qu'elle est aimable , & mes yeux qu'elle est
belle ;

L'amour sur leur rapport tâche de m'ébranler ;

Mais quand le cœur se tait , l'amour a beau parler.

Pour engager ce cœur ces amorces sont vaines ,

S'il ne court de lui-même au-devant de ses chaînes ,

Et ne confond d'abord par ses doux embarras

Tous les raisonnemens d'aimer ou n'aimer pas.

P I R I T H O U S.

Mais vous souvenez-vous que pour sauver Thésée

La fidelle Ariane à tout s'est exposée ?

Par-là du labyrinthe heureusement tiré. . . .

T H E S É E.

Il est vrai , tout sans elle étoit désespéré ;

Du succès attendu son adresse suivie ,

Malgré le sort jaloux m'a conservé la vie ;

Je la dois à ses soins ; mais par quelle rigueur

Vouloir que je la paie aux dépens de mon cœur ?

Ce n'est pas qu'en secret l'ardeur d'un si beau zèle
Contre ma dureté n'ait combattu pour elle.

Touché de son amour , confus de son éclat ,

Je me suis mille fois reproché d'être ingrat ,

Mille fois j'ai rougi de ce que j'ose faire :

Mais mon ingratitude est un mal nécessaire ,

Et l'on s'efforce en vain par d'assidus combats

A disposer d'un cœur qui ne se donne pas.

P I R I T H O U S.

Votre mérite est grand & peut l'avoir charmée ;

Mais quand elle vous aime , elle se croit aimée ;

Ainsi vos vœux d'abord auront flatté sa foi ,

Et vous aurez juré. . . .

T H E S É E.

Qui n'eût fait comme moi ?

Pour me suivre Ariane abandonnoit son pere ,
 Je lui devois la vie , elle avoit de quoi plaire.
 Mon cœur sans passion me laissoit présumer
 Qu'il prendroit à mon choix l'habitude d'aimer.
 Par-là ce qu'il donnoit à la reconnoissance
 De l'amour auprès d'elle eut l'entiere apparence ;
 Pour payer ce qu'au sien je voyois être dû
 Mille devoirs. . . . Hélas ! c'est ce qui m'a perdu.
 Je les rendois d'un air à me tromper moi-même ,
 A croire que déjà ma flamme étoit extrême ,
 Lorsqu'un trouble secret me fit appercevoir
 Que souvent pour aimer , c'est peu que le vouloir.
 Phedre à mes yeux surpris à toute heure exposée. . . .

P I R I T H O U S.

Quoi , la sœur d'Ariane a fait changer Thésée ?

T H E S É E.

Oui , je l'aime , & telle est cette brûlante ardeur ,
 Qu'il n'est rien qui la puisse arracher de mon cœur.
 Sa beauté , pour qui seule en secret je soupire ,
 M'a fait voir de l'amour jusqu'où s'étend l'empire ;
 Je l'ai connu par elle , & ne m'en sens charmé
 Que depuis que je l'aime & que j'en suis aimé.

P I R I T H O U S.

Elle vous aime ?

T H E S É E.

Autant que je le puis attendre
 Dans l'intérêt du sang qu'une sœur lui fait prendre.
 Comme depuis long-temps l'amitié qui les joint
 Forme entre elles des nœuds que l'amour ne rompt
 point ,

Elle a quelquefois peine à contraindre son ame
 De laisser sans scrupule agir toute sa flamme ,
 Et voudroit , pour montrer ce qu'elle sent pour moi ,
 Qu'Ariane eût cessé de prétendre à ma foi.
 Cependant pour ôter toute la défiance
 Qu'auroit donné le cours de notre intelligence ,

Naxe a peu de beautés pour qui des soins rendus
 Ne me semblent coûter quelques soupirs perdus ;
 Cyane , *Æglé* , *Mégiste* ont part à cet hommage ;
 Ariane le voit & n'en prend point d'ombrage ,
 Rien n'alarme son cœur , tant ce que je lui doi
 Contre ma trahison lui répond de ma foi.

P I R I T H O U S.

Des devoirs partagés ont trop d'indifférence
 Pour vous faire aisément soupçonner d'inconstance.
 Mais quand depuis trois mois vous m'avez attendu ,
 Ne vous déclarant point , qu'avez-vous prétendu ?

T H E S É E.

Flatter l'espoir du Roi , donner temps à sa flamme
 De pouvoir malgré lui tyranniser son ame ,
 Gagner l'esprit de *Phedre* , & me débarrasser
 D'un hymen dont peut-être on m'auroit pu presser.

P I R I T H O U S.

Mais me voici dans Naxe , & quoi qu'on puisse faire ,
 Votre infidélité ne sçauroit plus se raire.
 Quel prétexte aurez-vous encore à différer ?

T H E S É E.

Je me suis trop contraint , il faut me déclarer.
 Quoi que doive Ariane en ressentir de peine ,
 Il faut lui découvrir que son hymen me gêne ,
 Et pour punir mon crime & se venger de moi ,
 La porter , s'il se peut , à faire choix du Roi.
 Vous seule ; car de quel front lui confesser moi-même
 Qu'en moi c'est un ingrat , un parjure qu'elle aime ?
 Non , vous lui peindrez mieux l'embarras de mon
 cœur.

Parlez , mais gardez bien de lui nommer sa sœur ;
 Sçavoir qu'une rivale ait mon ame charmée ,
 La chercher , la trouver dans une sœur aimée ,
 Ce seroit un supplice , après mon changement ,
 A faire tout oser à son ressentiment.

Ménagez sa douleur pour la rendre plus lente ,
 Avouez-lui l'amour , mais cachez-lui l'amante.
 Sur qui que ses soupçons puissent ailleurs tomber ,
 Phedre à sa défiance est seule à dérober.

P I R I T H O U S.

Je tairai ce qu'il faut ; mais comme je condamne
 Votre ingrate conduire au regard d'Ariane ,
 N'attendez point de moi que pour vous dégager ,
 Je lui parle du feu qui vous porte à changer ,
 C'est un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.
 Cependant mon secours vous étant nécessaire ,
 Si sur l'hymen du Roi je puis être écouté ,
 J'appuierai le projet dont je vous vois flatté.
 Phedre vient , je vous laisse.

T H E S É E.

O trop charmante vue !

S C E N E I V.

T H E S É E , P H E D R E.

T H E S É E.

HE bien , à quoi , Madame , êtes-vous résolue ?
 Je n'ai plus de prétexte à cacher mon secret.
 Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret ?
 Et quand Pirithoüs que je feignois d'attendre ,
 Me contraint à l'éclat qu'il m'a fallu suspendre ,
 M'aimerez-vous si peu , que pour le retarder
 Vous me disiez encor que c'est trop hasarder ?

P H E D R E.

Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même.
 Prince , je vous l'ai dit , il est vrai , je vous aime ;
 Et quand d'un cœur bien né la gloire est le secours ,
 L'avoir dit une fois , c'est le dire toujours.

Je n'examine point si je pouvois sans blâme
 Au feu qui m'a surprise abandonner mon ame ;
 Peut-être à m'en défendre aurois-je trouvé jour ,
 Mais il entre souvent du destin dans l'amour ;
 Et dût-il m'en coûter un éternel martyr ,
 Le destin l'a voulu , c'est à moi d'y souscrire.
 J'aime donc , mais malgré l'appas flatteur & doux
 Des tendres sentimens qui me parlent pour vous ,
 Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
 S'est pour vos intérêts elle-même immolée ,
 Qu'aucun amour jamais n'eut tant de fermeté ,
 Qu'ayant tout fait pour vous , elle a tout mérité ;
 Et plus l'instant approche où cette infortunée
 Après un long espoir doit être abandonnée ,
 Plus un secret remords trouve à me reprocher
 Que je lui vole un bien qui lui coûte si cher.
 Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'hom-
 mage ;
 Vous lui devez la foi que votre amour m'engage ,
 Vous lui devez ces vœux que déjà tant de fois . . .

T H E S É E .

Ah ! ne me parlez plus de ce que je lui dois.
 Pour elle contre vous qu'ai-je oublié de faire ?
 Quels efforts ! J'ai tâché de l'aimer pour vous plaire ;
 C'est mon crime , & peut-être il m'en faudroit haïr ;
 Mais vous m'en donniez l'ordre , il falloit obéir ;
 Il falloit me la peindre aimable , jeune & belle ,
 Voir son pays quitté , mes jours sauvés par elle.
 C'étoit de quoi sans doute assujettir mes vœux
 A n'aimer qu'à lui plaire , à m'en tenir heureux ,
 Mais son mérite en vain sembloit fixer ma flamme ,
 Un tendre souvenir frappoit soudain mon ame ,
 Dès le moindre retour vers un charme si doux ,
 Je cédois au penchant qui m'entraîne vers vous ,
 Et sentoïis dissiper par cette ardeur nouvelle
 Tous les projets d'amour que j'avois fait pour elle.

P H E D R E.

J'aurois de ces combats affranchi votre cœur,
Si j'eusse eu pour rivale une autre qu'une sœur ;
Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse...
Non, Thésée, elle m'aime avec trop de tendresse,
D'un supplice si rude il faut la garantir :
Sans doute elle en mourroit, je n'y puis consentir.
Rendez-lui votre amour, cet amour qui sans elle
Auroit peut-être dû me demeurer fidele,
Cet amour qui toujours trop prompt à me charmer,
N'ose...

T H E S É E.

Apprenez-moi donc à ne vous plus aimer,
A briser ces liens où mon ame asservie
A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie ;
Ces feux dont ma raison ne sçauroit triompher,
Apprenez-moi comment on les peut étouffer ;
Comment on peut du cœur bannir la chere image...
Mais à quel sentiment ma passion m'engage !
Si la douceur d'aimer a pour vous quelque appas,
Ne pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas ?

P H E D R E.

Il en est un moyen que ma gloire envisage,
Il faut de votre cœur arracher cette image.
Ma vue étant pour vous un mal contagieux,
Pour dégager ce cœur, commencez par les yeux ;
Fuyez de mes regards la trop flatteuse amorce,
Plus vous les souffrirez, plus ils auront de force ;
Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups,
Si le triomphe est rude, il est digne de vous ;
Il est beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire,
D'immoler à sa gloire...

T H E S É E.

Et le pourrez-vous faire ?

Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés,
Quand vous me verrez moins seront-ils effacés ?

Oublierez-vous si-tôt cet ardent sacrifice...

P H E D R E.

Cruel, pourquoi chercher à croître mon supplice ?
M'accable-t-il si peu, qu'il y faille ajouter
Les plaintes d'un amour que je n'ose écouter ?
Puisque mon fier devoir le condamne à se taire,
Laissez-moi me cacher que vous m'avez sçu plaire :
Laissez-moi déguiser à mes chagrins jaloux,
Qu'il n'est point d'heur pour moi, point de repos sans
vous.

C'est trop, déjà mon cœur à ma gloire infidèle,
De mes sens mutinés suit le parti rebelle ;
Il se trouble, il s'emporte, & dès que je vous voi,
Ma trablante vertu ne répond plus de moi.

T H E S É E.

Ah ! puisqu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,
Oubliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle.
Pourquoi pour l'épargner trahir un si beau feu ?

P H E D R E.

Mais sur quoi vous flatter d'obtenir son aveu ?
Sçachant que vous m'aimez....

T H E S É E.

C'est ce qu'il lui faut taire ;

Sa fuite de Minos allume la colere,
Pour se mettre à couvert elle a besoin d'appui ;
Le Roi l'aime, faisons qu'elle s'attache à lui,
Et qu'acceptant sa main au défaut de la mienne,
Elle souffre en ces lieux qu'un Trône la soutienne.
Quand un nouvel amour par l'hymen établi
M'aura par l'habitude attiré son oubli,
Qu'elle verra pour moi son mépris nécessaire,
Nous pourrons de nos feux découvrir le mystere.
Mais prêt à la porter à ce grand changement,
J'ai besoin de vous voir enhardir un amant,
De voir que dans vos yeux, quand ce projet me flatte,
En faveur de l'amour un peu de joie éclate,

Que contre vos frayeurs rassurant votre esprit ,
Elle efface. . . .

P H E D R E.

Allez , Prince , on vous aime , il suffit ;
Peut-être que sur moi la crainte a trop d'empire.
Suivez ce qu'en secret votre cœur vous inspire ,
Et de quoi que le mien puisse encor s'alarmer ,
N'écoutez que l'amour , si vous sçavez aimer.

Fin du premier Acte.





A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

A R I A N E , N E R I N E.

N E R I N E.

LE Roi de ce refus eût eu lieu de se plaindre ;
 Madame , vous devez un moment vous contraindre ,
 Et quoiqu'en l'écoutant vous ne puissiez douter
 Que c'est son amour seul qu'il vous faut écouter ,
 Votre hymen dont enfin l'heureux moment s'avance ,
 Semble vous obliger à cette complaisance.
 Il vous perd , & la plainte a de quoi soulager.

A R I A N E.

Je sçais qu'avec le Roi j'ai tout à ménager ,
 J'aurois tort de l'aigrir. L'asyle qu'il nous prête
 Contre la violence assure ma retraite.
 D'ailleurs tant de respect accompagne ses vœux ,
 Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.
 Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée
 Ne trouve de douceurs qu'aux traits qui l'ont frappée ,
 C'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer
 Qu'un amant qu'on néglige & qui parle d'aimer.
 Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée ,
 Tandis que le Roi vient , parle-moi de Thésée ;
 Peins-moi bien quel honneur je reçois de sa foi ,
 Peins-moi bien tout l'amour dont il brûle pour moi ,
 Offres-en à mes yeux la plus sensible image.

N E R I N E.

Je crois que de son cœur vous avez tout l'hommage ;

Mais au point que de lui je vois vos sens charmés ,
C'est beaucoup s'il vous aime autant que vous l'aimez.

A R I A N E.

Et puis-je trop l'aimer , quand tout brillant de gloire ,
Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire ?
De cent monstres par lui l'Univers dégagé
Se voit d'un mauvais sang heureusement purgé.
Combien , ainsi qu'Hercule , a-t-il pris de victimes ?
Combien vengé de morts ? combien puni de crimes ?
Procruste & Cercyon , la terreur des humains ,
N'ont-ils pas succombé sous ses vaillantes mains ?
Ce n'est point le venter que ce qu'on m'entend dire ,
Tout le monde le sçait , tout le monde l'admire ;
Mais c'est peu , je voudrois que tout ce que je voi
S'en entretînt sans cesse , en parlât comme moi.
J'aime Phedre , tu sçais combien elle m'est chere ;
Si quelque chose en elle a de quoi me déplaire ,
C'est de voir son esprit de froideur combattu ,
Négliger entre nous de louer sa vertu.
Quand je dis qu'il s'acquiert une gloire immortelle ,
Elle applaudit , m'approuve , & qui feroit moins
qu'elle ?
Mais enfin d'elle-même on ne l'entend jamais
De ce charmant héros élever les hauts faits ;
Il faut en leur faveur expliquer son silence.

N E R I N E.

Je ne m'étonne point de cette indifférence ,
N'ayant jamais aimé , son cœur ne conçoit pas...

A R I A N E.

Elle évite peut-être un cruel embarras.
L'amour n'a bien souvent qu'une douceur trompeuse ,
Mais vivre indifférente , est-ce une vie heureuse ?

N E R I N E.

Apprenez-le du Roi qui de vous trop charmé
Ne souffriroit pas tant , s'il n'avoit point aimé.



S C E N E I I.

CENARUS, ARIANE, NERINE.

CENARUS.

NE vous offensez point, Princesse incomparable,
 Si prêt à succomber au malheur qui m'accable,
 Pour la dernière fois j'ai tâché d'obtenir
 La triste liberté de vous entretenir :
 Je la demande entière, & quoi que puisse dire
 Ce feu qui malgré vous prend sur moi trop d'empire,
 Vous pouvez sans scrupule en voir mon cœur atteint,
 Quand pour prix de mes maux, je ne veux qu'être
 plaint.

A R I A N E.

Je connois tout l'amour dont votre ame est éprise ;
 Son excès m'a souvent causé de la surprise ,
 Et vous ne direz rien que mon cœur interdit
 Pour vous-même avant vous ne se soit déjà dit.
 Tant d'ardeur méritoit que ce cœur plus sensible
 A l'offre de vos vœux ne fût pas inflexible ,
 Que d'un si noble hommage il se trouvât charmé ;
 Mais quand je vous ai vu , Thésée étoit aimé ;
 Vous sçavez son mérite , & le prix qu'il me coûte ,
 Après cela , Seigneur , parlez , je vous écoute.

CENARUS.

Thésée a du mérite , & je l'ai dit cent fois ,
 Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix ;
 Par-tout sa gloire éclate , on l'estime , on l'honore ,
 Il vous aime , ou plutôt , Madame , il vous adore ;

Vous le dire à toute heure est son soin le plus doux ,
Et qui pourroit moins faire étant aimé de vous ?
Après cette justice à sa flamme rendue ,
La mienne par pitié sera-t-elle entendue ?
Je ne vous redis point que tous mes sens ravis
Céderent à l'amour si-tôt que je vous vis ,
Vous l'avez déjà sçu par l'aveu téméraire
Que de ma passion j'osai d'abord vous faire.
Il fallut pour cesser de vous être suspect
Ne vous en parler plus , je l'ai fait par respect.
Pour ne vous aigrir pas , d'un rigoureux silence
Je me suis imposé la dure violence ;
Et s'il n'est échappé d'en soupirer tout bas ,
C'étoit bien m'en punir que ne m'écouter pas.
Tant de rigueur n'a pu diminuer ma flamme ,
Pour vous voir sans pitié , je n'ai point changé d'ame ;
J'ai souffert , j'ai languï d'amour tout consumé ,
Madame , & tout cela sans espoir d'être aimé.
Par vos seuls intérêts vous m'avez été chere ,
J'ai regardé l'amour sans chercher le salaire ,
Et même en ce funeste & dernier entretien ,
Prêt peut-être à mourir , je ne demande rien.
Rendez Thésée heureux , vous l'aimez , il vous aime ;
Mais songez en plaignant mon infortune extrême ,
Que vos bienfaits n'ont point sollicité ma foi ,
Que vous n'avez rien fait , rien hasardé pour moi ,
Et que lorsque mon cœur dispose de ma vie ,
C'est sans vous la devoir qu'il vous la sacrifie.
Pour prix du pur amour qui le fait soupirer ,
S'il étoit quelque grace où je pusse aspirer ,
Je vous demanderois , pour flatter mon martyre ,
Qu'au moins quand je vous perds vous daignassiez me
dire
Que sans ce premier feu pour vous si plein d'appas ,
J'aurois pu par mes soins ne vous déplaire pas.
Pour adoucir les maux où votre hymen m'expose ,
Ce que j'ose exiger sans doute est peu de chose ;

Mais un mot favorable, un sincere soupir
Est tout pour qui ne veut que l'entendre & mourir.

A R I A N E.

Seigneur, tant de vertu dans votre amour éclate,
Qu'il faut vous l'avouer, je ne suis point ingrate;
Mon cœur se sent touché de ce que je vous doi,
Et voudroit être à vous, s'il pouvoit être à moi;
Mais il perdrait le prix dont vous le croyez être,
Si l'infidélité vous en rendoit le maître.
Thésée y regne seul & s'y trouve adoré;
Dès la première fois je vous l'ai déclaré,
Dès la première fois....

C E N A R U S.

C'en est assez, Madame;
Thésée a mérité que vous payiez sa flamme.
Pour lui Pirithoïs arrivé dans ma Cour
Va presser votre hymen, choisissez-en le jour.
S'il faut que je donne ordre à l'apprêt nécessaire,
Parlez, il me suffit que ce sera vous plaire,
J'exécuterai tout. Peut-être il seroit mieux
De vouloir épargner ce supplice à mes yeux.
Que doit faire le coup, si linage me tue?
Mais je me priverois par-là de votre vue,
C'est ce qui peut sur-tout aigrir mon désespoir,
Et j'aime mieux mourir que cesser de vous voir,



S C E N E I I I.

ŒNARUS, THESÉE, ARIANE, NERINE:

ŒN A R U S.

P Rince , mon trouble parle , & quand je voudrois
taire

Le supplice où m'expose un destin trop contraire ,
De mes yeux interdits la confuse langueur
Trahiroit malgré moi le secret de mon cœur.
J'aime , & de cet amour dont j'adore les charmes
La Princesse est l'objet , n'en prenez point d'alarmes :
Au point de votre hymen vous en faire l'aveu ,
C'est vous montrer assez ce qu'est un si beau feu.
De tous les mouvemens ma raison me rend maître ,
L'effort est grand sans doute , on en souffre , & peut-
être

Un rival tel que moi , par sa vertu trahi ,
Mérite d'être plaint , & non d'être haï.
C'est tout ce qu'il prétend pour prix de sa victoire ;
Ce malheureux rival qui s'immole à sa gloire.
Vos soupçons auroient pu faire outrage à ma foi ,
S'ils s'étoient avec vous expliqués avant moi ;
C'est en les prévenant que je me justifie.
Ne considérez point le malheur de ma vie :
L'hymen depuis long-temps attire tous vos yeux ,
J'y consens , dès demain vous pouvez être heureux ;
Pirithoüs présent n'y laisse plus d'obstacle ,
Ma Cour qui vous honore attend ce grand spectacle ,
Ordonnez-en la pompe , & dans un sort si doux
Quoi que j'aie à souffrir , ne regardez que vous.
Adieu , Madame.

S C E N E I V.

T H E S É E , A R I A N E , N E R I N E ;

T H E S É E.

IL faut l'avouer à sa gloire ;
 Sa vertu va plus loin que je n'aurois pu croire.
 Au bonheur d'un rival lui-même consentir !

A R I A N E.

L'honneur à cet effort a dû l'assujettir.
 Qu'eût-il fait ? Il sçait trop que mon amour extrême ,
 En s'attachant à vous , n'a cherché que vous-même ,
 Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi ,
 Mille trônes offerts ne pourroient rien sur moi.

T H E S É E.

Tant d'amour me confond , & plus je vois , Madame ,
 Que je dois. . . .

A R I A N E.

Apprenez un projet de ma flamme :
 Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds ,
 J'ai dans Pirithoïs trouvé ce que je veux.
 Vous l'aimez cherement , il faut que l'hyménée
 De ma sœur avec lui joigne la destinée ,
 Et que nous partagions ce que pour les grands cœurs
 L'amour & l'amitié font naître de douceurs.
 Ma sœur a du mérite , elle est aimable & belle ,
 Suit mes conseils en tout , & je vous réponds d'elle ;
 Voyez Pirithoïs , & tâchez d'obtenir
 Que par elle avec nous il consente à s'unir.

THESEE,

THESÉE.

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême ;
Mais, Madame, le Roi. . . Vous sçavez qu'il vous
aime.

S'il faut. . . .

ARIANE.

Je vous entends ; le Roi trop combatté
Peut laisser à l'amour séduire sa vertu :
Cet inquiet souci ne sçauroit me déplaire ,
Et pour le dissiper je sçais ce qu'il faut faire.

THESÉE.

C'en est trop , mon cœur. . . Dieux !

ARIANE.

Que ce trouble m'est doux !
Ce qu'il vous fait sentir , je me le dis pour vous ,
Je me dis. . .

THESÉE.

Plût aux Dieux ! vous sçauriez la contrainte. . .

ARIANE.

Encore un coup , perdez cette jalouse crainte ,
J'en connois le remède , & si l'on m'ose aimer ,
Vous n'aurez pas long-temps à vous en alarmer.

THESÉE.

Minos peut vous poursuivre , & si de sa vengeance . . .

ARIANE.

Est-ce ai-je pas en vous une sûre défense ?

THESÉE.

Elle est sûre , il est vrai , mais. . . .

ARIANE.

Achievez.

THESÉE.

J'attends. . .

ARIANE.

Ce désordre me gêne & dure trop long-temps ;
Expliquez-vous enfin.

A R I A N E ,
T H E S É E .

Je le veux & ne l'ose ;

A mes propres souhaits moi-même je m'oppose ,
Je poursuis un aveu que je crains d'obtenir ;
Il faut parler pourtant , c'est trop me retenir.

Vous m'aimez , & peut-être une plus digne flamme

N'a jamais eu de quoi toucher une grande ame :
Tout mon sang auroit peine à m'acquitter vers vous ;
Et cependant le sort de ma gloire jaloux ,
Par une tyrannie à vos desirs funeste . . .
Adieu. Pirithoüs vous peut dire le reste.
Sans l'amour qui du Roi vous soumet les Etats ,
Je vous conseillerois de ne l'apprendre pas.

S C E N E V.

A R I A N E , P I R I T H O U S , N E R I N U S .

A R I A N E .

Quel est ce grand secret , Prince , & par quel mystère

Vouloir me l'expliquer & tout-à-coup se taire ?

P I R I T H O U S .

Ne me demandez rien ; il sort tout interdit ;
Madame , & par son trouble il vous en a trop dit .

A R I A N E .

Je vous comprends tous deux ; vous arrivez d'Athènes ,

Du sang dont je suis née on n'y veut point de Reines ,
Et le peuple indigné refuse à ce héros
D'admettre dans son lit la fille de Minos ?

T R A G É D I E. 267.

Qu'après la mort d'Ægée il soit toujours le même ;
Qu'il m'ôte , s'il le peut , l'honneur du rang suprême :

Trône , Sceptre , grandeur sont des biens superflus ;
Thésée étant à moi , je ne veux rien de plus ,
Son amour paie assez ce que le mien me coûte ,
Le reste est peu de chose.

P I R I T H O U S.

Il vous aime sans doute ;

Et comment pourroit-il avoir le cœur si bas ,
Que tenir tout de vous & ne vous aimer pas ?
Mais , Madame , ce n'est que des ames communes
Que l'amour s'autorise à régler les fortunes ;
Qu'Athenes se déclare ou pour ou contre vous ,
Vous avez de Minos à craindre le courroux ;
Et l'hymen seul du Roi peut sans incertitude
Vous ôter là-dessus tout lieu d'inquiétude.
Il vous aime , & de vous Naxe prenant la loi
Calmera...

A R I A N E.

Vous voulez que j'épouse le Roi ?

Certes l'avis est rare , & si j'ose vous croire ,
Un noble changement me va combler de gloire ;
Me connoissez-vous bien ?

P I R I T H O U S.

Les moindres lâchetés

Sont pour votre grand cœur des crimes détestés ,
Vous avez pour la gloire une ardeur sans pareille ;
Mais , Madame , je sçais ce que je vous conseille ;
Et si vous me croyez , quels que soient mes avis ,
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

A R I A N E.

Quoi ! moi , les suivre ? Moi , qui voudrois pour
Thésée

A cent & cent périls voir ma vie exposée ?
Dieux ! quel étonnement seroit au sien égal ,
S'il sçavoit qu'un ami parlât pour son rival !

S'il sçavoit qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime !

P I R I T H O U S.

Vous le consulterez , n'en croyez que lui - même

A R I A N E ,

Quoi ? Si l'offre d'un Trône avoit pu m'éblouir ,

Je lui demanderois si je dois le trahir ,

Si je dois l'exposer au plus cruel martyre

Qu'un amant. . .

P I R I T H O U S.

Je n'ai dit que ce j'ai dû dire ;

Vous y penserez mieux , & peut-être qu'un jour

Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour.

Adieu , Madame.

A R I A N E.

Il dit ce qu'il faut qu'il me dise

Demeurez , avecque moi c'est en vain qu'on déguise

Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer

D'un doute dont mon cœur commence à soupirer ;

J'en tremble , & c'est pour moi la plus sensible atteinte

Eclaircissez ce doute , & dissipez ma crainte ,

Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur

Rend Thésée infidèle & me vole son cœur ;

Que pour un autre objet , sans souci de sa gloire. . .

P I R I T H O U S.

Je me tais , c'est à vous à voir ce qu'il faut croire.

A R I A N E.

Ce qu'il faut croire ? Ah , Dieux ! Vous me désemparez.

Je verrois à mes vœux d'autres vœux préférés ?

Thésée à me quitter. . . Mais quel soupçon j'écoute

Non , non , Pirithoïs , on vous trompe sans doute

Il m'aime ; & s'il m'en faut séparer quelque jour ,

Je pleurerai sa mort , & non pas son amour.

P I R I T H O U S.

Souvent ce qui nous plaît par une erreur fatale. . .

A R I A N E.

Parlez plus clairement , ai-je quelque rivale ?

Thésée a-t-il changé? Viole-t-il sa foi?

P I R I T H O U S.

Mon silence déjà s'est expliqué pour moi;
Par-là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine;
Mais quand leur seul remède est de vous faire Reine.
N'oubliez point qu'à Naxe on veut vous couronner;
C'est le meilleur conseil qu'on vous puisse donner.
Ma présence commence à vous être importune,
Je me retire.

S C E N E V I.

A R I A N E , N E R I N E.

A R I A N E.

AS-tu conçu mon infortune?
Il n'en faut point douter, je suis trahie. Hélas!
Nérine.

N E R I N E.

Je vous plains.

A R I A N E.

Qui ne me plaindroit pas!

Tu le sçais, tu l'as vu, j'ai tout fait pour Thésée,
Seule à son mauvais sort je me suis opposée;
Et quand je me dois tout promettre de sa foi,
Thésée a de l'amour pour une autre que moi!
Une autre passion dans son cœur a pu naître!
J'ai mal oui, Nérine, & cela ne peut être,
Ce seroit trahir tout, raison, gloire, équité;
Thésée a trop de cœur pour tant de lâcheté,
Pour croire qu'à ma mort son injustice aspire.

N E R I N E.

Pirithoüs ne dit que ce qu'il lui fait dire;

M iij

Et quand il a voulu l'attendre si long-temps ;
Ce n'étoit qu'un prétexte à ses feux inconstans ;
Il nourrissoit dès-lors l'ardeur qui le domine.

A R I A N E .

Ah ! que me fais-tu voir , trop cruelle Nérine ?
Sur le gouffre des maux qui me vont abymmer ,
Pourquoi m'ouvrir les yeux quand je les veux fermer ?

Hélas ! il est donc vrai que mon ame abusée
N'adoroit qu'un ingrat en adorant Thésée ?
Dieux ! contre un tel ennui soutenez ma raison ;
Elle cede à l'horreur de cette trahison ;
Je la sens qui déjà. . . Mais quand elle s'égare ,
Pourquoi la regretter , cette raison barbare ,
Qui ne peut plus servir qu'à me faire mieux voir
Le sujet de ma rage & de mon désespoir ?
Quoi , Nérine , pour prix de l'amour le plus tendre. . .

S C E N E V I I .

A R I A N E , P H E D R E , N E R I N E .

A R I A N E .

AH , ma sœur ! sçavez-vous ce qu'on vient de
m'apprendre ?

Vous avez cru Thésée un héros tout parfait ,
Vous l'estimiez sans doute , & qui ne l'eût pas fait ?
N'attendez plus de foi , plus d'honneur , tout chan-
celle ,

Tout doit être suspect & , Thésée est infidèle.

P H E D R E .

Quoi , Thésée. . .

A R I A N E.

Oui , ma sœur , après ce qu'il me doit ,
Me quitter est le prix que ma flamme en reçoit ,
Il me trahit. Au point que sa foi violée
Doit avoir irrité mon ame désolée ,
J'ai honte , en vous contant l'excès de mes malheurs ,
Que mon ressentiment s'exhale par mes pleurs.
Son sang devoit payer la douleur qui me presse.
C'est là , ma sœur , c'est là , sans pitié , sans tendresse ,
Comme après un forfait si noir , si peu commun ,
On traite les ingrats , & Thésée en est un.
Mais quoi qu'à ma vengeance un fier dépit suggere ,
Mon amour est encor plus fort que ma colere ;
Ma main tremble , & malgré son parjure odieux ,
Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

P H E D R E.

Un revers si cruel vous rend sans doute à plaindre ;
Et vous voyant souffrir ce qu'on n'a pas dû craindre ,
On conçoit aisément jusqu'où le désespoir...

A R I A N E.

Ah , qu'on est éloigné de le bien concevoir !
Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon ame ,
Il faudroit qu'on sentît même ardeur , même flamme ,

Qu'avec même tendresse on eût donné sa foi ;
Et personne jamais n'a tant aimé que moi.
Se peut-il qu'un héros d'une vertu sublime
Souille ainsi... Quelquefois le remords suit le crime ;
Si le sien lui faisoit sentir ces durs combats...
Ma sœur , au nom des Dieux , ne m'abandonnez pas..
Je sçais que vous m'aimez , & vous le devez faire ;
Vous m'avez dès l'enfance été toujours si chere ,
Que cette inébranlable & fidelle amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié.
Allez trouver... Hélas ! dirai-je , mon parjure ?
Peignez - lui bien l'excès du tourment que j'endure ,

Prenez pour l'arracher à son nouveau penchant
Ce que les plus grands maux offrent de plus tou-
chant ;

Dites - lui qu'à son feu j'immolerois ma vie ,
S'il pouvoit vivre heureux après m'avoir trahie ,
D'un juste & long remords avancez - lui les coups ,
Enfin , ma sœur , enfin je n'espère qu'en vous.
Le Ciel m'inspira bien , quand par l'amour séduite ,
Je vous fis malgré vous accompagner ma fuite.
Il semble que dès-lors il me faisoit prévoir
Le funeste besoin que j'en devois avoir.
Sans vous , à mes malheurs où chercher du remède ?

P H E D R E .

Je vais mander Thésée , & si son cœur ne cede ,
Madame , en lui parlant vous devez présumer. . .

A R I A N E .

Hélas ! & plût au Ciel que vous sçussiez aimer ,
Que vous pussiez sçavoir par votre expérience
Jusqu'où d'un fort amour s'étend la violence !
Pour émouvoir l'ingrat , pour fléchir sa rigueur
Vous trouveriez bien mieux le chemin de son cœur ;
Vous auriez plus d'adresse à lui faire l'image
De mes confus transports de douleur & de rage ;
Tous les traits en seroient plus vivement tracés.
N'importe , essayez tout , parlez , priez , pressez ,
Au défaut de l'amour , puisqu'il n'a pu vous plaire
Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire ;
Allez , ma sœur , courez empêcher mon trépas.
Toi , viens , suis - moi , Nérine , & ne me quitte pas

Fin du second Acte.





A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

P I R I T H O U S , P H E D R E.

P I R I T H O U S.

CE seroit perdre temps , il ne faut plus prétendre
Que rien touche Thésée & le force à se rendre.
J'admire encore , Madame , avec quelle vertu
Vous avez de nouveau si long - temps combattu.
Par son manque de foi , contre vous - même armée ;
Vous avez fait paroître une sœur opprimée ,
Vous avez essayé par un tendre retour
De ramener son cœur vers son premier amour ;
Et priere , & menace , & fierté de courage ,
Tout vient , pour le fléchir , d'être mis en usage ;
Mais sur ce changement qui semble vous gêner ,
L'ingratitude en vain vous le fait condamner ,
Vos yeux rendent pour lui ce crime nécessaire ;
Ets'il cede aux remords quelquefois pour vous plaire ;
Quoi que vous ait promis ce repentir confus ,
Si-tôt qu'il vous regarde , il ne s'en souvient plus.

P H E D R E.

Les Dieux me sont témoins que de son injustice
Je souffre malgré moi qu'il me rende complice.
Ce qu'il doit à ma sœur méritoit que sa foi
Se fit de l'aimer seule une sévère loi :
Et quand des longs ennuis où ce refus l'expose
Par ma facilité je me trouve la cause ,
Il n'est peine , supplice où pour la garantir ,
La pitié de ses maux ne me fît consentir.

M 7

L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle ,
 Je l'ai pris sans songer à le rendre infidèle ;
 Ou plutôt j'ai senti tout mon cœur s'enflammer ,
 Avant que de sçavoir si je voulois aimer.
 Mais si ce feu trop prompt n'eut rien de volontaire ,
 Il dépendoit de moi de parler ou me taire ;
 J'ai parlé , c'est mon crime , & Thésée applaudi
 A l'infidélité par-là s'est enhardi.

Ah , qu'on se défend mal auprès de ce qu'on aime !
 Ses regards m'expliquoient sa passion extrême ,
 Les miens à la flatter s'échappoient malgré moi :
 N'étoit - ce pas assez pour corrompre sa foi ?
 J'eus beau vouloir régler son ame trop charmée ,
 Il fallut voir sa flamme & souffrir d'être aimée ,
 J'en craignis le péril , il me sçut éblouir.
 Que de foiblesse ! il faut l'empêcher d'en jouir ,
 Combattre incessamment son infidelle audace ;
 Allez , Pirithoïs , renvoyez - le , de grace.
 De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui ,
 Otez - lui tout espoir que je puisse être à lui ,
 J'ai déjà beaucoup dit , dites - lui plus encore.

P I R I T H O U S.

Nous avancerions peu , Madame, il vous adore ;
 Et quand pour l'étonner à force de refus ,
 Vous vous obstineriez à ne l'écouter plus ,
 Son ame toute à vous n'en seroit pas plus prête
 A suivre d'autres loix & changer de conquête.
 Quoique le coup soit rude , achevons de frapper ;
 Pour servir Ariane , il faut la détromper ,
 Il faut lui faire voir qu'une flamme nouvelle
 Ayant détruit l'amour que Thésée eut pour elle ,
 Sa sûreté l'oblige à ne pas dédaigner
 La gloire d'un hymen qui la fera régner.
 Le Roi l'aime , & son Trône est pour elle un asyle.

P H E D R E.

Quoi , je la trahirois , elle qui trop facile ,

Trop aveugle à m'aimer , se confie à ma foi ,
 Pour toucher un amant qui la quitte pour moi ?
 Et quand elle sçauroit que par mes foibles charmes ,
 Pour lui percer le cœur , j'aurois prêté des armes ,
 Je pourrois à ses yeux lâchement exposer
 Les criminels appas qui la font mépriser ?
 Je pourrois soutenir le sensible reproche
 Qu'un trop juste courroux. . .

P I R I T H O U S.

Voyez qu'elle s'approche :

Parlons , son intérêt nous oblige à bannir
 Tout l'espoir que son feu tâche d'entretenir.

S C E N E I I.

A R I A N E , P I R I T H O U S , P H E D R È ,
 N E R I N E .

A R I A N E.

HE bien , ma sœur , Thésée est-il inexorable ?
 N'avez-vous pu surprendre un soupir favorable ?
 Et quand au repentir on le porte à céder ,
 Croit-il que mon amour ose trop demander ?

P H E D R È.

Madame , j'ai tout fait pour ébranler son ame ,
 J'ai peint son changement lâche , odieux , infame ;
 Pirithoüs lui-même est témoin des efforts
 Par où j'ai cru pouvoir le contraindre au remords ;
 Il connoît & son crime & son ingratitude ,
 Il s'en hait , il en sent la peine la plus rude ,
 Ses ennuis de vos maux égalent la rigueur :
 Mais l'amour en tyran dispose de son cœur ,
 Et le destin plus fort que sa reconnoissance ,
 Malgré ce qu'il vous doit , l'entraîne à l'inconstance ;

M vj

A R I A N E.

Quelle excuse ! & pour moi qu'il rend peu de combat !
Il hait l'ingratitude & se plaît d'être ingrat.

Puisqu'en sa dureté son lâche cœur demeure ,
Ma sœur , il ne sçait pas qu'il faudra que j'en meure :
Vous avez oublié de bien marquer l'horreur
Du fatal désespoir qui regne dans mon cœur :
Vous avez oublié , pour bien peindre ma rage ,
D'assembler tous les maux dont on connoît l'image ;
Il y seroit sensible , & ne pourroit souffrir
Que qui sauva ses jours fût forcé à mourir.

P H E D R E.

Si vous sçaviez pour vous ce qu'a fait ma tendresse ;
Vous soupçonneriez moins. . .

A R I A N E.

J'ai tort , je le confesse ;
Mais dans un mal sous qui la constance est à bout ,
On s'égare , on s'emporte , & l'on s'en prend à tout.

P I R I T H O U S.

Madame , de ces maux à qui la raison cede
Le temps qui calme tout est l'unique remède :
C'est par lui seul. . .

A R I A N E.

Les coups n'en sont guere importants ;
Quand on peut se résoudre à s'en remettre au temps.
Thésée est insensible à l'ennui qui me touche ,
Il y consent , je veux l'apprendre de sa bouche.
Je l'attendrai , ma sœur , qu'il vienne.

P I R I T H O U S.

Je crains bien

Que vous ne vous plaigniez de ce triste entretien.
Voir un ingrat qu'on aime , & le voir inflexible ,
C'est de tous les ennuis l'ennui le plus sensible ;
Vous en souffrirez trop , & pour peu de souci. . .

A R I A N E.

Allez , ma sœur , de grace , & l'envoyez ici.

S C E N E I I I.

ARIANE, PIRITHOUS, HERINE;

P I R I T H O U S.

P Ar ce que je vous dis , ne croyez pas , Madame ,
Que je veuille applaudir à sa nouvelle flamme ,
Sçachant ce qu'il devoit au généreux amour
Qui vous fit tout ofer pour lui sauver le jour ,
Je partageai dès-lors l'heureuse destinée
Qu'à ses vœux les plus doux offroit votre hyménée ;
Et je venois ici , plein de ressentiment ,
Rendre grace à l'amante en embrassant l'amant.
Jugez de ma surprise à le voir infidele ,
A voir que vers une autre une autre ardeur l'appelle ;
Et qu'il ne m'attendoit que pour vous annoncer
L'injustice où l'amour se plaît à le forcer.

A R I A N E.

Et ne devois-je pas , quoi qu'il me fît entendre ;
Pénétrer les raisons qui vous faisoient attendre ,
Et juger qu'en un cœur épris d'un feu constant
L'amour à l'amitié ne déferé pas tant ?
Ah , quand il est ardent , qu'aisément il s'abuse !
Il croit ce qu'il souhaite , & prend tout pour excuse ;
Si Thésée avoit peu de ces empressements
Qu'une sensible ardeur inspire aux vrais amans ,
Je croyois que son ame au-dessus du vulgaire
Dédaignoit de l'amour la conduite ordinaire ;
Et qu'en sa passion garder tant de repos ,
C'étoit suivre en aimant la route des héros ,
Je faisois plus , j'allois jusqu'à voir sans alarmes
Que des beautés de Naxe il estimât les charmes ,

Et ne pouvois penser qu'ayant reçu sa foi ,
 Quelques vœux égarés pussent rien contre moi.
 Mais enfin puisque rien pour lui n'est plus à taire ,
 Quel est ce rare objet que son choix me préfère ?

P I R I T H O U S .

C'est ce que de son cœur je ne puis arracher.

A R I A N E .

Ma colere est suspecte , il faut me le cacher.

P I R I T H O U S .

J'ignore ce qu'il craint , mais lorsqu'il vous outrage ,
 Songez que d'un grand Roi vous recevez l'hommage ;
 Il vous offre son Trône , & malgré le destin
 Votre malheur par - là trouve une heureuse fin.
 Tout vous porte , Madame , à ce grand hyménée ,
 Pourriez - vous demeurer errante , abandonnée ?

Déjà la Crete cherche à se venger de vous ;
 Et Minos...

A R I A N E .

J'en crains peu le plus ardent courroux ,
 Qu'il s'arme contre moi , que j'en sois poursuivie ,
 Sans ce que j'aime , hélas ! que faire de la vie ?
 Aux décrets de mon sort achevons d'obéir ,
 Thésée avec le Ciel conspire à me trahir :
 Rompre un si grand projet , ce seroit lui déplaire ;
 L'ingrat veut que je meure , il faut le satisfaire ,
 Et lui laisser sentir pour double châtiment
 Le remords de ma perte & de son changement :

P I R I T H O U S .

Le voici qui paroît , n'épargnez rien , Madame ,
 Pour rentrer dans vos droits , pour regagner son ame ;
 Et si l'espoir en vain s'obstine à vous flatter ,
 Songez ce qu'offre un Trône à qui peut y monter.



S C E N E I V.

A R I A N E , T H E S É E , N E R I N E.

A R I A N E.

Approchez-vous, Thésée, & perdez cette crainte ;
Pourquoi dans vos regards marquer tant de contrainte,
Et m'aborder ainsi , quand rien ne vous confond ,
Le trouble dans les yeux , & la rougeur au front ?
Un héros tel que vous à qui la gloire est chère ,
Quoi qu'il fasse , ne fait que ce qu'il voit à faire ;
Et si ce qu'on m'a dit a quelque vérité ,
Vous cessez de m'aimer , je l'aurai mérité.
Le changement est grand , mais il est légitime ;
Je le crois. Seulement apprenez-moi mon crime ,
Et d'où vient qu'exposée à de si rudes coups ,
Ariane n'est plus ce qu'elle fut pour vous.

T H E S É E.

Ah ! pourquoi le penser ? Elle est toujours la même ;
Même zele toujours suit mon respect extrême ,
Et le temps dans mon cœur n'affoiblira jamais
Le pressant souvenir de ses rares bienfaits ;
M'en acquitter vers elle est ma plus forte envie.
Oui , Madame , ordonnez de mon sang , de ma vie ;
Si la fin vous en plaît , le sort me sera doux
Par qui j'obtiendrai l'heur de la perdre pour vous.

A R I A N E.

Si quand je vous connus la fin eût pu m'en plaire ;
Le destin la vouloit , je l'aurois laissé faire.
Par moi , par mon amour le labyrinthe ouvert
Vous fit fuir le trépas à vos regards offert ;
Et quand à votre foi cet amour s'abandonne ,
Des sermens de respect sont le prix qu'on lui donne !

Par ce soin de vos jours qui m'a fait tout quitter ;
 N'aspirois - je à rien plus qu'à me voir respecter ?
 Un service pareil veut un autre salaire ,
 C'est le cœur , le cœur seul qui peut y satisfaire ;
 Il a seul pour mes vœux ce qui peut les borner ;
 C'est lui seul. . .

T H E S É E .

Je voudrois vous le pouvoir donner ;
 Mais ce cœur malgré moi vit sous un autre empire ,
 Je le sens à regret , je rougis à le dire ;
 Et quand je plains vos feux par ma flamme déçus ,
 Je hais mon injustice & ne puis rien de plus.

A R I A N E .

Tu ne peux rien de plus ! qu'aurois-tu fait , parjure ;
 Si quand tu vins du monstre éprouver l'aventure ,
 Abandonnant ta vie à ta seule valeur ,
 Je me fusse arrêtée à plaindre ton malheur ?
 Pour mériter ce cœur qui pouvoit seul me plaire ;
 Si j'ai peu fait pour toi , que falloit-il plus faire ?
 Et que s'est-il offert que je pusse tenter ,
 Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter ?
 Pour te sauver le jour dont ta rigueur me prive ,
 Ai-je pris à regret le nom de fugitive ?
 La mer , les vents , l'exil ont-ils pu m'étonner ?
 Te suivre , c'étoit plus que me voir couronner :
 Fatigues , peines , maux , j'amois tout par leur cause ;
 Dis - moi que non , ingrat , si ta lâcheté l'ose ;
 Et désavouant tout , éblouis-moi si bien ,
 Que je puisse penser que tu ne me dois rien. .

T H E S É E .

Comment désavouer ce que l'honneur me presse
 De voir , d'examiner , de me dire sans cesse ?
 Si par mon changement je trompe votre choix ,
 C'est sans rien oublier de ce que je vous dois.
 Ainsi joignez au nom de traître & de parjure
 Tout l'éclat que produit la plus sanglante injure ;

Ce que vous me direz n'aura point la rigueur
Des reproches secrets qui déchirent mon cœur.
Mais pourquoi m'accusant en croître les atteintes ?
Madame , croyez - moi , je ne vaux pas vos plaintes ,
L'oubli , l'indifférence , & vos plus fiers mépris
De mon manque de foi doivent être le prix.
A monter sur le Trône un grand Roi vous invite ,
Vengez - vous en l'aimant d'un lâche qui vous quitte ;
Quoi qu'aujourd'hui pour moi l'inconstance ait de
doux ,

Vous perdant pour jamais je perdrai plus que vous.

A R I A N E.

Quelle perte , grands Dieux , quand elle est volon-
taire ?

Périsse tout , s'il faut cesser de t'être cher.
Qu'ai - je affaire du Trône & de la main d'un Roi ?
De l'univers entier je ne voulois que toi :
Pour toi , pour m'attacher à ta seule personne ,
J'ai tout abandonné , repos , gloire , couronne ;
Et quand ces mêmes biens ici me sont offerts ,
Que je puis en jouir , c'est toi seul que je perds,
Pour voir leur impuissance à réparer ta perte ,
Je te suis , mene - moi dans quelque isle déserte
Où renonçant à tout je me laisse charmer
De l'unique douceur de te voir , de t'aimer.
Là possédant ton cœur , ma gloire est sans seconde ,
Ce cœur me sera plus que l'Empire du Monde :
Point de ressentiment de ton crime passé ,
Tu n'as qu'à dire un mot , ce crime est effacé ,
C'en est fait , tu le vois , je n'ai plus de colere.

T H E S É E.

Un si beau feu m'accable , il devrait seul me plaire ;
Mais telle est de l'amour la tyrannique ardeur...

A R I A N E.

Va , tu me répondras des transports de mon cœur ;
Si ma flamme sur toi n'avoit qu'un foible empire ,
Si tu la dédaignois , il falloit me le dire ,

Et ne pas m'engager par un trompeur espoir
 A te laisser sur moi prendre tant de pouvoir.
 C'est là sur-tout , c'est là ce qui souille ta gloire ,
 Tu t'es plu sans m'aimer à me le faire croire ;
 Tes indignes sermens sur mon étendue esprit...

T H E S É E.

Quand je vous les ai faits , j'ai cru ce que j'ai dit.
 Je partoais glorieux d'être votre conquête ;
 Mais enfin dans ces lieux poussé par la tempête ,
 J'ai trop vu ce qu'à voir me convioit l'amour ,
 J'ai trop...

A R I A N E.

Naxe te change ? Ah , funeste séjour !
 Dans Naxe , tu le sçais , un Roi grand , magnanime
 Pour moi , dès qu'il me vit , prit une tendre estime ,
 Il soumit à mes vœux & son Trône & sa foi ;
 Quoi qu'il ait pu m'offrir , ai-je fait comme toi ?
 Si tu n'es point touché de ma douleur extrême ,
 Rends-moi ton cœur , ingrat , par pitié de toi-même.
 Je ne demande point quelle est cette beauté
 Qui semble te contraindre à l'infidélité ;
 Si tu crois quelque honte à la faire connoître ,
 Ton secret est à toi ; mais qui qu'elle puisse être ,
 Pour gagner ton estime & mériter ta foi ,
 Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi :
 Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure
 Qui m'a fait pour te suivre étouffer la nature ;
 Ces beaux feux qui volant d'abord à ton secours ,
 Pour te sauver la vie ont exposé mes jours ;
 Et si de mon amour ce rendre sacrifice
 De ta légèreté ne rompt point l'injustice ,
 Pour ce nouvel objet ne lui devant pas tant ,
 Par où présume-tu pouvoir être constant ?
 A peine ton hymen aura payé sa flamme ,
 Qu'un violent remords viendra saisir ton ame ,
 Tu ne pourras plus voir ton crime sans effroi ,
 Et qui sçait ce qu'alors tu sentiras pour moi ?

Qui ſçait par quel retour ton ardeur refroidie
Te fera déteſter ta lâche perfidie ?
Tu verras de mes feux les transports éclatans ,
Tu les regretteras , il ne ſera plus temps.
Ne précipite rien ; quelque amour qui t'appelle ,
Prends conſeil de ta gloire avant qu'être infidèle.
Vois Ariane en pleurs , Ariane autrefois
Toute aimable à tes yeux méritoit bien ton choix ;
Elle n'a point changé , d'où vient que ton cœur
change ?

T H E S É E.

Par un amour forcé qui ſous ſes loix me range.
Je le crois comme vous , le Ciel eſt juſte , un jour
Vous me verrez puni de ce perfide amour ;
Mais à ſa violence il faut que ma foi cede ,
Je vous l'ai déjà dit , c'eſt un mal ſans remède.

A R I A N E.

Ah ! c'eſt trop , puis-que rien ne te ſçauroit toucher ,
Parjure , oublie un feu qui dût t'être ſi cher ;
Je ne demande plus que ta lâcheté ceſſe ,
Je rougis d'avoir pu m'en ſouffrir la baſſeſſe.
Tire-moi ſeulement d'un ſéjour odieux
Où tout me deſeſpere , où tout bleſſe mes yeux ;
Et pour faciliter ta coupable entrepriſe ,
Remene - moi , barbare , aux lieux où tu m'as priſe.
La Crete où pour toi ſeul je me ſuis fait haïr ,
Me plaira mieux que Naxe où tu m'oſes trahir.

T H E S É E.

Vous remener en Crete ! oubliez - vous , Madame ,
Ce qu'eſt pour vous un pere , & quel courroux l'en-
flamme ?

Songez - vous quels ennuis vous y ſont apprêtés ?

A R I A N E.

Laiſſe - les - moi ſouffrir , je les ai mérités ;
Mais de ton faux amour les feintes concertées ,
Tes noires trahiſons , les ai-je méritées ?

Et ce qu'en ta faveur il m'a plu d'immoler ;
 Te rend-il cette foi que tu veux violer ?
 Vaine & fausse pitié ! quand ma mort peut te plaire ;
 Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me faire ,
 Ces mots qu'ont tant hâtés mes plus tendres souhaits ,
 Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais ?
 N'espere pas pourtant éviter le supplice
 Que toujours après soi fait suivre l'injustice.
 Tu romps ce que l'amour forma de plus beaux nœuds :
 Tu m'arraches le cœur , j'en mourrai , tu le veux ;
 Mais quitte des ennuis où m'enchaîne la vie ,
 Crois déjà , crois me voir de ma douleur suivie ,
 Dans le fond de ton ame armer pour te punir
 Ce qu'a de plus funeste un fatal souvenir ,
 Et te dire d'un ton & d'un regard sévère :
*J'ai tout fait , tout osé pour t'aimer , pour te plaire ;
 J'ai trahi mon pays , & mon pere , & mon Roi ,
 Cependant vois le prix , ingrat , que j'en reçois.*

T H E S É E.

Ah ! si mon changement doit causer votre perte ,
 Frappez , prenez ma vie , elle vous est offerte ,
 Prévenez par ce coup le forfait odieux
 Qu'un amour trop aveugle. . .

A R I A N E.

Ote-toi de mes yeux ,
 De ta constance ailleurs va montrer les mérites ,
 Je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes.

T H E S É E.

Madame. . . .

A R I A N E.

Ote-toi , te dis-je , & me laisse en pouvoir
 De te haïr autant que je le crois devoir.



S C E N E V.

A R I A N E , N E R I N E.

A R I A N E.

IL fort , Nérine. Hélas !

N E R I N E.

Qu'auroit fait sa présence ;
Qu'accroître de vos maux la triste violence ?

A R I A N E.

M'avoir ainsi quittée , & par-tout me trahir !

N E R I N E.

Vous l'avez commandé.

A R I A N E.

Devoit-il obéir ?

N E R I N E.

Que vouliez-vous qu'il fît ? Vous pressiez sa retraite ;

A R I A N E.

Qu'il sçût en s'emportant ce que l'amour souhaite ,

Et qu'à mon désespoir souffrant un libre cours ,

Il s'entendît chasser & demeurât toujours.

Quoique sa trahison & m'accable & me tue ,

Au moins j'aurois joui du plaisir de sa vue ,

Mais il ne sçauroit plus souffrir la mienne. Ah !

Dieux !

As-tu vu quelle joie a paru dans ses yeux ?

Combien il est sorti satisfait de ma haine ?

Que de mépris !

N E R I N E.

Son crime auprès de vous le gêne ;

Madame , & n'ayant point d'excuse à vous donner ,

S'il vous fuit , j'y vois peu de quoi vous étonner ;

Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

A R I A N E.

M'en voir trahie ! il faut découvrir ma rivale.

Examine avec moi. De toute cette Cour

Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour ?

Est-ce Mégiste , Æglé qui le rend infidèle ?

De tout ce qu'il y voit , Cyane est la plus belle ,

Il lui parle souvent ; mais pour m'ôter sa foi ,

Doit-elle être à ses yeux plus aimable que moi ?

Vains & foibles appas qui m'aviez trop flattée ,

Voilà votre pouvoir , un lâche m'a quittée ;

Mais si d'un autre amour il se laisse éblouir ,

Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouir ,

Il verra ce que c'est que de me percer l'ame.

Allons , Nérine , allons , je suis amante & femme ;

Il veut ma mort , j'y cours ; mais avant que mourir ,

Je ne sçais qui des deux aura plus à souffrir.

Fin du troisieme Acte.



A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

C E N A R U S , P H E D R E.

C E N A R U S.

U N si grand changement ne peut trop me sur-
prendre,

J'en ai la certitude & ne le puis comprendre.

Après ce pur amour dont il suivoit la loi,

Thésée à ce qu'il aime ose manquer de foi ?

Dans la rigueur du coup je ne vois qu'avec crainte

Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'atteinte ;

J'en tremble, & si tantôt lui peignant mon amour ;

Je voulois être plaint, je la plains à son tour.

Perdre un bien qui jamais ne permit d'espérance,

N'est qu'un mal dont le temps calme la violence ;

Mais voir un bel espoir tout - à - coup avorter,

Passé tous les malheurs qu'on ait à redouter.

C'est du courroux du Ciel la plus funeste preuve.

P H E D R E.

Ariane, Seigneur, en fait la triste épreuve ;

Et si de ses ennuis vous n'arrêtez le cours,

J'ignore pour le rompre où chercher du secours.

Son cœur est accablé d'une douleur mortelle.

C E N A R U S.

Vous ne sçavez que trop l'amour que j'ai pour elle ;

Il veut, il offre tout ; mais, hélas ! je crains bien

Que cet amour ne parle & qu'il n'obtienne rien.

Si Thésée a changé, j'en serai responsable,

C'est dans ma Cour qu'il trouve une autre objet
aimable ;

Et sans doute on voudra que je sois le garant
De l'hommage inconnu que sa flamme lui rend.

P H E D R E.

Je doute qu'Ariane encor que méprisée
Veuille par votre hymen se venger de Thésée ;
Et si ce changement vous permet d'espérer ,
Il ne faut pas , Seigneur , vous y trop assurer.
Mais quoi qu'elle résolve après la perfidie
Qui doit tenir pour lui sa flamme refroidie ,
Qu'elle accepte vos vœux ou refuse vos soins ,
La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.
Vous lui pouvez toujours servir d'appui fidele ,
Et c'est ce que je viens vous demander pour elle.
Si la Crete vous force à d'injustes combats ,
Au courroux de Minos ne l'abandonnez pas ,
Vous sçavez les périls où sa fuite l'expose.

Œ N A R U S.

Ah ! pour l'en garantir il n'est rien que je n'ose ;
Madame , & vous verrez mon Trône trébucher ,
Avant que je néglige un intérêt si cher.
Plût aux Dieux que ce soin la tint seule inquiète !

P H E D R E.

Voyez dans quels ennuis ce changement la jette :
Son visage vous parle , & sa triste langueur
Vous fait lire en ces yeux ce que souffre son cœur.

. S C E N E I I.

ŒNARUS , ARIANE , PHEDRE , NERINE.

Œ N A R U S.

M Adame , je ne sçais si l'ennui qui vous touche
Doit m'ouvrir pour vous plaindre ou me fermer la
bouche.

Après

Après les sentimens que j'ai fait voir pour vous ,
Je dois , quoi qu'il vous blesse , en partager les coups ;
Mais si j'ose assurer que jusqu'au fond de l'ame
Je sens le changement qui trompe votre flamme ,
Que je le mets au rang des plus noirs attentats ,
J'aime , il m'ôte un rival , vous ne me croirez pas ,
Il est certain pourtant , & le Ciel qui m'écoute
M'en sera le témoin , si votre cœur en doute ,
Que si de tout mon sang je pouvois racheter
Ce que . . .

A R I A N E.

Cessez , Seigneur , de me le protester ,
S'il dépendoit de vous de me rendre Thésée ,
La gloire y trouveroit votre ame disposée ;
Je le crois de ce cœur qui sçut tout m'immoler ,
Aussi veux-je avec vous ne rien dissimuler.

J'aimai , Seigneur : après mon infortune extrême
Il me seroit honteux de dire encor que j'aime.
Ce n'est pas que le cœur , qu'un vrai mérite émeut ,
Cesse d'être sensible au moment qu'il le veut ;
Le mien fut à Thésée , & je l'en croyois digne ,
Ses vertus à mes yeux étoient d'un prix insigne :
Rien ne brilloit en lui que de grand , de parfait ,
Il feignoit de m'aimer , je l'aimois en effet ;
Et comme d'une foi qui sert à me confondre
Ce qu'il doit à ma flamme eut lieu de me répondre ;
Malgré l'ingratitude ordinaire aux amans ,
D'autres que moi peut-être auroient cru ses sermens ,
Je m'immolois entière à l'ardeur d'un pure zèle ;
Cet effort valoit bien qu'il fût toujours fidele.
Sa perfidie enfin n'a plus rien de secret ,
Il la fait éclater , je la vois à regret.
C'est d'abord un ennui qui ronge , qui dévore ,
J'en ai déjà souffert , j'en puis souffrir encore ;
Mais quand à n'aimer plus un grand cœur se ré-
sout ,
Le vouloir , c'est assez pour en venir à bout.

Quoi qu'un pareil triomphe ait de dure , de funeste ;
On s'arrache à soi-même , & le temps fait le reste.

Voilà l'état , Seigneur , où ma triste raison
A mis enfin mon ame après sa trahison.
Vous avez sçu tantôt par un aveu sincere
Que sans lui votre amour eût eu de quoi me plaire ;
Et que mon cœur touché du respect de vos feux ,
S'il ne m'eût pas aimée , eût accepté vos vœux.
Puisqu'il me rend à moi , je vous tiendrai parole ;
Mais après ce qu'il faut que ma gloire s'immole ,
Etouffant un amour & si tendre & si doux ,
Je ne vous réponds pas d'en prendre autant pour
vous ;

Ce sont des traits de feu que le temps seul imprime ;
J'ai pour votre vertu la plus parfaite estime ;
Et pour être en état de remplir votre espoir ,
Cette estime suffit à qui sçait son devoir.

Œ N A R U S.

Ah ! pour la mériter , si le plus pur hommage...

A R I A N E.

Seigneur , dispensez-moi d'en ouir davantage.
J'ai tous les sens encor de troubles embarrassés ,
Ma main dépend de vous , ce vous doit être assez ;
Mais pour vous la donner , j'avouerai ma foiblesse ,
J'ai besoin qu'un ingrat par son hymen m'en presse ,
Tant que je le verrois en pouvoir d'être à moi ,
Je prétendrois en vain disposer de ma foi :
Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.
Le parjure Thésée a mérité ma haine ;
Mon cœur veut être à vous , & ne peut mieux choisir ;
Mais s'il me voit , me parle , il peut s'en refaisir.
L'amour par le remords aisément se désarme ,
Il ne faut quelquefois qu'un soupir , qu'une larme ;
Et du plus fier courroux quoi qu'on se soit promis ,
On ne tient pas long temps contre un amant soumis.
Ce sont vos intérêts que , sans m'en vouloir croire ,
Thésée à ses desirs abandonne sa gloire ;

Dès que d'un autre objet je le verrai l'époux ,
Si vous m'aimez encor , Seigneur , je suis à vous.
Mon cœur de votre hymen se fait un heur suprême ,
Et c'est ce que je veux lui déclarer moi-même.
Qu'on le fasse venir , allez , Nérine. Ainsi
De mon cœur , de ma foi n'ayez aucun souci ,
Après ce que j'ai dit , vous en êtes le maître.

ŒNARUS.

Ah ! Madame , par où puis-je aller reconnoître... ?

ARIANE.

Seigneur , un peu de treve , en l'état où je suis ,
J'ai comblé votre espoir , c'est tout ce que je puis.

SCENE III.

ARIANE , PHEDRE.

PHEDRE.

CE retour me surprend. Tantôt contre Thésée
D'un plus ardent courroux vous étiez embrasée ,
Et déjà la raison a calmé ce transport ?

ARIANE.

Que ferois-je , ma sœur ? c'est un arrêt du sort.
Thésée a résolu d'achever son parjure ,
Il veut me voir souffrir , je me tais , & j'endure.

PHEDRE.

Mais vous répondez-vous d'oublier aisément
Ce que si passion eut pour vous de charmant ?
D'avoir à d'autres vœux un cœur si peu contraire ;
Que....

ARIANE.

Je n'ai rien promis que je ne veuille faire ;

Qu'il s'engage à l'hymen , j'épouserai le Roi.

P H E D R E.

Quoi , par votre aveu même il donnera sa foi ;
Et lorsque son amour a tant reçu du vôtre ,
Vous le verrez sans peine entre les bras d'une autre ?

A R I A N E.

Entre les bras d'une autre ! Avant ce coup , ma sœur ,
J'aime , je suis trahie : on connoîtra mon cœur.

Tant de périls bravés , tant d'amour , tant de zele
M'auront fait mériter les soins d'un infidele ?

A ma honte par-tout ma flamme aura fait bruir ,
Et ma lâche rivale en cueillera le fruit ?

J'y donnerai bon ordre. Il faut pour la connoître
Empêcher , s'il se peut , ma fureur de paroître :
Moins l'amour outragé fait voir d'emportement ,
Plus , quand le coup approche , il frappe sûrement.

C'est par-là qu'affectant une douleur aisée ,
Je feins de consentir à l'hymen de Thésée ;

A sçavoir son secret j'intéresse le Roi.

Pour l'apprendre , ma sœur , travaillez avec moi ;

Car je ne doute pas qu'une amitié sincère

Contre sa trahison n'arme votre colere ,

Que vous ne ressentiez tout ce que sent mon cœur.

P H E D R E.

Madame , vous sçavez . . .

A R I A N E.

Je vous connois , ma sœur ;

Aussi c'est seulement en vous ouvrant mon ame

Que dans son désespoir je soulage ma flamme.

Que de projets trahis ! Sans cet indigne abus ,

J'arrêtois votre hymen avec Pirithoüs ;

Et de mon amitié cette marque nouvelle

Vous doit faire encor plus haïr mon infidele.

Sur le bruit qu'aura fait son changement d'amour ;

Sçachez adroitement ce qu'on dit à la Cour ,

Voyez *Æglé* , *Mégiste* , & parlez d'*Ariane* ;

Mais sur-tout prenez soin d'entretenir *Cyane* ,

C'est elle qui d'abord a frappé mon esprit ;
Vous sçavez que l'amour aisément se trahit :
Observez ses regards , son trouble , son silence.

P H E D R E.

J'y prends trop d'intérêt pour manquer de prudence ,
Dans l'ardeur de venger tant de droits violés ,
C'est donc cette rivale à qui vous en voulez ?

A R I A N E.

Pour porter sur l'ingrat un coup vraiment terrible ,
Il faut frapper par-là , c'est son endroit sensible ;
Vous-même jugez-en. Elle me fait trahir ,
Par elle je perds tout , la puis-je assez haïr ?
Puis-je assez consentir à tout ce que la rage
M'offre de plus sanglant pour venger mon outrage ?
Rien après ce forfait ne me doit retenir ,
Ma sœur , il est de ceux qu'on ne peut trop punir.

Si Thésée oubliant un amour ordinaire
M'avoit manqué de foi dans la Cour de mon pere ,
Quoi que pût le dépit en secret m'ordonner ,
Cette infidélité seroit à pardonner.

Ma rivale , dirois-je , a pu sans injustice
D'un cœur qui fut à moi chérir le sacrifice ;
La douceur d'être aimée ayant touché le sien ,
Elle a dû préférer son intérêt au mien.
Mais étrangere ici , pour l'avoir osé croire ,
J'ai sacrifié tout , jusqu'au soin de ma gloire ,
Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi ,
Je n'avois que ce cœur que je croyois à moi ;
Je le perds , on me l'ôte , il n'est rien que n'allâie
La fureur qui m'anime , afin qu'on me le paie.
J'en mettrai haut le prix , c'est à lui d'y penser.

P H E D R E.

Ce revers est sensible , il faut le confesser.
Mais quand vous connoîtrez celle qu'il vous préfère ,
Pour venger votre amour , que prétendez-vous faire ?

L'aller trouver , la voir , & de ma propre main
 Lui mettre, lui plonger un poignard dans le sein.
 Mais pour mieux adoucir les peines que j'endure ,
 Je veux porter le coup aux yeux de mon parjure ,
 Et qu'en son cœur les miens pénètrent à loisir
 Ce qu'aura de mortel son affreux déplaisir.
 Alors ma passion trouvera de doux charmes
 A jouir de ses pleurs comme il fait de mes larmes ;
 Alors il me dira si se voir lâchement
 Arracher ce qu'on aime est un léger tourment.

P H E D R E .

Mais sans l'autoriser à vous être infidèle ,
 Cette rivale a pu le voir brûler pour elle ;
 Elle a peine à ses vœux peut-être à consentir.

A R I A N E .

Point de pardon , ma sœur , il falloit m'avertir ;
 Son silence fait voir qu'elle a part au parjure.
 Enfin il faut du sang pour laver mon injure.
 De Thésée , il est vrai , je puis percer le cœur ;
 Mais si je m'y résous , vous n'avez plus de sœur.
 Vous aurez beau vouloir que mon bras se retienne ;
 Tout perfide qu'il est ma mort suivra la sienne ;
 Et sur mon propre sang l'ardeur de nous unir
 Me le fera venger aussi tôt que punir.
 Non , non , un sort trop doux suivroit sa perfidie ,
 Si mes ressentimens se bernoient à sa vie :
 Portons , portons plus loin l'ardeur de l'accabler ,
 Et donnons , s'il se peut , aux ingrats à trembler.
 Vous figurez-vous bien son désespoir extrême ,
 Quand dégouttante encor du sang de ce qu'il aime ,
 Ma main offerte au Roi dans ce fatal instant ,
 Bravera jusqu'au bout la douleur qui l'attend ?
 C'est en vain de son cœur qu'il croit m'avoir chassée ,
 Je n'y suis pas peut-être pour toute effacée ;

Et ce sera de quoi mieux combler son ennui ,
Que de vivre à ses yeux pour un autre que lui.

P H E D R E.

Mais pour aimer le Roi , vous sentez-vous dans l'ame...

A R I A N E.

Et le moyen , ma sœur , qu'un autre objet m'en-
flamme :

Jamais , soit qu'on se trompe ou réussisse au choix ,
Les fortes passions ne touchent qu'une fois.
Ainsi l'hymen du Roi me tiendra lieu de peine ;
Mais je dois à mon cœur cette cruelle gêne :
C'est lui qui m'a fait prendre un trop indigne amour ;
Il m'a trahie , il faut le trahir à mon tour.
Oui , je le punirai de n'avoir pu connoître
Qu'en parlant pour Thésée il parloit pour un traître ;
D'avoir... Mais le voici. Contraignons-nous si bien ,
Que de mon artifice il ne soupçonne rien.

S C È N E I V.

A R I A N E , T H E S É E , P H E D R E ,
N E R I N E.

A R I A N E.

ENfin à la raison mon courroux rend les armes ,
De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes ,
Si c'étoit un effort qui dépendit de nous ,
Je regretterois moins ce que je perds en vous.
Il vous force à changer , il faut que j'y consente.
Au moins c'est de vos soins une marque obligeante ,
Que par ces nouveaux feux ne pouvant être à moi ,
Vous preniez intérêt à me donner au Roi.

N iv

Son Trône est un appui qui flatte ma disgrâce ,
 Mais ce n'est que par vous que j'y puis prendre place ,
 Si l'infidélité ne vous peut étonner ,
 J'en veux avoir l'exemple & non pas le donner.
 C'est peu qu'aux yeux de tous vous brûliez pour une
 autre ,

Tout ce que peut ma main , c'est d'imiter la vôtre ,
 Lorsque par votre hymen m'ayant rendu ma foi ,
 Vous m'aurez mise en droit de disposer de moi.
 Pour me faire jouir des biens qu'on me prépare ,
 C'est à vous de hâter le coup qui nous sépare ,
 Votre intérêt le veut encor plus que le mien.

T H E S É E ,

Madame , je n'ai pas....

A R I A N E .

Ne me répliquez rien ,
 Si ma perte est un mal dont votre cœur soupire ,
 Vos remords trouveront le temps de me le dire ;
 Et cependant ma sœur qui peut vous écouter ,
 Sçaura ce qu'il vous reste encore à consulter.

S C E N E V.

P H E D R E , T H E S É E .

T H E S É E .

LE Ciel à mon amour seroit-il favorable ,
 Jusqu'à rendre si-tôt Ariane exorable ?
 Madame , quel bonheur qu'après tant de soupirs
 Je pusse sans contrainte expliquer mes desirs ,
 Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inspire....

P H E D R E .

Renfermez-le , de grace , & craignez d'en trop dire.

Vous voyez que j'observe , avant que vous parlez ,
Qu'aucun témoin ici ne se puisse couler.

Un grand calme à vos yeux commence de paroître ,
Tremblez , Prince , tremblez , l'orage est prêt de naître ;

Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur
Des violens projets de l'amour en fureur ,
N'est qu'un foible rayon de la secrète rage
Qui possède Ariane & trouble son courage.
L'aveu qu'à votre hymen elle semble donner ;
Vers le piège rendu cherche à vous entraîner.
C'est par-la qu'elle croit découvrir sa rivale ;
Et dans les vifs transports que sa vengeance étale ;
Plus le sang nous unit , plus son ressentiment ,
Quand je serai connue , aura d'emportement.
Rien ne m'en peut sauver , ma mort est assurée ,
Tout-à-l'heure avec moi sa haine l'a jurée ,
J'en ai reçu l'arrêt. Ainsi le fort amour
Souvent sans le sçavoir mettant sa flamme au jour ,
Mon sang doit s'apprêter à laver son outrage.
Vous l'avez voulu , Prince , achevez votre ouvrage.

T H E S É E.

A quoi que son courroux puisse être disposé ,
Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé.
Ce calme qu'elle affecte afin de me surprendre ,
Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre ;
La foudre gronde , il faut vous mettre hors d'état
D'en ouïr la menace & d'en craindre l'éclat.
Fuyons d'ici , Madame , & venez dans Arhenes
Par un heureux hymen voir la fin de nos peines.
J'ai mon vaisseau tout prêt. Dès cette même nuit
Nous pouvons de ces lieux disparoître sans bruit.
Quand même pour vos jours nous n'aurions rien
à craindre ,
Assez d'autres raisons nous y doivent contraindre.

Ariane forcée à renoncer à moi
 N'aura plus de prétexte à refuser le Roi.
 Pour son propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

P H E D R E.

Et qui me répondra que vous serez fidele ?

T H E S É E.

Ma foi que ni le temps ni le Ciel en courroux...

P H E D R E.

Ma sœur l'avoit reçue en fuyant avec vous.

T H E S É E.

L'emmener avec moi fut un coup nécessaire ;
 Il falloit la sauver de la fureur d'un pere ,
 Et la reconnoissance eut parr seule aux sermens
 Par qui mon cœur du sien paya les sentimens.
 Ce cœur violenté n'aimoit qu'avec étude ;
 Et quand il entreroit un peu d'ingratitude
 Dans ce manque de foi qui vous semble odieux ;
 Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux ?
 L'habitude à les voir me fit de l'inconstance
 Une nécessité dont rien ne me dispense ,
 Et si j'ai trop flatté cette crédule sœur ,
 Vous en êtes complice aussi-bien que mon cœur.
 Vous voyant auprès d'elle , & mon amour ex-
 trême
 Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous-mê-
 me ,
 Ce que je lui disois d'engageant & de doux ,
 Vous ne sçaviez que trop qu'il s'adressoit à vous.
 Je n'examinois point , en vous ouvrant mon ame ,
 Si c'étoit d'Ariane entretenir la flamme ,
 Je songeois seulement à vous marquer ma foi ,
 Je me faisois entendre , & c'étoit tout pour moi.

P H E D R E.

Dieux , qu'elle en souffrira ! que d'ennuis ! que de larmes !

Je sens naître en mon cœur les plus rudes alarmes.

Il voit avec horreur ce qui doit arriver ;

Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever.

Ces foudroyans regards , ces accablans reproches

Dont par son désespoir je vois les coups si proches ,

Pour moi , pour une sœur , sont plus à redouter

Que cette triste mort qu'elle croit m'apprêter.

Elle a sçu votre amour , elle sçaura le reste.

De ses pleurs , de ses cris fuyons l'éclat funeste ,

Je vois bien qu'il le faut , mais , las !

T H E S É E.

Vous soupirez ?

P H E D R E.

Oui , Prince , je veux trop ce que vous desirez.

Elle se fie à moi , cette sœur , elle m'aime ,

C'est une ardeur sincère , une tendresse extrême ;

Jamais son amitié ne me refusa rien ,

Pour l'en récompenser je lui vole son bien ,

Je l'expose aux rigueurs du sort le plus sévère ;

Je la tue , & c'est vous qui me le faites faire.

Pourquoi vous ai-je aimé ?

T H E S É E.

Vous en repentez-vous ?

P H E D R E.

Je ne sçais ; pour mon cœur il n'est rien de plus doux ;

Mais vous le remarquez , ce cœur tremble , soupire ;

Et perdant une sœur , si j'ose encor le dire ,

Vous la laissez dans Naxe en proie à ses douleurs ,

Votre légèreté me peut laisser ailleurs.

Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie-

Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie ?

N^{vj}

Je l'aurai bien voulu , mais c'en est fait , partons.

T H E S É E.

En vain....

P H E D R E.

Le temps se perd quand nous en consultons :
Si vous blâmez la crainte où ce soupçon me livre ,
J'en répare l'outrage en m'offrant à vous suivre.
Puisqu'à ce grand effort ma flamme se résout ,
Donnez l'ordre qu'il faut , je serai prête à tout.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NERINE.

NERINE.

UN peu plus de pouvoir, Madame, sur vous-même ;
A quoi sert ce transport, ce désespoir extrême ?
Vous avez dans un trouble à nul autre pareil,
Prévenu ce matin le lever du soleil.
Dans le Palais errante, interdite, abattue,
Vous avez laissé voir la douleur qui vous tue.
Ce ne sont que soupirs, que larmes, que sanglots :

ARIANE.

On me trahit, Nérine ; où trouver du repos ?
Quoi, ce parfait amour dont mon ame ravie
Ne croyoit voir la fin qu'en celle de ma vie,
Ces feux, ces tendres feux pour moi trop allumés ;
Dans le cœur d'un ingrat sont déjà consumés ?
Thésée avec plaisir a pu les voir éteindre ;
Ma mort n'est qu'un malheur qui ne vaut pas la crainte ;

Et ce parjure amant qui se rit de ma foi,
Quoiqu'il vive toujours, ne vivra plus pour moi ?
Que fait Pirithoïs ? Viendra-t-il ?

NERINE.

Oui, Madame ;

Je l'ai fait avertir.

ARIANE.

Quels combats dans mon ame !

NERINE.

Pirithoïs viendra ; mais ce transport jaloux
Qu'attend-il de sa vue, & que lui direz-vous ?

Dans l'excès étonnant de mon cruel martyre ,
 Hélas ! demandes-tu ce que je pourrai dire ?
 Dût ma douleur sans cesse avoir le même cours ,
 Se plaint-on trop souvent de ce qu'on sent toujours ?
 Tu dis donc qu'hier au soir chacun avec murmure
 Parloit diversement de ma triste aventure ?
 Que la jeune Cyane est celle que l'on croit
 Que Thésée....

N E R I N E .

On la nomme à cause qu'il la voit ,
 Mais qu'en pouvoir juger ? Il voit Phedre de même ;
 Et cependant , Madame , est-ce Phedre qu'il aime ?

A R I A N E .

Que n'a-t-il pu l'aimer ? Phedre l'auroit connu ,
 Et par-là mon malheur eût été prévenu.
 De sa flamme par elle aussi-tôt avertie ,
 Dans sa première ardeur je l'aurois amortie.
 Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma sœur ?

N E R I N E .

En vain il auroit cru pouvoir toucher son cœur ,
 Je le sçais ; mais enfin quand un amant sçait plaire ;
 Qui consent à l'ouïr , peut aimer & se taire.

A R I A N E .

Je soupçonnerois Phedre , elle de qui les pleurs
 Sembloient en s'embarquant présager nos malheurs ?
 Avant que la résoudre à seconder ma fuite ,
 A quoi pour la gagner ne fus-je pas réduite ?
 Combien de résistance & d'obstinés refus ?

N E R I N E .

Vous n'avez rien , Madame , à craindre là-dessus ;
 Je connois sa tendresse , elle est pour vous si forte ;
 Qu'elle mourroit plutôt....

A R I A N E .

Je veux la voir , n'importe.

Va , fais-lui promptement ſçavoir que je l'attends ,
Dis-lui que le ſommeil l'arrête trop long-temps ,
Que je ſens ma douleur croître par ſon abſence.
Qu'elle eſt heureuſe , hélas , dans ſon indifférence
Son repos n'eſt troublé d'acun mortel ſouci...
Pirithoüs paroît , fais-la venir ici.

SCENE II.

ARIANE , PIRITHOÛS.

ARIANE.

HE bien , puis-je accepter la main qui m'eſt offerte ?

Le Roi s'emprefſe-t-il à réparer ma perte ?
Et pour me laiſſer libre à payer ſon amour ,
De l'hymen de Thésée a-t-on choiſi le jour ?

PIRITHOÛS.

Le Roi ſur ce projet entretint hier Thésée ,
Mais il trouva ſon ame encor mal diſposée.
Il eſt pour les ingrats de rigoureux inſtants ,
Thésée en fit l'épreuve , & demanda du temps.

ARIANE.

Différer d'être heureux après ſon inſtance ,
C'eſt montrer en aimant bien peu d'impatience ;
Et ce nouvel objet dont ſon cœur eſt épris ,
Y doit pour ſon amour croire trop de mépris.
Pour moi je l'avoueraï , ſa trahiſon me fâche ;
Mais puisqu'en me quittant il lui plaît d'être lâche ,
Si je dois être au Roi , je voudrois que ſa main
Eût pu déjà fixer mon deſtin incertain ;
L'irréſolution m'embarrasſe & me gêne.

PIRITHOÛS.

Si l'on m'avoit dit vrai , vous ſeriez hors de peine :

Mais , Madame , je puis être mal averti.

A R I A N E .

Est de quoi , Prince ?

P I R I T H O U S .

On dit que Thésée est parti ;
Par-là vous seriez libre.

A R I A N E .

Ah ! que viens-je d'entendre ?
Il est parti , dit-on ?

P I R I T H O U S .

Ce bruit doit vous surprendre.

A R I A N E .

Il est parti ! le Ciel me trahiroit toujours !
Mais non , que deviendroient ses nouvelles amours ?
Feroit-il cet outrage à l'objet qui l'enflamme ?
L'abandonneroit il ?

P I R I T H O U S .

Je ne sçais ; mais , Madame ;
Un vaisseau cette nuit s'est échappé du Port.

A R I A N E .

Ce n'est pas lui sans doute , on le soupçonne à tort ;
Peut-il être parti sans que le Roi le sçache ?
Sans que Pirithoüs à qui rien ne se cache ,
Sans qu'enfin.... Mais de quoi me voudrois-je éton-
ner ?

Que ne peut-il pas faire ? Il m'ose abandonner ,
Oublier un amour qui toujours trop fidele
M'oblige encor pour lui....

S C E N E I I I.

A R I A N E , P I R I T H O U S , N E R I N E.

A R I A N E à *Nérine*.

Q Ue fait ma sœur ? Vient-elle ?
Avec quelle surprise elle va recevoir
La nouvelle d'un coup qui confond mon espoir !
D'un coup par qui ma haine à languir est forcée !

N E R I N E.

Madame , j'ai long-temps....

A R I A N E.

Où l'as-tu donc laissée ?

Parle.

N E R I N E.

De tous côtés j'ai couru vainement ,
On ne la trouve point dans son appartement.

A R I A N E.

On ne la trouve point ! quoi , si matin ! je tremble.
Tant de maux à mes yeux viennent s'offrir ensemble ,
Que stupide , égarée , en ce trouble importun ,
De crainte d'en trop voir , je n'en regarde aucun.
N'as-tu rien oui dire ?

N E R I N E.

On parle de Thésée ;
On veut que cette nuit voyant la fuite aisée....

A R I A N E.

O nuit ! ô trahison dont la double noirceur
Passe tout.... Mais pourquoi m'alarmer de ma sœur ?
Sa tendresse pour moi , l'intérêt de sa gloire ,
Sa vertu , tout enfin me défend de rien croire.

Cependant contre moi quand tout prend son parti ,
 Elle ne paroît point , & Thésée est parti.
 Qu'on la cherche , c'est trop languir dans ce supplice ,
 Je m'en sens accablée , il est temps qu'il finisse ;
 Quoique mon cœur rejette un doute injurieux ,
 Il a besoin , ce cœur , du secours de mes yeux.
 La moindre inquiétude est trop tard apaisée.

S C E N E I V.

A R I A N E , P I R I T H O U S , A R C A S ;
 N É R I N E .

A R C A S à *Pirithoüs*.

Seigneur , je vous apporte un billet de Thésée.

A R I A N E .

Donnez , je le verrai. Par qui l'a-t-on reçu ?
 D'où l'a-t-on envoyé ? Qu'a-t-on fait ? Qu'a-t-on sçu ?
 Il est parti , Nérine. Ah , trop funeste marque !

A R C A S .

On vient de voir au Port arriver une Barque ,
 C'est de là qu'est venu le billet que voici.

A R I A N E .

Lisons , mon amour tremble à se voir éclairci.

T H É S É E à *Pirithoüs*.

*Pardonnez une fuite où l'amour me condamne :
 Je pars sans vous en avertir.*

*Phedre du même amour n'a pu se garantir ,
 Elle fuit avec moi ; ayez soin d'Ariane.*

Prenez soin d'Ariane ! il viole sa foi ,
 Me désespère , & veut qu'on prenne soin de moi.

P I R I T H O U S.

Madame , en vos malheurs qui font peine à comprendre....

A R I A N E.

Laissez-moi , je ne veux vous voir , ni vous entendre ;
C'est vous , Pirithoüs , dont le funeste abord ,
Toujours fatal pour moi , précipite ma mort.

P I R I T H O U S.

J'ignore....

A R I A N E.

Allez au Roi porter cette nouvelle.

Nérine me demeure , il me suffira d'elle.

P I R I T H O U S.

D'un départ si secret le Roi sera surpris.

A R I A N E.

Sans son ordre Thésée eût-il rien entrepris ?

Son aveu l'autorise ; & de ses injustices

Le Roi , vous , & les Dieux , vous êtes tous complices.

S C E N E V.

A R I A N E , N E R I N E.

A R I A N E.

AH , Nérine !

N E R I N E.

Madame , après ce que je voi ,

Je l'avoue , il n'est plus ni d'honneur ni de foi ,

Sur les plus saints devoirs l'injustice l'emporte.

Que de chagrins !

A R I A N E.

Tu vois , ma douleur est si forte ;

Que succombant aux maux qu'on me fait découvrir ,
Je demeure insensible à force de souffrir.

Enfin d'un fol espoir je suis déabusée ,
Pour moi , pour mon amour il n'est plus de Thésée.
Le temps au repentir auroit pu le forcer ;
Mais c'en est fait , Nérine , il n'y faut plus penser.
Hélas ! qui l'auroit cru , quand son injuste flamme
Par l'ennui de le perdre accabloit tant mon ame ,
Qu'en ce terrible excès de peine & de douleurs
Je ne connusse encor que mes moindres malheurs ?
Une rivale au moins , pour soulager ma peine ,
M'offroit en la perdant de quoi plaire à ma haine ;
Je promettois son sang à mes bouillans transports ;
Mais je trouve à briser les liens les plus forts ;
Et quand dans une sœur après ce noir outrage
Je découvre en tremblant la cause de ma rage ;
Ma rivale & mon traître aidés de mon erreur
Triomphent par leur fuite , & bravent ma fureur.
Nérine , entres-tu bien , lorsque le Ciel m'accable ,
Dans tout ce qu'a mon sort d'affreux , d'épouvanta-
ble ?

La rivale sur qui tombe cette fureur ,
C'est Phedre , cette Phedre à qui j'ouvrois mon cœur.
Quand je lui faisois voir ma peine sans égale ,
Que j'en marquois l'horreur , c'étoit à ma rivale.
La perfide , abusant de ma tendre amitié ,
Montroit de ma disgrâce une fausse pitié ;
Et jouissant des maux que j'aimois à lui peindre ,
Elle en étoit la cause & feignoit de me plaindre !
C'est là mon désespoir ; pour avoir trop parlé ,
Je perds ce que déjà je tenois immolé ;
Je l'ai portée à fuir , & par mon imprudence
Moi-même je me suis dérobé ma vengeance.
Dérobé ma vengeance ! A quoi pensai-je ? Ah , Dieux !
L'ingrate ! on la verroit triompher à mes yeux !
C'est trop de patience en de si rudes peines.
Allons , partons , Nérine , & volons vers Athenes ;

Mettons un prompt obstacle à ce qu'on lui promet ;
Elle n'est pas encor où son espoir la met ;
Sa mort , sa seule mort , mais une mort cruelle....

N E R I N E.

Calmez cette douleur , où vous emporte-t-elle ?
Madame , songez-vous que tous ces vains projets
Par l'éclat de vos cris s'entendent au Palais ?

A R I A N E.

Qu'importe que par-tout mes plaintes soient ouïes ?
On connoît , on a vu des amantes trahies ,
A d'autres quelquefois on a manqué de foi ;
Mais , Nérine , jamais il n'en fut comme moi.
Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Thésée ,
Avois-je mérité de m'en voir méprisée ?
De tout ce que j'ai fait considère le fruit.
Quand je suis pour lui seul , c'est moi seule qu'il fuit ,
Pour lui seul j'ai dédaigné une Couronne offerte ,
En séduisant ma sœur il conspire ma perte.
De ma foi chaque jour ce sont gages nouveaux ,
Je le comble de biens , il m'accable de maux ;
Et par une rigueur jusqu'au bout poursuivie ,
Quand j'empêche sa mort , il m'arrache la vie.
Après l'indigne éclat d'un procédé si noir ,
Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir ;
La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre :
Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre.
Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit ,
Mes larmes parleront ; c'en est fait , s'il le voit.
Ne les contraignons plus , & par cette foiblesse
De son cœur étonné surprenons la tendresse.
Ayant à mon amour immolé ma raison ,
La peur d'en faire trop seroit hors de saison.
Plus d'égard à ma gloire , approuvée ou blâmée ;
J'aurai tout fait pour moi , si je demeure aimée.
Mais à quel lâche espoir mon trouble me réduit !
Si j'aime encor Thésée , oublierai-je qu'il fuit ?

Peut-être en ce moment aux pieds de ma rivale ;
 Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.
 Tous deux peut-être. . . Ah Ciel ! Nérine , empêche-
 moi

D'ouïr ce que j'entends , de voir ce que je voi.
 Leur triomphe me tue , & toute possédée
 De cette aïassante & trop funeste idée ,
 Quelques bras que contr'eux ma haine puisse unir ;
 Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir.

S C E N E D E R N I E R E .

ŒNARUS , ARIANE , PIRITHOUS ,
 NÉRINE , A R C A S .

ŒNARUS.

JE ne viens point , Madame , opposer à vos plaintes
 De faux raisonnemens ou d'injustes contraintes ,
 Je viens vous protester que tout ce qu'en ma Cour. . .

A R I A N E .

Je sçais ce que je dois , Seigneur , à votre amour.
 Je connois même à quoi ma parole m'engage ,
 Mais. . .

ŒNARUS.

A vos déplaisirs épargnons cette image.
 Vous répondriez mal d'un cœur. . .

A R I A N E .

Comment , hélas !
 Répondrois-je de moi ? Je ne me connois pas.

ŒNARUS.

Si du secours du temps ma foi favorisée
 Peut mériter qu'un jour vous oubliiez Thésée. . .

A R I A N E.

Si j'oublierai Thésée ? Ah , Dieux , mon lâche cœur
Nourriroit pour Thésée une honteuse ardeur !
Thésée encor sur moi garderoit quelque empire !
Je dois haïr Thésée , & voudrois m'en dédire !
Oui , Thésée à jamais sentira mon courroux ;
Et si c'est pour vos vœux quelque chose de doux ,
Je jure par les Dieux , par ces Dieux qui peut-être
S'uniront avec moi pour me venger d'un traître ,
Que j'oublierai Thésée , & que pour m'émouvoir ,
Remords , larmes , soupirs manqueront de pouvoir.

P I R I T H O U S.

Madame , si j'osois . . .

A R I A N E.

Non , parjure Thésée ,
Ne crois pas que jamais je puisse être apaisée :
Ton amour y feroit des efforts superflus.
Le plus grand de mes maux est de ne t'aimer plus ;
Mais après ton forfait , ta noire perfidie ,
Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie ,
Qu'il te livre sans cesse à de secrets bourreaux ;
C'est peu pour m'étonner que le plus grand des maux.
J'ai trop gémi , j'ai trop pleuré tes injustices ,
Tu m'as bravée , il faut qu'à ton tour tu gémisses.
Mais quelle est mon erreur ? Dieux ! je menace en
l'air ,
L'ingrat se donne ailleurs quand je crois lui parler ,
Il goûte la douceur de ses nouvelles chaînes.
Si vous m'aimez , Seigneur , suivons-le dans Athenes ;
Avant que ma rivale y puisse triompher ,
Partons , portons-y plus que la flamme & le fer ;
Que par vous la perfide entre mes mains livrée
Puisse voir ma fureur de son sang enivrée :
Par ce terrible éclat signalez ce grand jour ,
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

312 ARIANE, TRAGÉDIE.

Œ N A R U S.

Consultons-en le temps, Madame, & s'il faut faire...

A R I A N E.

Le temps ! Mon désespoir souffre-t-il qu'on diffère ?
Puisque tout m'abandonne, il est pour mon secours
Une plus sûre voie & des moyens plus courts.

(Elle se jette sur l'épée de Pirithoüs.)

Tu m'arrêtes, cruel ?

N E R I N E.

Que faites-vous, Madame ?

A R I A N E à Nérine.

Soutiens-moi, je succombe aux transports de mon
ame.

Si dans mes déplaisirs tu veux me secourir,
Ajoute à ma foiblesse & me laisse mourir.

Œ N A R U S.

Elle semble pâmer ; qu'on la secoure, vite.
Sa douleur est un mal qu'un prompt remède irrite ;
Et c'en seroit sans doute accroître les efforts,
Qu'opposer quelque obstacle à ses premiers trans-
ports.

F I N.



JUGEMENT



J U G E M E N T

D E L A T R A G É D I E

D' A R I A N E.

LA France comptera toujours M. T. Corneille entre ses Sophocles & ses Euripides. Capable du Grand, il sut peindre heureusement les majestueuses douleurs de la Tragédie, & mérita plus d'une fois la noble jalousie de son Frere, qui eut la générosité de la lui avouer : tendre & pathétique il fit couler pour quelques-unes de ses Héroïnes des larmes qu'on laisse encore échapper avec plaisir après un siècle de succès & d'applaudissemens.

Ariane fut un des Chef-d'œuvres qui immortalisa le nom de cet Auteur, qu'on regarda en même-temps comme le rival de son Frere & le Concurrent de M. Racine. Malgré les acclamations dont la Scene retentissoit en faveur de l'illustre Poète qui sembloit devoir seul en usurper l'empire ; la tendresse, les malheurs, & le désespoir d'une Amante infortunée, abandonnée par un infidele époux, touchèrent les Spectateurs, entraînerent leurs suffrages, & balancerent les succès de Bajazet qu'on représentoit sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, lorsque l'on jouoit Ariane sur celui du Marais.

Cette Piece fut l'ouvrage de quarante jours. Le premier Rôle est admirable, mais un peu aux dépens des autres ; Mlle. Clairon le joue supérieurement. Quelle expression vive & touchante ! quelle ame ! quelle vérité ! les esprits les moins éclairés en sont frappés & saisis. C'est d'un Spectateur de

Tome II. O

cette classe , que dans une de nos Provinces Méridionales cette célèbre Actrice reçut un jour cet applaudissement si sincere & si juste. Dans la Scene où Ariane cherche avec sa confidente quelle peut être sa rivale , à ce vers :

Est-ce Mégiste , Æglé , qui le rend infidele ?

L'Actrice vit un homme qui les yeux en larmes se penchoit vers elle , & lui crioit d'une voix étouffée : C'est Phedre , c'est Phedre. C'est bien-là le cri de la nature qui applaudit à la perfection de l'Art.

Pourroit-on encore lui refuser son admiration & ses pleurs , lorsqu'elle lit le Billet de Thésée ? On voit les caractères de la main du perfide se répéter comme dans un miroir sur le visage pâlisant de son Amante , dans ses yeux fixes & remplis de larmes , dans le tremblement de sa main.

Qu'on ne nous vante plus la délicatesse du Peuple d'Athenes , de ce Peuple sensible & poli qui sçavoit éprouver les alarmes d'Oreste , les douleurs d'Œdipe , & les dangers du fils de Mérope sur qui sa Mere leve un poignard pour l'immoler , en voulant le venger : nos grands Acteurs instruisent leur Parterre , & lui apprennent à connoître & à sentir les vraies beautés du Théâtre.



LE COMTE
D'ESSEX,
TRAGÉDIE.



A C T E U R S.

ÉLISABETH , Reine d'Angleterre.

LA DUCHESSE D'IRTON , aimée du
Comte d'Essex.

LE COMTE D'ESSEX.

CÉCILE , ennemi du Comte d'Essex.

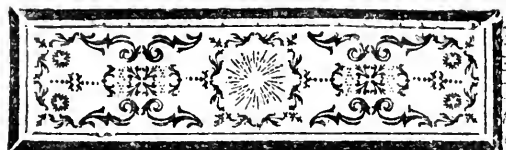
LE COMTE DE SALSBURY , ami du
Comte d'Essex.

CROMMER , Capitaine des Gardes de la
Reine.

TILNEY , Confidente d'Elisabeth.

S U I T E.

La Scène est à Londres.



LE COMTE
D'ESSEX,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER
SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, LE COMTE
DE SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

EN On, mon cher Salsbury, vous n'avez
rien à craindre ;
Quel que soit son courroux, l'amour
sçaura l'éteindre ;
Et dans l'état funeste où m'a plongé le sort,
Je suis trop malheureux pour obtenir la mort.
Non qu'il ne me soit dur qu'on permette à l'envie
D'attaquer lâchement la gloire de ma vie.
Un homme tel que moi, sur l'appui de son nom,
Devroit comme du crime être exempt du soupçon ;
Mais enfin cent exploits & sur mer & sur terre
M'ont fait connoître assez à toute l'Angleterre,

318 LE COMTE D'ESSEX;

Et j'ai trop bien servi , pour pouvoir redouter
Ce que mes ennemis ont osé m'imputer.
Ainsi quand l'imposture auroit surpris la Reine ;
L'intérêt de l'Etat rend ma grace certaine :
Et l'on ne sçait que trop par ce qu'a fait mon bras ;
Que qui perd mes pareils ne les recouvre pas.

S A L S B U R Y.

Je sçais ce que de vous par plus d'une victoire ,
L'Angleterre a reçu de surcroît à sa gloire ;
Vos services sont grands , & jamais Potentat
N'a sur un bras plus ferme appuyé son Etat.
Mais malgré vos exploits , malgré votre vaillance ,
Ne vous aveuglez point sur trop de confiance.
Plus la Reine au mérite égalant ses bienfaits ,
Vous a mis en état de ne tomber jamais ,
Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'étei-
gne

Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout - à - coup expirer ,
La main qui vous soutient n'a qu'à se retirer ;
Et quelle sûreté le plus rare service
Donne - t - il à qui marche au bord du précipice ?
Un faut pas y fait cheoir , mille fameux revers
D'exemples étonnans ont rempli l'Univers.
Souffrez à l'amitié qui nous unit ensemble...

L E C O M T E.

Tout a tremblé sous moi , vous voulez que je trem-
ble.

L'imposture m'attaque , il est vrai , mais ce bras
Rend l'Angleterre à craindre aux plus puissans Etats.
Il a tout fait pour elle , & j'ai sujet de croire
Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire ,
De mes vils ennemis viendra peut - être à bout.
Elle me coûte assez pour en attendre tout.

S A L S B U R Y.

L'Etat fleurit par vous , par vous on le redoute ;
 Mais enfin quelque sang que sa gloire vous coûte ,
 Comme un sujet doit tout , s'il s'oublie une fois ,
 On regarde son crime , & non pas ses exploits.
 On veut que vos amis par de sourdes intrigues
 Se soient mêlés pour vous de cabales , de ligues ;
 Qu'au Comte de Tiron ayant souvent écrit ,
 Vous ayez ménagé ce dangereux esprit ,
 Et qu'avec l'Irlandois appuyant sa querelle ,
 Vous preniez le parti de ce peuple rebelle.
 On produit des témoins , & l'indice est puissant.

L E C O M T E.

Et que peut leur rapport si je suis innocent ?
 Le Comte de Tiron que la Reine appréhende ,
 Voudroit rentrer en grace , y remettre l'Irlande ,
 Et je croirois servir l'Etat plus que jamais ,
 Si mon avis suivi pouvoit faire sa paix.
 Comme il hait les méchans , il me seroit utile
 A chasser un Coban , un Raleg , un Cécile ,
 Un tas d'hommes sans nom , qui lâchement flat-
 teurs ,
 Des désordres publics font gloire d'être auteurs :
 Par eux tout périra , la Reine qu'ils séduisent
 Ne veut pas que contre eux les gens de bien l'in-
 truissent.

Maîtres de son esprit , ils lui font approuver
 Tout ce qui peut servir à les mieux élever.
 Leur grandeur se formant par la chute des autres. . .

S A L S B U R Y.

Ils ont leurs intérêts , ne parlons que des vôtres.
 Depuis quatre ou cinq jours sur quels justes projets
 Avez-vous de la Reine assiégé le Palais ,
 Lorsque le Duc d'Irton épousant Henriette. . .

L E C O M T E.

Ah , faute irréparable , & que trop tard j'ai faite !

320 LE COMTE D'ESSEX,

Au lieu d'un peuple lâche & prompt à s'étonner ;
Que n'ai-je eu pour secours une armée à mener !
Par le fer , par le feu , par tout ce qui peut être ,
J'aurois de ce Palais voulu me rendre maître.
C'en est fait , biens , trésors , rangs , dignités , em-
ploi ,

Ce dessein m'a manqué , tout est perdu pour moi.

S A L S B U R Y.

Que m'apprend ce transport ?

L E C O M T E.

Qu'une flamme secrète
Unissoit mon destin à celui d'Henriette ,
Et que de mon amour son jeune cœur charmé
Ne me déguisoit pas que j'en étois aimé.

S A L S B U R Y.

Le Duc d'Irton l'épouse , elle vous abandonne ,
Et vous pouvez penser...

L E C O M T E.

Son hymen vous étonne ;
Mais enfin apprenez par quels motifs secrets
Elle s'est immolée à mes seuls intérêts.
Confidente à la fois , & fille de la Reine ,
Elle avoit sçu vers moi le penchant qui l'entraîne :
Pour elle chaque jour réduite à me parler ,
Elle a voulu me vaincre , & n'a pu m'ébranler ;
Et voyant son amour , où j'étois trop sensible ,
Me donner pour la Reine un dédain invincible ,
Pour m'en ôter la cause , en m'ôtant tout espoir ,
Elle s'est mariée... Hé , qui l'eût pu prévoir ?
Sans cesse en condamnant mes froideurs pour la
Reine ,

Elle me préparoit à cette affreuse peine ;
Mais après la menace , un tendre & prompt retour
Me mettoit en repos sur la foi de l'amour ;
Enfin par mon absence à me perdre enhardie ,
Elle a contre elle-même usé de perfidie ;

Elle m'aimoit sans doute , & n'a donné sa foi
 Qu'en m'arrachant un cœur qui devoit être à moi.
 A ce funeste avis quelles rudes alarmes !
 Pour rompre son hymen j'ai fait prendre les armes ,
 En tumulte au Palais je suis vite accouru ,
 Dans toute la fureur mon transport a paru ;
 J'allois sauver un bien qu'on m'ôtoit par surprise ,
 Mais averti trop tard , j'ai manqué l'entreprise.
 Le Duc , unique objet de ce transport jaloux ,
 De l'aimable Henriette étoit déjà l'époux.
 Si j'ai trop éclaté , si l'on m'en fait un crime ,
 Je mourrai de l'amour innocente victime ,
 Malheureux de sçavoir qu'après ce vain effort ,
 Le Duc toujours heureux jouira de ma mort.

S A L S B U R Y.

Cette jeune Duchesse a mérité sans doute
 Les cruels déplaisirs que sa perte vous coûte ;
 Mais dans l'heureux succès que vos soins avoient eu ,
 Aimé d'elle en secret , pourquoi vous être tû ?
 La Reine dont pour vous la tendresse infinie
 Prévient jusqu'aux souhaits...

L E C O M T E.

C'est là sa tyrannie.

Et que me sert , hélas ! cet excès de faveur
 Qui ne me laisse pas disposer de mon cœur ?
 Toujours trop aimé d'elle il m'a fallu contraindre
 Cet amour qu'Henriette eut beau vouloir éteindre ;
 Pour ne hasarder pas un objet si charmant ,
 De la sœur de Suffolc je me feignis amant ;
 Soudain son implacable & jalouse colere
 Eloigna de mes yeux & la sœur & le frere.
 Tous deux , quoique sans crime , exilés de la Cour ;
 M'apprirent encor mieux à cacher mon amour.
 Vous en voyez la suite & mon malheur extrême.
 Quel supplice ! un rival possède ce que j'aime !

L'ingrate au Duc d'Irton a pu se marier !

Ah , Ciel !

S A L S B U R Y.

Elle est coupable , il la faut oublier.

L E C O M T E.

Oublier ! Et ce cœur en deviendrait capable ?

Ah , non , non , voyons-la cette belle coupable ,

Je l'attends en ce lieu. Depuis le triste jour

Que son funeste hymen a trahi mon amour ,

N'ayant pu lui parler , je viens enfin lui dire...

S A L S B U R Y.

La voici qui paroît. Adieu , je me retire.

Quoi que vous attendiez d'un si cher entretien ,

Songez qu'on veut vous perdre , & ne négligez rien.

SCENE II.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

J'Ai causé vos malheurs , & le trouble où vous
êtes

M'apprend de mon hymen les plaintes que vous fai-
tes ,

Je me les fais pour vous ; vous m'aimiez , & jamais

Un si beau feu n'eut droit de remplir mes souhaits.

Tout ce que peut l'amour avoir de fort , de tendre ,

Je l'ai vu dans les soins qu'il vous a fait me rendre ;

Votre cœur tout à moi méritoit que le mien

Du plaisir d'être à vous fît son unique bien.

C'est à quoi son penchant l'auroit porté sans peine ,

Mais vous vous êtes fait trop aimer de la Reine ;

Tant de biens répandus sur vous jusqu'à ce jour,
 Payant ce qu'on vous doit, déclarent son amour.
 Cet amour est jaloux, qui le blesse est coupable,
 C'est un crime qui rend sa perte inévitable,
 La vôtre auroit suivi. Trop aveugle pour moi,
 Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.
 Il a fallu prêter un aide à la foiblesse
 Qui de vos sens charmés se rendoit la maîtresse;
 Tant que vous m'eussiez vue en pouvoir d'être à vous,
 Vous auriez dédaigné ce qu'eût pu son courroux.
 Mille ennemis secrets qui cherchent à vous nuire,
 Attaquant votre gloire, auroient pu vous détruire,
 Et d'un crime d'amour leur indigne attentat
 Vous eût dans son esprit fait un crime d'Etat.
 Pour ôter contre vous tout prétexte à l'envie,
 J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
 A votre sûreté mon hymen importoit,
 Il falloit vous trahir, mon cœur y résistoit,
 J'ai déchiré ce cœur afin de l'y contraindre;
 Plaintez-vous là-dessus, si vous osez vous plain-
 dre.

L E C O M T E.

Oui, je me plains, Madame, & vous croyez en
 vain
 Pouvoir justifier ce barbare dessein.
 Si vous m'aviez aimé, vous auriez par vous-même
 Connu que l'on perd tout, quand on perd ce qu'on
 aime,
 Et que l'affreux supplice où vous me condamnerez,
 Surpassoit tous les maux dont vous vous étonniez.
 Votre dure pitié, par le coup qui m'accable,
 Pour craindre un faux malheur, m'en fait un vérita-
 ble.

Et que peut me servir le destin le plus doux?
 Avois-je à souhaiter un autre bien que vous?
 Je méritois peut-être en dépit de la Reine,
 Qu'à me le conserver vous prissiez quelque peine.

324 LE COMTE D'ESSEX,

Un autre eût refusé d'immoler un amant ,
 Vous avez cru devoir en agir autrement ,
 Mon cœur veut révéler la main qui le déchire ;
 Mais encore une fois , j'oserais vous le dire ,
 Pour moi contre ce cœur votre bras s'est armé ,
 Vous ne l'auriez pas fait , si vous m'aviez aimé.

L A D U C H E S S E.

Ah ! Comte , plût au Ciel pour finir mon supplice ;
 Qu'un semblable reproche eût un peu de justice !
 Je ne sentirois pas avec tant de rigueur
 Tout mon repos céder aux troubles de mon cœur ;
 Pour vous au plus haut point ma flamme étoit mon-
 tée ,
 Je n'en dois point rougir , vous l'aviez méritée ;
 Et le Comte d'Essex , si grand , si renommé ,
 M'aimant avec excès pouvoit bien être aimé.
 C'est dire peu , j'ai beau n'être plus à moi-même ,
 Avec la même ardeur je sens que je vous aime ,
 Et que le changement où m'engage un époux ,
 Malgré ce que je dois , ne peut rien contre vous.
 Jugez combien mon sort est plus dur que le vôtre ,
 Vous n'êtes point forcé de brûler pour un autre ;
 Et quand vous me perdez , si c'est perdre un grand
 bien ,
 Du moins en m'oubliant vous pouvez n'aimer rien.
 Mais c'est peu que mon cœur , dans ma disgrâce-
 extrême ,
 Pour suivre son devoir , s'arrache à ce qu'il aime ;
 Il faut par un effort pire que le trépas ,
 Qu'il tâche à se donner à ce qu'il n'aime pas.
 Si la nécessité de vaincre pour ma gloire
 Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire ,
 Si vous en concevez la fatale rigueur ,
 Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.
 C'est pour vous conserver les bontés de la Reine ,
 Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine ;

De son amour pour vous elle m'a fait témoin,
Ménagez-en l'appui, vous en avez besoin.
Pour noircir, abaisser vos plus rares services,
Aux traits de l'imposture on joint mille artifices ;
Et l'honneur vous engage à ne rien oublier
Pour repousser l'outrage, & vous justifier.

L E C O M T E.

Et me justifier ? Moi ! ma seule innocence
Contre mes envieux doit prendre ma défense ;
D'elle-même on verra l'imposture avorter ;
Et je me ferois tort, si j'en pouvois douter.

L A D U C H E S S E.

Vous êtes grand, fameux, & jamais la victoire
N'a d'un sujet illustre assuré mieux la gloire ;
Mais plus dans un haut rang la faveur vous a mis ;
Plus la crainte de cheoir vous doit rendre soumis.
Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques,
Vous êtes accusé de révoltes publiques,
Avoir à main armée investi le Palais. . .

L E C O M T E.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais !
Vous épousez-le Duc, je l'apprends, & ma flamme
Ne peut vous empêcher de devenir sa femme.
Que ne sçus-je plutôt que vous m'alliez trahir !
En vain on vous auroit ordonné d'obéir,
J'aurois. . . Mais c'en est fait. Quoi que la Reine
 pense,
Je tairai les raisons de cette violence :
De mon amour pour vous le mystère éclairci,
Pour combler mes malheurs vous banniroit d'ici.

L A D U C H E S S E.

Mais vous ne songez pas que la Reine soupçonne
Qu'un complot si hardi regardoit sa Couronne.
Des témoins contre vous en secret écoutés,
Font pour vrais attentats passer des faussetés.

326 LE COMTE D'ESSEX,

Raleg prend leur rapport , & le lâche Cécile. . . .

LE COMTE.

L'un & l'autre eut toujours l'ame basse & servile ,
Mais leur malice en vain conspire mon trépas ,
La Reine me connoît , & ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

Ne vous y fiez point ; de vos froideurs pour elle
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle.

C'est par son ordre exprès qu'on s'instruit. . . .

LE COMTE.

L'orage , quel qu'il soit , ne fera que du bruit ,
La menace en est vaine , & trouble peu mon ame.

LA DUCHESSE.

Et si l'on vous arrête ?

LE COMTE.

On n'oseroit , Madame ;

Si l'on avoit tenté ce dangereux éclat ,
Le coup qui le peut suivre entraîneroit l'Etat.

LA DUCHESSE.

Quoique votre personne à la Reine soit chère ,
Gardez en la bravant d'augmenter sa colere ,
Elle veut vous parler , & si vous l'irritez ,
Je ne vous répond pas de toutes ses bontés.
C'est pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre ,
Qu'à ce triste entretien j'ai voulu me contraindre.
Du trouble de mes sens mon devoir alarmé
Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé ;
Mais m'étant fait déjà l'effort le plus funeste ,
Pour conserver vos jours je dois faire le reste ,
Et ne permettre pas. . .

LE COMTE.

Ah ! pour les conserver

Il étoit un moyen plus facile à trouver.

C'étoit en m'épargnant l'effroyable supplice

Où vous prévoyiez. . . Ciel ! quelle est votre injustice.

Vous redoutez ma perte , & ne la craignez pas
Quand vous avez signé l'arrêt de mon trépas.
Cet amour où mon cœur tout entier s'abandonne...

L A D U C H E S S E.

Comte , n'y pensez plus , ma gloire vous l'ordonne ;
Le refus d'un hymen par la Reine arrêté ,
Eût de notre secret trahi la sûreté.
L'orage est violent , pour calmer sa furie
Contraignez ce grand cœur , c'est moi qui vous en
prie ;
Et quand le mien pour vous soupire encor tout bas ;
Souvenez-vous de moi , mais ne me voyez pas.
Un penchant si flatteur... Adieu , je m'embarrasse ,
Et Cécile qui vient me fait quitter la place :

S C E N E I I I.

LE COMTE D'ESSEX, CECILE.

C E C I L E.

LA Reine m'a chargé de vous faire sçavoir
Que vous vous teniez prêt dans une heure à la voir.
Comme votre conduite a pu lui faire naître
Quelques légers soupçons que vous devez connoître ,
C'est à vous de penser aux moyens d'obtenir
Que son cœur alarmé consente à les bannir ;
Et je ne doute pas qu'il ne vous soit facile
De rendre à son esprit une assiette tranquille.
Sur quelque impression qu'il ait pu s'émouvoir ,
L'innocence auprès d'elle eut toujours tout pouvoir.
Je n'ai pu refuser cet avis à l'estime
Que j'ai pour un héros qui doit haïr le crime ,
Et me tiendrois heureux que sa sincérité
Contre vos ennemis fit votre sûreté.

Ce zele me surprend , il est noble & rare ;
 Et comme à m'accabler peut-être on se prépare ;
 Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux
 De pouvoir espérer un juge tel que vous ,
 J'en connois la vertu. Mais achevez de grace ,
 Vous devez être instruit de tout ce qui se passe.
 Ma haine à vos amis étant à redouter ,
 Quels crimes pour me perdre osent-ils inventer ?
 Et prêt d'être accusé , sur quelles impostures
 Ai-je pour y répondre à prendre des mesures ?
 Rien ne vous est caché , parlez , je suis discret ,
 Et j'ai quelque intérêt à garder le secret.

C E C I L E.

C'est reconnoître mal le zele qui m'engage
 A vous donner avis de prévenir l'orage.
 Si l'orgueil qui vous porte à des projets trop hauts ,
 Fait parmi vos vertus connoître des défauts ,
 Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la suite ,
 Ont droit de condamner votre aveugle conduite :
 Quoique leur sentiment soit différent du mien ,
 Ce sont gens sans reproche & qui ne craignent rien :

L E C O M T E.

Ces zélés pour l'Etat ont mérité sans doute
 Que sans mal juger d'eux la Reine les écoute ;
 J'y crois de la justice , & qu'enfin il en est
 Qui parlant contre moi parlent sans intérêt.
 Mais Raleg , mais Coban , mais vous-même peut-être

Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.
 Tant qu'on me laissera dans le poste où je suis ,
 Vos avarès desseins seront toujours détruits.
 Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes
 Par le redoublement des misères communes ;
 Et le peuple réduit à gémir , endurer
 Trouvera malgré vous peut-être à respirer.

C E C I L E.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vu faire ,
Montre assez qu'en effet que vous êtes populaire ;
Mais dans quelque haut rang que vous soyez placé ,
Souvent le plus heureux s'y trouve renversé.
Ce poste a ses périls.

L E C O M T E.

Je l'avouerai sans feindre ,
Comme il est élevé , tout m'y paroît à craindre ;
Mais quoique dangereux pour qui fait un faux pas ,
Peut-être encor si-tôt je ne tomberai pas ;
Et j'aurai tout loisir , après de longs outrages ,
D'apprendre qui je suis à des flatteurs à gages ,
Qui me voyant du crime ennemi trop constant ,
Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

C E C I L E.

Sur un avis donné. . . .

L E C O M T E.

L'avis m'est favorable ;
Mais comme l'amitié vous rend si charitable ,
Depuis quand , & sur quoi vous croyez-vous permis
De penser que le temps ait pu nous rendre amis ?
Est-ce que l'on m'a vu , par d'indignes foiblesses ,
Aimer les lâchetés , appuyer des bassesses ,
Et prendre le parti de ces hommes sans foi
Qui de l'art de trahir font leur unique emploi ?

C E C I L E.

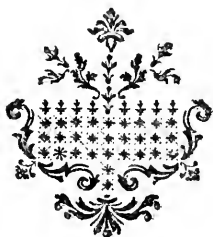
Je souffre par raison un discours qui m'outrage ;
Mais réduit à céder , au moins j'ai l'avantage
Que la Reine craignant les plus grands attentats ,
Vous traite de coupable , & ne m'accuse pas.

L E C O M T E.

Je sçais que contre moi vous animez la Reine ;
Peut-être à la séduire aurez-vous quelque peine ,
Et quand j'aurai parlé , tel qui noircit ma foi ,
Pour obtenir sa grace aura besoin de moi.

Agissons , il est temps , c'est trop faire l'esclave ;
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave ;
Et ne balançons plus , puisqu'il faut éclater ,
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

E L I S A B E T H , T I L N E Y.

E L I S A B E T H.

EN vain tu crois tromper la douleur qui m'accable ,
C'est parce qu'il me hait qu'il s'est rendu coupable ;
Et la belle Suffolc refusée à ses vœux ,
Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux.
Pour le justifier , ne dit point qu'il ignore
Jusqu'où va le poison dont l'ardeur me dévore.
Il a trop de ma bouche , il a trop de mes yeux
Appris qu'il est , l'ingrat , ce que j'aime le mieux.
Quand j'ai blâmé son choix , n'étoit-ce pas lui dire
Que je veux que son cœur pour moi seule soupire ?
Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué
Ce que par mes refus j'avois déjà marqué ?
Oui , de ma passion il sçait la violence ,
Mais l'exil de Suffolc l'arme pour sa vengeance ;
Au crime pour lui plaire il s'ose abandonner ,
Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

T I L N E Y.

Quelques justes soupçons que vous en puissiez prendre ,
J'ai peine contre vous à ne le pas défendre.
L'Erat qu'il a sauvé , sa vertu , son grand cœur ,
Sa gloire , ses exploits , tout parle en sa faveur.
Il est vrai qu'à vos yeux Suffolc cause sa peine ;
Mais , Madame , un sujet doit-il aimer sa Reine ?

332 LE COMTE D'ESSEX ;

Et quand l'amour naîtroit , a-t-il à triompher
Où le respect plus fort combat pour l'étouffer ?

E L I S A B E T H.

Ah ! contre la surprise où nous jettent ses charmes ,
La Majesté du rang n'a que de foibles armes.
L'amour par le respect dans un cœur enchaîné ,
Devient plus violent , plus il se voit gêné.
Mais le Comte en m'aimant n'auroit eu rien à craindre ,

Je lui donnois sujet de ne se point contraindre ;
Et c'est de quoi rougir , qu'après tant de bonté
Ses froideurs soient le prix que j'en ai mérité.

T I L N E Y.

Mais je veux qu'à vous seule il cherche enfin à plaire ;
De cette passion que faut-il qu'il espère ?

E L I S A B E T H.

Ce qu'il faut qu'il espère ? Et qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir , d'aimer , de soupirer ?
Triste & bizarre orgueil qui m'ôte à ce que j'aime !
Mon bonheur , mon repos s'immole au rang suprême ;
Et je mourrois cent fois plutôt que faire un Roi ,
Qui dans le Trône assis fut au - dessus de moi.
Je sçais que c'est beaucoup de vouloir que son ame
Brûle à jamais pour moi d'une inutile flamme ,
Qu'aimer sans espérance est un cruel ennui ;
Mais la part que j'y prends doit l'adoucir pour lui ;
Et lorsque par mon rang je suis tyrannisée ,
Qu'il le sçait , qu'il le voit , la souffrance est aisée.
Qu'il me plaigne , se plaigne , & content de m'aimer . . .
Mais que dis-je ? D'un autre il s'est laissé charmer ;
Et tant d'aveuglement suit l'ardeur qui l'entraîne ,
Que pour la satisfaire il veut perdre sa Reine.
Qu'il craigne cependant de me trop irriter ,
Je contrains ma colere à ne pas éclater ;
Mais quelquefois l'amour qu'un long mépris outrage ,
Las enfin de souffrir , se convertit en rage ,
Et je ne réponds pas . . .

S C E N E I I.

ELISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY;

E L I S A B E T H.

HE bien , Duchesse , à quoi
Ont pu servir les soins que vous prenez pour moi ?
Avez-vous vu le Comte , & se rend-il traitable ?

L A D U C H E S S E.

Il fait voir un respect pour vous inviolable ;
Et si vos intérêts ont besoin de son bras ,
Commandez , le péril ne l'étonnera pas ;
Mais il ne peut souffrir sans quelque impatience
Qu'on ose auprès de vous noircir son innocence ;
Le crime , l'attentat sont des noms pleins d'horreur
Qui mettent dans son ame une noble fureur ;
Il se plaint qu'on l'accuse , & que sa Reine écoute
Ce que des imposteurs...

E L I S A B E T H.

Je lui fais tort sans doute ;
Quand jusqu'en mon Palais il ose m'assiéger ,
Sa révolte n'est rien , je la dois négliger ;
Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence ,
Marque dans ses projets la plus haute innocence.
Ciel ! faut-il que ce cœur qui se sent déchirer ,
Contre un sujet ingrat tremble à se déclarer ?
Que ma mort qu'il résout me demandant la sienne ;
Une indigne pitié m'étonne , me retienne ,
Et que toujours trop foible , après sa lâcheté
Je n'ose mettre enfin ma gloire en sûreté ?

334 LE COMTE D'ESSEX,

Si l'amour une fois laisse place à la haine ,
 Il verra ce que c'est que d'outrager sa Reine ;
 Il verra ce que c'est que de s'être caché
 Cet amour où pour lui mon cœur s'est relâché.
 J'ai souffert jusqu'ici , malgré ces injustices ,
 J'ai toujours contre moi fait parler ses services ;
 Mais puisque son orgueil va jusqu'aux attentats ,
 Il faut en l'abaissant étonner les ingrats ;
 Il faut à l'univers qui me voit , me contempler ,
 D'une juste rigueur donner un grand exemple ;
 Il cherche à m'y contraindre , il le veut , c'est assez.

L A D U C H E S S E.

Quoi , pour ses ennemis vous vous intéressez ,
 Madame ? Ignorez - vous que l'éclat de sa vie
 Contre le rang qu'il tient arme en secret l'envie ?
 Coupable en apparence. . . .

E L I S A B E T H.

Ah ! dites en effet ,
 Les témoins sont ouïs , son procès est tout fait ;
 Et si je veux enfin cesser de le défendre ,
 L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
 Qu'il y songe , autrement. . . .

L A D U C H E S S E.

Hé quoi , ne peut - on pas
 L'avoir rendu suspect sur de faux attentats ?

E L I S A B E T H.

Ah , plutôt au Ciel ! Mais non , les preuves sont trop
 fortes.

N'a - t - il pas du Palais voulu forcer les portes ?
 Si le Peuple qu'en foule il avoit attiré ,
 Eût appuyé sa rage , il s'en fût emparé.
 Plus de Trône pour moi , l'ingrat s'en rendoit maître.

L A D U C H E S S E.

On n'est pas criminel toujours pour le paroître.

Mais je veux qu'il le soit ; ce cœur de lui charmé
réfoudra-t-il sa mort ? Vous l'avez tant aimé !

E L I S A B E T H.

Ah ! cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'estime ;
M'en faire souvenir , c'est redoubler son crime.
A ma honte , il est vrai , je le dois confesser ,
Je sentis , j'eus pour lui... Mais que sert d'y penser ?
Suffole me l'a ravi , Suffole qu'il me préfère
Lui demande mon sang , le lâche veut lui plaire.
Ah ! pourquoi dans les maux où l'amour m'exposoit ,
N'ai-je fait que bannir celle qui les caufoit ?
Il falloit , il falloit à plus de violence
Contre cette rivale enhardir ma vengeance.
Ma douceur a nourri son criminel espoir.

L A D U C H E S S E.

Mais cet amour sur elle eut-il quelque pouvoir ?
Vous a-t-elle trahie , & d'une ame infidelle
Excité contre vous....

E L I S A B E T H.

Je souffre tout par elle ;
Elle s'est fait aimer , elle m'a fait haïr ,
Et c'est avoir plus fait cent fois que me trahir.

L A D U C H E S S E.

Je n'ose m'opposer... Mais Cécile s'avance.

S C E N E I I I.

E L I S A B E T H , L A D U C H E S S E ,
C E C I L E , T I L N E Y.

C E C I L E.

ON ne pouvoit user de plus de diligence ,
Madame , on a du Comte examiné le scing ,
Les écrits sont de lui , nous connoissons sa main ,

336 LE COMTE D'ESSEX;

Sur un secours offert toute l'Irlande est prête
A faire au premier ordre éclater la tempête ;
Et vous verrez dans peu renverser tout l'Etat ;
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ELISABETH à la Duchesse.

Garderez-vous encor le zèle qui l'excuse ?
Vous le voyez. —

L A D U C H E S S E.

Je vois que Cécile l'accuse ;
Dans un projet coupable il le fait affermi ;
Mais j'en connois la cause , il est son ennemi.

C E C I L E.

Moi , son ennemi ?

L A D U C H E S S E.

Vous.

C E C I L E.

Oui , je le suis des traîtres
Dont l'orgueil téméraire attende sur leurs maîtres ;
Et tant qu'entre mes mains leur salut sera mis ,
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

L A D U C H E S S E.

Le Comte cependant n'a pas si peu de gloire ,
Que vous dussiez si-tôt en perdre la mémoire ;
L'Etat pour qui cent fois on vit armer son bras ,
Lui doit peut-être assez pour ne l'oublier pas.

C E C I L E.

S'il s'est voulu d'abord montrer sujet fidele ,
La Reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle ;
Et plus elle estima ses rares qualités ,
Plus elle doit punir qui trahit ses bontés.

L A D U C H E S S E.

Si le Comte périt , quoi que l'envie en pense ,
Le coup qui le perdra punira l'innocence.
Jamais du moindre crime...

ELISABETH.

Hé bien , on le verra,

(à Cécile.)

Assemblez le Conseil , il en décidera ,

Vous attendrez mon ordre.

S C E N E I V.

E L I S A B E T H , L A D U C H E S S E.

L A D U C H E S S E.

A H ! que voulez - vous faire ;
Madame ? En croyez - vous toute votre colere ?
Le Comte...

E L I S A B E T H.

Pour ses jours n'ayez aucun souci.
Voici l'heure donnée , il va se rendre ici :
L'amour que j'eus pour lui le-fait son premier juge ,
Il peut y rencontrer un assuré refuge ;
Mais si dans son orgueil il ose persister ,
S'il brave cet amour , il doit tout redouter.
Je suis lasse de voir...



S C E N E V.

ELISABETH, LA DUCHESSE;
L I L N E Y.

T I L N E Y.

LE Comte est là, Madame.

E L I S A B E T H.

Qu'il entre. Quels combats troublent déjà mon ame !
C'est lui de mes bontés qui doit chercher l'appui ;
Le péril le regarde , & je crains plus que lui.

S C E N E VI.

ELISABETH, LE COMTE D'ESSEX,
LA DUCHESSE, TILNEY.

E L I S A B E T H.

Comte , j'ai tout appris , & je vous parle inf-
truite

De l'abyme où vous jette une aveugle conduite ;
J'en sçais l'égarement , & par quels intérêts
Vous avez jusqu'au Trône élevé vos projets.
Vous voyez qu'en faveur de ma premiere estime ;
Nommant également le plus énorme crime ,
Il ne tiendra qu'à vous que de vos attentats
Votre Reine aujourd'hui ne se souviene pas.
Pour un si grand effort qu'elle offre de se faire ;
Tout ce qu'elle demande est un aveu sincere,

S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop oser ,
Songez qu'on risque tout à me le refuser ;
Que quand trop de bonté fait agir ma clémence ,
Qui l'ose dédaigner doit craindre ma vengeance ;
Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop haut ,
Et qu'un mot prononcé vous met sur l'échafaud.

L E C O M T E.

Madame , vous pouvez résoudre de ma peine ,
Je connois ce que doit un sujet à sa Reine ,
Et sçais trop que le Trône où le Ciel vous fait scoir ,
Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir.
Quoi que d'elle par vous la calomnie ordonne ,
Elle m'est odieuse , & je vous l'abandonne.
Dans l'état déplorable où sont réduits mes jours ,
Ce sera m'obliger que d'en rompre le cours ;
Mais ma gloire qu'attaque une lâche imposture ,
Sans indignation n'en peut souffrir l'injure.
Elle est assez à moi pour me laisser en droit
De voir avec douleur l'affront qu'elle reçoit.
Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre ,
Si pour l'état tremblant la suite en est à craindre ,
C'est à voir des flatteurs s'efforcer aujourd'hui ,
En me rendant suspect , d'en abattre l'appui.

E L I S A B E T H.

La fierté qui vous fait étaler vos services ,
Donne de la vertu d'assez foibles indices ;
Et si vous m'en croyez , vous chercherez en moi
Un moyen plus certain...

L E C O M T E.

Madame , je le voi.
Des traîtres , des méchans accoutumés au crime
M'ont par leurs faussetés arraché votre estime ;
Et toute ma vertu contre leur lâcheté
S'offre en vain pour garant de ma fidélité.
Si de la démentir j'avois été capable ,
Sans rien craindre de vous , vous m'auriez vu cou-
pable,

C'est au Trône , où peut-être on m'eût laissé monter ,

Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.
 J'aurois , en m'élevant à ce degré sublime ;
 Justifié ma faute en commettant le crime ;
 Et la ligue qui cherche à me perdre innocent ;
 N'eût vu mes attentats qu'en les applaudissant.

E L I S A B E T H.

Et n'as-tu pas , perfide , armant la populace ;
 Essayé , mais en vain , de te mettre en ma place ?
 Mon Palais investi ne te convainc-t-il pas
 Du plus grand , du plus noir de tous les attentats ?
 Mais dis-moi , car enfin le courroux qui m'anime
 Ne peut faire céder ma tendresse à ton crime ;
 Et si par sa noirceur je tâche à t'étonner ,
 Je ne te la fais voir que pour te pardonner.
 Pourquoi vouloir ma perte , & qu'avoit fait ta Reine
 Qui dût à sa ruine intéresser ta haine ?
 Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur ,
 Lorsque j'ai mis obstacle au penchant de ton cœur.
 Suffisoit t'avoit charmé ; mais si tu peux te plaindre
 Qu'apprenant cet amour , j'ai tâché de l'éteindre ,
 Songe à quel prix , ingrat , & par combien d'hon-
 neurs

Mon estime a sur toi répandu mes faveurs ;
 C'est peu dire qu'estime , & tu l'a pu connoître ;
 Un sentiment plus fort de mon cœur fut le maître :
 Tant de Princes , de Rois , de Héros méprisés ,
 Pour qui , cruel , pour qui les ai-je refusés ?
 Leur hymen eût sans doute acquis à mon Empire
 Ce comble de puissance où l'on sçait que j'aspire ;
 Mais quoi qu'il m'assurât , ce qui m'ôtoit à toi
 Ne pouvoit rien avoir de sensible pour moi.
 Ton cœur dont je tenois la conquête si chère ,
 Etoit l'unique bien capable de me plaire ;
 Et si l'orgueil du Trône eût pu me le souffrir ,
 Je t'eusse offert ma main afin de l'acquérir.

Espere , & tâche à vaincre un scrupule de gloire
 Qui combattant mes vœux , s'oppose à ta victoire ;
 Mérite par tes soins que mon cœur adouci
 Consente à n'en plus croire un importun souci ;
 Fais qu'à ma passion je m'abandonne entière ;
 Que cette Elisabeth si hautaine , si fiere ,
 Elle à qui l'Univers ne sçauroit reprocher
 Qu'on ait vu son orgueil jamais se relâcher ,
 Cesse enfin , pour te mettre où son amour t'appelle ,
 De croire qu'un sujet ne soit pas digne d'elle.
 Quelquefois à céder ma fierté se résout ;
 Que sçais - tu si le temps n'en viendra pas à bout ?
 Que sçais - tu...

L E C O M T E.

Non , Madame , & je puis vous le dire ,
 L'estime de ma Reine à mes vœux doit suffire ;
 Si l'amour la portoit à des projets trop bas ,
 Je trahirois sa gloire à ne l'empêcher pas.

E L I S A B E T H.

Ah ! je vois trop jusqu'où la tienne se ravale ;
 Te Trône te plairoit , mais avec ma rivale ;
 Quelque appas qu'ait pour toi l'ardeur qui te séduit ;
 Prends - y garde , ta mort en peut être le fruit.

L E C O M T E.

En perdant votre appui , je me vois sans défense ,
 Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence ;
 Et si pour contenter quelque ennemi secret ,
 Vous souhaitez mon sang , je l'offre sans regret.

E L I S A B E T H.

Va , c'en est fait , il faut contenter ton envie ,
 A ton lâche destin j'abandonne ta vie ,
 Et consens , puisqu'en vain je tâche à te sauver ,
 Que sans voir... Tremble , ingrat , que je n'ose
 achever ;

Ma bonté qui toujours s'obstine à te défendre ,
 Pour la dernière fois cherche à se faire entendre :

342 LE COMTE D'ESSEX,

Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter ,
Le pardon s'est offert , tu le peux accepter ;
Mais si...

LE COMTE.

J'accepterois un pardon ? Moi , Madame !

ELISABETH.

Il blesse , je le vois , la fierté de ton ame ;
Mais s'il te fait souffrir , il falloit prendre soin
D'empêcher que jamais tu n'en eusses besoin ;
Il falloit , ne suivant que de justes maximes ,
Rejeter...

LE COMTE.

Il est vrai , j'ai commis de grands crimes ,
Et ce que sur les mers mon bras a fait pour vous ,
Me rend digne en effet de tout votre courroux.
Vous le sçavez , Madame , & l'Espagne confuse
Justifie un vainqueur que l'Angleterre accuse.
Ce n'est pas pour vanter mes trop heureux exploits
Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'ose joindre ma voix.
Tout autre pour sa Reine employant son courage ,
En même occasion eût eu même avantage ;
Mon bonheur a tout fait , je le crois , mais enfin
Ce bonheur eût ailleurs assuré mon dessein ;
Ailleurs , si l'imposture eût conspiré ma honte ,
On n'auroit pas souffert qu'on osât...

ELISABETH.

Hé bien , Comte ,
Il faut faire juger dans la rigueur des loix
La récompense due à ces rares exploits.
Si j'ai mal reconnu vos importans services ,
Vos Juges n'auront pas les mêmes injustices ,
Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
Tant de preuves de zele & de fidélité.

SCENE VII.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

AH! Comte, voulez-vous, en dépit de la Reine ;
De vos accusateurs servir l'injuste haine ,
Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu ,
Si vous souffrez l'arrêt qui peut être rendu ?
Quels Juges avez-vous pour y trouver asyle ?
Ce sont vos ennemis , c'est Raleg , c'est Cecile ;
Et pouvez - vous penser qu'en ce péril pressant
Qui cherche votre mort vous déclare innocent ?

LE COMTE.

Quoi , sans m'intéresser pour ma gloire flétrie ;
Je me verrai traiter de traître à ma patrie ?
S'il est dans ma conduite une ombre d'attentat ;
Votre hymen fit mon crime , il touche peu l'Etat ;
Vous sçavez là - dessus quelle est mon innocence ,
Et ma gloire avec vous étant en assurance ,
Ce que mes ennemis en voudront présumer ,
Quoi qu'ose leur fureur , ne sçauroit m'alarmer.
Leur imposture enfin se verra découverte ,
Et tout méchans qu'ils sont , s'ils résolvent ma perte ,
Assemblés pour l'arrêt qui doit me condamner ,
Ils trembleront peut - être avant que le donner.

LA DUCHESSE.

Si l'éclat qu'au Palais mon hymen vous fit faire
Me faisoit craindre seul un arrêt trop sévere ,
Je pourrois de ce crime affranchir votre foi ,
En déclarant l'amour que vous eûtes pour moi ;

344 LE COMTE D'ESSEX,

Mais des témoins ouïs sur ce qu'avec l'Irlande
On veut que vous ayiez...

LE COMTE.

La faute n'est pas grande ;
Et pourvu que nos feux à la Reine cachés
Laiſſent à mes jours ſeuls mes malheurs attachés....

LA DUCHESSE.

Quoi , vous craignez l'éclat de nos flammes ſecret-
tes ?

Ce péril vous étonne , & c'eſt vous qui le faites ?
La Reine qui ſe rend ſans rien examiner ,
Si vous y conſentez , vous veut tout pardonner.
C'eſt vous , qui reſuſant...

LE COMTE.

N'en parlons plus , Madame :
Qui reçoit un pardon , ſouffre un ſoupçon infame ;
Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaiſſer
A l'indigne priere où l'on me veut forcer.

LA DUCHESSE.

Ah ! ſi de quelque eſpoir je puis flatter ma peine ;
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la Reine.
Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous
Tâcher , malgré vous-même , à vaincre ſon cour-
roux.

Mais ſi je n'obtiens rien , ſongez que votre vie
Depuis long-temps en butte aux fureurs de l'envie ,
Me coûte aſſez déjà pour ne mériter pas
Que cherchant à mourir vous cauſiez mon trépas ,
C'eſt vous en dire trop. Adieu , Comte.

LE COMTE.

Ah , Madame !

Après que vous avez deſeſpéré ma flamme ,
Par quel ſoin de mes jours... Quoi , me quitter
ainſi ?

SCÈNE VIII.

LE COMTE, CROMMER, SUITE.

CROMMER.

C'Est avec déplaisir que je paroiss ici ;
Mais un ordre cruel, dont tout mon cœur soupire.

LE COMTE.

Quelque fâcheux qu'il soit, vous pouvez me le dire.

CROMMER.

J'ai chargé...

LE COMTE.

Hé bien, de quoi ? Parlez sans hésiter.

CROMMER.

De prendre votre épée, & de vous arrêter.

LE COMTE.

Mon épée ?

CROMMER.

A cet ordre il faut que j'obéisse.

LE COMTE.

Mon épée ? Et l'outrage est joint à l'injustice ?

CROMMER.

Ce n'est pas sans raison que vous vous étonnez,
J'obéis à regret, mais je le dois.

LE COMTE *lui donnant son épée.*

Prenez.

Vous avez dans vos mains ce que toute la terre

A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

Marchons ; quelque douleur que j'en puisse sentir,

La Reine veut se perdre, il faut y consentir.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

ELISABETH, CECILE, TILNEY.

E L I S A B E T H.

LE Comte est condamné?

C E C I L E.

C'est à regret, Madame,

Qu'on voit son nom terni par un arrêt infame.
 Ses Juges l'en ont plaint ; mais tous l'ont à la fois
 Connu si criminel, qu'ils n'ont eu qu'une voix.
 Comme pour affoiblir toutes nos procédures
 Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures,
 Ravi, s'il se pouvoit, de le favoriser,
 J'ai de son jugement voulu me récuser.
 La Loi le défendoit, & c'est malgré moi-même
 Que j'ai dit mon avis dans le Conseil suprême,
 Qui confus des noirceurs de son lâche attentat,
 A cru devoir sa tête au repos de l'Etat.

E L I S A B E T H.

Ainsi sa perfidie a paru manifeste ?

C E C I L E.

Le coup pour vous, Madame, alloit être funeste ;
 Du Comte de Tiron, de l'Irlandois suivi,
 Il en vouloit au Trône, & vous l'auroit ravi.

E L I S A B E T H.

Ah ! Je l'ai trop connu, lors que la populace
 Seconda contre moi son insolente audace,
 A m'ôter la Couronne il croyoit l'engager.
 Quelle excuse à ce crime, & par où s'en purger ?
 Qu'a-t-il répondu ?

C E C I L E.

Lui? Qu'il n'avoit rien à dire ,
Que pour toute défense il nous devoit suffire
De voir ses grands exploits pour lui s'intéresser ,
Et que sur ses témoins on pouvoit prononcer.

E L I S A B E T H.

Quel orgueil ! quoi , tout prêt à voir lancer la foudre ,

Au moindre repentir il ne peut se résoudre ?
Soumis à ma vengeance il brave mon pouvoir ?
Il ose...

C E C I L E.

Sa fierté ne se peut concevoir.

On eût dit , à le voir plein de sa propre estime ;
Que ses Juges étoient coupables de son crime ,
Et qu'ils craignoient de lui dans ce pas hasardeux
Ce qu'il avoit l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

E L I S A B E T H.

Cependant il faudra que cet orgueil s'abaisse ;
Il voit , il voit l'état où son crime le laisse.
Le plus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

C E C I L E.

Un coup si rigoureux ne l'a point étonné.
Comme alors on conserve une inutile audace ;
J'ai voulu le réduire à vous demander grace.
Que ne m'a-t-il point dit ? J'en rougis , & me tais ;

E L I S A B E T H.

Ah ! quoiqu'il la demande , il ne l'aura jamais.
De moi tantôt sans peine il l'auroit obtenue ,
J'étois encor pour lui de bonté prévenue ;
Je voyois à regret qu'il voulût me forcer
A souhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer ;
Mon bras lent à punir suspendoit la tempête ;
Il me pousse à l'éclat , il payera de sa tête.
Donnez bien ordre à tout ; pour empêcher sa mort ;
Le peuple qui la craint peut faire quelque effort ;

348 LE COMTE D'ESSEX,

Il s'en est fait aimer , prévenez ces alarmes ;
Dans les lieux les moins sûrs faites prendre les ar-
mes.

N'oubliez rien , allez.

C E C I L E.

Vous connoissez ma foi ,
Je réponds des mutins ; reposez-vous sur moi.

S C E N E I I.

E L I S A B E T H , T I L N E Y.

E L I S A B E T H.

ENfin , perfide , enfin ta perte est résolue ;
C'en est fait , malgré-moi , toi-même l'as conclue :
De ma lâche pitié tu craignois les effets ,
Plus de grace , tes vœux vont être satisfaits.
Ma tendresse emportoit une indigne victoire ,
Je l'étouffe , il est temps d'avoir soin de ma gloire ;
Il est temps que mon cœur justement irrité
Instruise l'univers de toute ma fierté.
Quoi , de ce cœur séduit appuyant l'injustice ,
De tes noirs attentats tu l'auras fait complice ,
J'en sçaurai le coup prêt d'éclater , le verrai ,
Tu m'auras dédaignée , & je le souffrirai ?
Non , puisqu'en moi toujours l'amante te fit peine ;
Tu le veux , pour te plaire il faut paroître Reine ,
Et reprendre l'orgueil que j'osois oublier ,
Pour permettre à l'amour de te justifier.

T I L N E Y.

A croire cet orgueil peut-être un peu trop prompte ;
Vous avez consenti qu'on ait jugé le Comte :
On vient de prononcer l'arrêt de son trépas ,
Chacun tremble pour lui , mais il ne mourra pas.

E L I S A B E T H.

Il ne mourra pas , lui ? non , crois-moi , tu t'abuses ,
Tu sçais son attentat ; est-ce que tu l'excuses ,
Et que de son arrêt blâmant l'indignité ,
Tu crois qu'il soit injuste ou trop précipité ?
Penses-tu , quand l'ingrat contre moi se déclare ,
Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare ,
Et que je venge trop , en le laissant périr ,
Ce que par ses dédains l'amour m'a fait souffrir ?

T I L N E Y.

Que cet arrêt soit juste ou donné par l'envie ,
Vous l'aimez : cet amour lui sauvera la vie ;
Il tient vos jours aux siens si fortement unis ,
Que par le même coup on les verroit finis.
Votre aveugle colere en vain vous le déguise ,
Vous pleureriez la mort que vous auriez permise ;
Et le sanglant éclat qui suivroit ce courroux ,
Vengeroit vos malheurs moins sur lui que sur vous :

E L I S A B E T H.

Ah ! cruelle ! pourquoi fais-tu trembler ma haine ?
Est-ce une passion indigne d'une Reine ?
Et l'amour qui me veut empêcher de régner ,
Ne se lasse - t-il point de se voir dédaigner ;
Que me sert qu'au dehors redoutable ennemie ,
Je rende par la paix ma puissance affermie ,
Si mon cœur au-dedans tristement déchiré ,
Ne peut jouir du calme où j'ai tant aspiré ?
Mon bonheur semble avoir enchaîné la victoire ;
J'ai triomphé par-tout , tout parle de ma gloire ;
Et d'un sujet ingrat ma pressante bonté
Ne peut , même en priant , réduire la fierté.
Par son fatal arrêt plus que lui condamnée ,
A quoi te résous - tu , Princesse infortunée ?
Laisseras - tu périr sans pitié , sans secours ,
Le soutien de ta gloire & l'appui de tes jours ?

T I L N E Y.

Ne pouvez-vous pas tout ? Vous pleurez !

350 LE COMTE D'ESSEX,
ELISABETH.

Oui , je pleure ;
Et sens bien que s'il meurt , il faudra que je meure.
O vous , Rois , que pour lui ma flamme a négligés ,
Jettez les yeux sur moi , vous êtes bien vengés ;
Une Reine intrépide au milieu des alarmes ,
Tremblante pour l'amour , ose verser des larmes.
Encor s'il étoit sûr que ces pleurs répandus ,
En me faisant rougir , ne fussent pas perdus ,
Que le lâche pressé du vif remords que donne...
Qu'en penses-tu ? dis-moi , le plus hardi s'étonne ?
L'image de la mort dont l'appareil est prêt ,
Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.
Réduit à voir sa tête expier son offense ,
Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence ;
Que sûr que mes bontés passent ses attentats...

T I L N E Y.

Il doit y recourir ; mais s'il ne le fait pas ?
Ce Comte est fier , Madame.

E L I S A B E T H.

Ah ! tu me désespères ;
Quoi qu'osent contre moi ses projets téméraires ,
Dût l'Etat par ma chute en être renversé ,
Qu'il fléchisse , il suffit , j'oublierai le passé.
Mais quand toute attachée à retenir la foudre ,
Je frémis de le perdre , & tremble à m'y résoudre ;
Si me bravant toujours , il ose m'y forcer ,
Moi Reine , lui sujet , puis-je m'en dispenser ?
Sauvons - le malgré lui : parle , & fais qu'il te croie :
Vois - le , mais cache lui que c'est moi qui t'envoie ;
Et ménageant ma gloire en t'expliquant pour moi ,
Peins - lui mon cœur sensible à ce que je lui doi :
Fais - lui voir qu'à regret j'abandonne sa tête ,
Qu'au plus foible remords sa grace est toute prête ;
Et si pour l'ébranler il faut aller plus loin ,
Du soin de mon amour fais ton unique soin ;

Laisse , laisse ma gloire , & dis-lui que je l'aime ,
 Tout coupable qu'il est , cent fois plus que moi-même ,

Qu'il n'a , s'il veut finir mes déplorables jours ,
 Qu'à souffrir que des siens on arrête le cours.
 Presse , prie , offre tout pour fléchir son courage ;
 Enfin si pour ta Reine un vrai zele t'engage ,
 Par crainte , par amour , par pitié de mon sort ,
 Obtiens , qu'il se pardonne & s'arrache à la mort ;
 L'empêchant de périr tu m'auras bien servie.
 Je ne te dis plus rien , il y va de ma vie ,
 Ne perds point de temps , cours , & me laisse écouter
 Ce que pour sa défense un ami vient tenter.

S C E N E I I I.

ELISABETH , LE COMTE
 DE SALSBURY.

S A L S B U R Y.

MAdame , pardonnez à ma douleur extrême ;
 Si paroissant ici pour un autre moi-même ,
 Tremblant , saisi d'effroi , pour vous , pour vos Etats ;
 J'ose vous conjurer de ne vous perdre pas.
 Je n'examine point quel peut être le crime ;
 Mais si l'arrêt donné vous semble légitime ,
 Vous le paroîtra-t-il , quand vous daignerez voir
 Par un funeste coup quelle tête il fait cheoir ?
 C'est ce fameux héros dont cent fois la victoire
 Par les plus grands exploits a consacré la gloire ;
 Dont par-tout le destin fut si noble & si beau ,
 Qu'on livre entre les mains d'un infame bourreau.
 Après qu'à sa valeur que chacun idolâtre ,
 L'univers avec pompe a servi de théâtre ,

352 LE COMTE D'ESSEX,

Pourrez-vous consentir qu'un échafaud dressé
Montre à tous de quel prix il est récompensé ?
Quand je viens vous marquer son mérite & sa peine ;
Ce n'est point seulement l'amitié qui m'amène ,
C'est l'Etat désolé , c'est votre Cour en pleurs ,
Qui perdant son appui tremble de ses malheurs.
Je sçais qu'en sa conduite il eut quelque imprudence ;
Mais le crime toujours ne suit pas l'apparence ;
Et dans le rang illustre où ses vertus l'ont mis ,
Estimé de sa Reine , il a des ennemis.
Pour lui , pour vous , pour nous , craignez les ar-
tices

De ceux qui de sa mort se rendent les complices ;
Songez que la clémence a toujours eu ses droits ,
Et quelle est la vertu la plus digne des Rois.

E L I S A B E T H.

Comte de Salsbury , j'estime votre zele ,
J'aime à vous voir ami généreux & fidele ;
Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt
Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt.
J'en sens ainsi que vous une douleur extrême ,
Mais je dois à l'Etat encor plus qu'à moi-même.
Si j'ai laissé du Comte éclaircir le forfait ,
C'est lui qui m'a forcée à tout ce que j'ai fait.
Prête à tout oublier , s'il m'avouoit son crime ;
On le sçait , j'ai voulu lui rendre mon estime ;
Ma bonté n'a servi qu'à redoubler l'orgueil
Qui des ambitieux est l'ordinaire écueil :
Des soins qu'il m'a vu prendre à détourner l'orage ;
Quoique sûr d'y périr , il s'est fait un outrage.
Si sa tête me fait raison de sa fierté ,
C'est sa faute , il aura ce qu'il a mérité.

S A L S B U R Y.

Il mérite sans doute une honteuse peine ,
Quand sa fierté combat les bontés de sa Reine.
Si quelque chose en lui vous peut , vous doit blesser ;
C'est l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaisser ,

Cet orgueil qu'il veut croire au péril de sa vie ;
 Mais pour être trop fier , vous a-t-il moins servi ?
 Vous a-t-il moins montré dans cent & cent combats
 Que pour vous il n'est rien d'impossible à son bras ?
 Par son sang prodigué , par l'éclat de sa gloire ,
 Daignez , s'il vous en reste encor quelque mémoire ,
 Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui ,
 Le pardon qu'à genoux je demande pour lui.
 Songez que si jamais il vous fut nécessaire ,
 Ce qu'il a déjà fait , il peut encor le faire ,
 Et que nos ennemis tremblans , désespérés
 N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le perdrez.

E L I S A B E T H.

Je le perds à regret , mais enfin je suis Reine ,
 Il est sujet , coupable , & digne de sa peine ;
 L'arrêt est prononcé , Comte , & tout l'Univers
 Va sur lui , va sur moi tenir les yeux ouverts.
 Quand la seule fierté dont vous blâmez l'audace ,
 M'auroit fait souhaiter qu'il m'eût demandé grace ,
 Si par-là de la mort il a pu s'affranchir ,
 Dédaignant de le faire , est-ce à moi de fléchir ?
 Est-ce à moi d'endurer qu'un sujet téméraire
 A d'impuissans éclats réduise ma colere ,
 Et qu'il puisse , à ma honte , apprendre à l'avenir
 Que j'ai connu son crime & n'osai le punir ?

S A L S B U R Y.

On parle de révolte & de ligues secrètes ;
 Mais , Madame , on se sert de lettres contrefaites ;
 Les témoins par Cécile ouïs , examinés ,
 Sont témoins que peut-être on aura subornés ;
 Le Comte les récuse & quand je le soupçonne....

E L I S A B E T H.

Le Comte est condamné ; si son arrêt l'étonne ,
 S'il a pour l'affoiblir quelque chose à tenter ,
 Qu'il rentre en son devoir , on pourra l'écouter.
 Allez , mon juste orgueil que son audace irrite
 Peut faire grace encor , faites qu'il la mérite.

S C E N E I V.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

Venez , venez , Duchesse , & plaignez mes ennuis ,

Je cherche à pardonner , je le veux , je le puis ;
 Et je tremble toujours qu'un obstiné coupable ,
 Lui-même contre moi ne soit inexorable.
 Ciel , qui me fis un cœur & si noble & si grand ,
 Ne le devois-tu pas former indifférent ?
 Falloit-il qu'un ingrat , aussi fier que la Reine ,
 Me donnant tant d'amour , fût digne de ma haine !
 Ou si tu résolvois de m'en laisser trahir ,
 Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr ?
 Si ce funeste arrêt n'ébranle point le Comte ,
 Je ne puis éviter ou ma perte ou ma honte ,
 Je périrai par sa mort ; & le voulant sauver ,
 Le lâche impunément aura sçu me braver.
 Que je suis malheureuse !

LA DUCHESSE.

On est sans doute à plaindre ;
 Quand on hait la rigueur , & qu'on s'y voit contraindre ;
 Mais si le Comte osoit , tout condamné qu'il est ,
 Plutôt que son pardon accepter son arrêt ,
 Au moins de ses desseins , sans le dernier supplice ,
 La prison vous pourroit. . .

ELISABETH.

Non , je veux qu'il fléchisse ,
 Il y va de ma gloire , il faut qu'il cede.

Hélas !

Je crains qu'à vos bontés il ne se rende pas ,
Que voulant abaisser ce courage invincible ,
Vos efforts...

E L I S A B E T H.

Ah ! j'en sçais un moyen infailible ;
Rien n'égale en horreur ce que j'en souffrirai ;
C'est le plus grand des maux , peut-être j'en mourrai.
Mais si toujours d'orgueil son audace est suivie ,
Il faudra le sauver aux dépens de ma vie ;
M'y voilà résolue. O vœux mal exaucés !
O mon cœur , est-ce ainsi que vous me trahissez ?

L A D U C H E S S E.

Votre pouvoir est grand , mais je connois le Comte ,
Il voudra....

E L I S A B E T H.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte ,
Je le sçais ; mais enfin je vaincrai sans effort ,
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.
Il adore Suffolc , c'est elle qui l'engage
A lui faire raison d'un exil qui l'outrage.
Quoi que coûte à mon cœur ce funeste dessein ,
Je veux , je souffrirai qu'il lui donne la main ;
Et l'ingrat qui m'oppose une fierté rebelle ,
Sûr enfin d'être heureux , voudra vivre pour elle.

L A D U C H E S S E.

Si par-là seulement vous croyez le toucher ;
Apprenez un secret qu'il ne faut plus cacher.
De l'amour de Suffolc vainement alarmée ,
Vous la punîtes trop , il ne l'a point aimée ;
C'est moi seule , ce sont mes criminels appas ,
Qui surprirent son cœur que je n'attaquois pas.
Par devoir , par respect , j'eus beau vouloir éteindre
Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre :
Confuse de ses vœux , j'eus beau lui résister ,
Comme l'amour se flatte , il voulut se flatter ;

356 LE COMTE D'ESSEX,

Il crut que la pitié pourroit tout sur votre ame ,
 Que le temps vous rendroit favorable à sa flamme ;
 Et quoiqu'enfin pour lui Suffole fût sans appas ,
 Il feignit de l'aimer pour ne m'exposer pas.
 Son exil étonna son amour téméraire ;
 Mais si mon intérêt le força de se taire ,
 Son cœur dont la contrainte irritoit les desirs ,
 Ne m'en donna pas moins ses plus ardens soupirs.
 Par moi qui l'usurpai vous en fûtes bannie :
 Je vous nuisis , Madame , & je m'en suis punie.
 Pour vous rendre les vœux que j'osois détourner ,
 On demanda ma main , je la voulus donner ;
 Eloigné de la Cour , il sçut cette nouvelle ,
 Il revient furieux , rend le peuple rebelle ,
 S'en fait suivre au Palais dans le moment fatal
 Que l'hymen me livroit au pouvoir d'un rival ;
 Il venoit l'empêcher , & c'est ce qu'il vous cache.
 Voilà par où le crime à sa gloire s'attache ;
 On traite de révolte un fier emportement ,
 Pardonnable peut-être aux ennuis d'un amant.
 S'il semble un attentat , s'il en a l'apparence ,
 L'aveu que je vous fais prouve son innocence.
 Enfin , Madame , enfin , par tout ce qui jamais
 Put surprendre , toucher , enflammer vos souhaits ;
 Par les plus tendres vœux dont vous fûtes capable ,
 Par lui-même , pour vous l'objet le plus aimable ,
 Sur des témoins suspects qui n'ont pu l'étonner ,
 Ses Juges à la mort l'ont osé condamner.
 Accordez - moi ses jours pour prix du sacrifice
 Qui m'arrachant à lui vous a rendu justice ;
 Mon cœur en souffre assez pour mériter de vous
 Contre un si cher coupable un peu moins de cour-
 roux.

E L I S A B E T H.

Ai-je bien entendu ? Le perfide vous aime ,
 Me dédaigne , me brave , & contraire à moi-même ,

Je vous assurerois en l'osant secourir ,
 La douceur d'être aimée , & de me voir souffrir ?
 Non , il faut qu'il périsse , & que je sois vengée ,
 Je dois ce coup funeste à ma flamme outragée ,
 Il a trop mérité l'arrêt qui le punit ,
 Innocent ou coupable , il vous aime , il suffit.
 S'il n'a point de vrai crime , ainsi qu'on le veut
 croire ,

Sur le crime apparent je sauverai ma gloire ;
 Et la raison d'Etat , en le privant du jour ,
 Servira de prétexte à la raison d'amour.

L A D U C H E S S E.

Juste Ciel ! vous pourriez vous immoler sa vie !
 Je ne me repens point de vous avoir servie ;
 Mais , hélas ! qu'ai - je pu faire plus contre moi ,
 Pour le rendre à sa Reine & rejeter sa foi ?
 Tout parloit , m'assuroit de son amour extrême ;
 Pour mieux me l'arracher , qu'auriez - vous fait vous-
 même ?

E L I S A B E T H.

Moins que vous ; pour lui seul , quoi qu'il fût ar-
 rivé ,

Toujours tout mon amour se seroit conservé.
 En vain de moi tout autre eût eu l'ame charmée ,
 Point d'hymen ; mais enfin je ne suis point aimée ,
 Mon cœur de ses dédains ne peut venir à bout ;
 Et dans ce désespoir , qui peut tout , ose tout.

L A D U C H E S S E.

Ah ! faites - lui paroître un cœur plus magnanime ,
 Ma sévère vertu lui doit - elle être un crime ?
 Et l'aide qu'à vos feux j'ai cru devoir offrir ,
 Vous le fait - elle voir plus digne de périr ?

E L I S A B E T H.

J'ai tort , je le confesse , & quoi que je m'emporte ;
 Je sens que ma tendresse est toujours la plus forte.
 Ciel , qui me réservez à des malheurs sans fin ,
 Il ne manquoit donc plus à mon cruel destin ,

Que de ne souffrir pas dans cette ardeur fatale
 Que je fusse en pouvoir de haïr ma rivale !
 Ah , que de la vertu les charmes sont puissans !
 Duchesse , c'en est fait , qu'il vive , j'y consens ;
 Par un même intérêt vous craignez & je tremble ,
 Pour lui , contre lui-même unissons - nous ensemble ;

Tirons - le du péril qui ne peut l'alarmer ,
 Toutes deux pour le voir , toutes deux pour l'aimer ;
 Un prix bien inégal nous en payera la peine.
 Vous aurez tout son cœur , je n'aurai que sa haine ;
 Mais n'importe , il vivra ; son crime est pardonné ,
 Je m'oppose à sa mort ; mais l'arrêt est donné ,
 L'Angleterre le sçait , la Terre toute entière
 D'une juste surprise en fera la matière ;
 Ma gloire dont toujours il s'est rendu l'appui
 Veut qu'il demande grace , obtenez - le de lui.
 Vous avez sur son cœur une entière puissance ,
 Allez , pour le soumettre usez de violence ,
 Sauvez - le , sauvez - moi , dans le trouble où je suis
 M'en reposer sur vous est tout ce que je puis.

Fin du troisieme Acte.





A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

L E C O M T E.

JE dois beaucoup sans doute au souci qui t'amène ;

Mais enfin tu pouvois t'épargner cette peine.
Si l'arrêt qui me perd te semble à redouter ,
J'aime mieux le souffrir que de le mériter.

T I L N E Y.

De cette fermeté souffrez que je vous blâme.
Quoique la mort jamais n'ébranle une grande ame ,
Quand il nous la faut voir , par des arrêts sanglans ,
Dans son triste appareil approcher à pas lents. . .

L E C O M T E.

Je ne le cèle point , je croyois que la Reine
A me sacrifier dût avoir quelque peine.
Entrant dans le Palais , sans peur d'être arrêté ,
J'en faisois pour ma vie un lieu de sûreté.
Non qu'enfin , si mon sang a tant de quoi lui plaire ;
Je vois avec regret qu'on l'ose satisfaire ;
Mais pour verser ce sang tant de fois répandu ,
Peut-être un échafaud ne m'étoit-il pas dû.
Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire ;
Elle veut l'oublier , j'ai regret à sa gloire ,
J'ai regret qu'aveuglée elle attire sur soi
La honte qu'elle croit faire tomber sur moi.
Le Ciel m'en est témoin , jamais sujet fidele
N'eut pour sa Souveraine un cœur si plein de zele.

360 LE COMTE D'ESSEX,

Je l'ai fait éclater en cent & cent combats ;
 On aura beau le taire , ils ne le tairont pas.
 Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien servie ;
 Du moins je méritois qu'elle eût soin de ma vie.
 Pour la voir contre moi si fierement s'armer ,
 Le crime n'est pas grand de n'avoir pu l'aimer.
 Le penchant fut toujours un mal inévitable ;
 S'il entraîne le cœur , le sort en est coupable ;
 Et tout autre oubliant un si léger chagrin ,
 Ne m'autoit pas puni des fautes du destin.

T I L N E Y.

Vos froideurs , je l'avoue ont irrité la Reine ;
 Mais daignez l'adoucir , & sa colere est vaine.
 Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît ,
 C'est vous - même , c'est vous qui donnez votre arrêt.
 Par vous , dit-on , l'Irlande à l'attentat s'anime :
 Que le crime soit faux , il est connu pour crime ;
 Et quand pour vous sauver elle vous tend les bras ,
 Sa gloire veut au moins que vous fassiez un pas ,
 Que vous. . .

L E C O M T E.

Ah ! s'il est vrai qu'elle songe à sa gloire ,
 Pour garantir son nom d'une tache trop noire ,
 Il est d'autres moyens où l'équité consent ,
 Que de se relâcher à perdre un innocent ,
 On n'ose m'accuser ; que sa colere accable
 Des témoins subornés qui me rendent coupable ;
 Cécile les entend , & les a suscités ;
 Raleg leur a fourni toutes leurs faussetés ;
 Que Raleg , que Cécile , & ceux qui leur ressem-
 blent ,
 Ces infames sous qui tous les gens de bien tremblent ,
 Par la main d'un bourreau , comme ils l'ont mérité ,
 Lavent dans leur vil sang leur infidélité.
 Alors en répandant ce sang vraiment coupable ,
 La Reine aura fait rendre un arrêt équitable ;

Alors

Alors de sa rigueur le foudroyant éclat ,
 Affermissant sa gloire , aura sauvé l'Etat ;
 Mais sur moi , qui maintiens la grandeur souve-
 raine ,

Du crime des méchans faire tomber la peine ,
 Souffrir que contre moi des écrits contrefaits. . .
 Non , la postérité ne le croira jamais :
 Jamais on ne pourra se mettre en la pensée
 Que de ce qu'on me doit la mémoire effacée
 Ait laissé l'imposture en pouvoir d'accabler. . .
 Mais la Reine le voit , & le voit sans trembler ;
 Le péril de l'Etat n'a rien qui l'inquiète ,
 Je dois être content , puisqu'elle est satisfaite ,
 Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas
 Qui lui coûte sa gloire , & ne l'étonne pas.

T I L N E Y.

Et ne l'étonne pas ! Elle s'en désespère ,
 Blâme votre rigueur , condamne sa colere ,
 Pour rendre à son esprit le calme qu'elle attend .
 Un mot à prononcer vous coûteroit-il tant ?

L E C O M T E.

Je crois que de ma mort le coup lui sera rude ,
 Qu'elle s'accusera d'un peu d'ingratitude.
 Je n'ai pas , on le sçait , mérité mes malheurs ;
 Mais le temps adoucit les plus vives douleurs.
 De ses tristes remords si ma perte est suivie ,
 Elle souffriroit plus à me laisser la vie.
 Foible à vaincre ce cœur qui lui devient suspect ;
 Je ne pourrois pour elle avoir que du respect ;
 Tout rempli de l'objet qui s'en est rendu maître ,
 Si je suis criminel , je voudrois toujours l'être ;
 Et sans doute il est mieux qu'en me privant du
 jour ,

Sa haine , quoiqu'injuste , éteigne son amour.

T I L N E Y.

Quoi ! je n'obtiendrai rien ?

Tome II.

Q

362 LE COMTE D'ESSEX,
LE COMTE.

Tu redoubles ma peine ,

C'est assez.

T I L N E Y.

Mais enfin que dirai-je à la Reine ?

LE COMTE.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaud est prêt ,
Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt ,
Et qu'innocent d'ailleurs , je tiens cette mort chère
Qui me fera bientôt cesser de lui déplaire.

T I L N E Y.

Je vais la retrouver ; mais encore une fois ,
Par ce que vous devez...

LE COMTE.

Je sçais ce que je dois.

Adieu. Puisque ma gloire à ton zele s'oppose ,
De mes derniers momens souffre que je dispose ;
Il m'en reste assez peu pour me laisser au moins
La triste liberté d'en jouir sans témoins.



S C E N E I I.

LE COMTE *seul.*

O Fortune , ô grandeur , dont l'amorce flatteuse
Surprend , touche , éblouit une ame ambitieuse ,
De tant d'honneurs reçus c'est donc là tout le fruit ?
Un long temps les amasse , un moment les détruit ;
Tout ce que le destin le plus digne d'envie
Peut attacher de gloire à la plus belle vie ,
J'ai pu me le promettre , & pour le mériter ,
Il n'est projet si haut qu'on ne m'ait vu tenter ;
Cependant aujourd'hui , se peut-il qu'on le croie ?
C'est sur un échafaud que la Reine m'envoie :
C'est là qu'aux yeux de tous m'imputant des for-
faits...

S C E N E I I I.

LE COMTE D'ESSEX, SALSBURY.

L E C O M T E.

HÉ bien , de ma faveur vous voyez les effets.
Ce fier Comte d'Essex dont la haute fortune
Attiroit de flatteurs une foule importune ,
Qui vit de son bonheur tout l'univers jaloux ,
Abattu , condamné , le reconnoissez - vous ?
Des lâches , des méchans , victime infortunée ,
J'ai bien en un moment changé de destinée !
Tout passe ; & qui m'eût dit , après ce qu'on m'a vu ,
Que je l'eusse éprouvé , je ne l'aurois pas cru.

S A L S B U R Y.

Quoique vous éprouviez que tout change , tout
passe ,
Rien ne change pour vous , si vous vous faites grace.
Je viens de voir la Reine , & ce qu'elle m'a dit ,
Montre assez que pour vous l'amour toujours agit ;
Votre seule fierté qu'elle voudroit abattre ,
S'oppose à ses bontés , s'obstine à les combattre.
Contraignez - vous ; un mot qui marque un cœur
soumis ,
Vous va mettre au - dessus de tous vos ennemis.

L E C O M T E.

Quoi ! quand leur imposture indignement m'ac-
cable ,
Pour les justifier je me rendrai coupable ;
Et par mon lâche aveu , l'univers étonné
Apprendra qu'ils m'aurent justement condamné !

Q ij

En lui parlant pour vous , j'ai peint votre innocence ;

Mais enfin elle cherche un aide à sa clémence.

C'est votre Reine , & quand pour fléchir son courroux

Elle ne veut qu'un mot , le refuserez - vous ?

L E C O M T E.

Oui , puisqu'enfin ce mot rendroit ma honte extrême.

J'ai vécu glorieux , & je mourrai de même ,

Toujours inébranlable , & dédaignant toujours

De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

S A L S B U R Y.

Vous moutrez glorieux ! Ah Ciel ! pouvez - vous croire

Que sur un échafaud vous sauviez votre gloire ?

Qu'il ne soit pas honteux à qui s'est vu si haut . . .

L E C O M T E.

Le crime fait la honte , & non pas l'échafaud ;

Ou si dans mon arrêt quelque infamie éclate ,

Elle est , lorsque je meurs , pour une Reine ingrate ;

Qui voulant oublier cent preuves de ma foi ,

Ne mérita jamais un sujet tel que moi.

Mais la mort m'étant plus à souhaiter qu'à craindre ;

Sa rigueur me fait grace , & j'ai tort de m'en plaindre.

Après avoir perdu ce que j'aimois le mieux ,

Confus , désespéré , le jour m'est odieux.

A quoi me serviroit cette vie importune ,

Qu'à m'en faire toujours mieux sentir l'infortune ?

Pour la seule Duchesse il m'auroit été doux

De passer . . . Mais , hélas ! un autre est son époux :

Un autre dont l'amour moins tendre , moins fidele . . .

Mais elle doit sçavoir mon malheur , qu'en dit - elle ?

Me flattai - je en croyant qu'un reste d'amitié

Lui fera de mon sort prendre quelque pitié ?

Privé de son amour pour moi si plein de charmes ,
 Je voudrois bien du moins avoir part à ses larmes.
 Cette austere vertu qui soutient son devoir ,
 Semble à mes tristes vœux en défendre l'espoir :
 Cependant contre moi quoi qu'elle ose entreprendre ,
 Je les paie assez cher pour y pouvoir prétendre ;
 Et l'on peur , sans se faire un trop honteux effort ,
 Pleurer un malheureux dont on cause la mort..

S A L S B U R Y.

Quoi ! ce parfait amour , cette pure tendresse ,
 Qui vous fit si long - temps vivre pour la Duchesse ,
 Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit souffrir ,

Ne vous arrache point ce dessein de mourir ?
 Pour vous avoir aimé , voyez ce que lui coûte
 Le cruel sacrifice. . .

L E C O M T E.

Elle m'aima sans doute ;
 Et sans la Reine , hélas ! j'ai lieu de présumer
 Qu'elle eût fait à jamais son bonheur de m'aimer.
 Tout ce qu'un bel objet d'un cœur vraiment fidele
 Peut attendre d'amour , je le sentis pour elle ;
 Et peut - être mes soins , ma constance , ma foi ,
 Méritoient les soupirs qu'elle a perdus pour moi ;
 Nulle félicité n'eût égalé la nôtre ,
 Le Ciel y met obstacle , elle vit pour un autre ,
 Un autre a tout le bien que je crus acquérir ,
 L'hymen le rend heureux , c'est à moi de mourir.

S A L S B U R Y.

Ah ! Si pour satisfaire à cette injuste envie ,
 Il vous doit être doux d'abandonner la vie ,
 Perdez - la , mais au moins que ce soit en héros ;
 Allez de votre sang faire rougir les flots ,
 Allez dans les combats où l'honneur vous appelle ,
 Cherchez , suivez la gloire , & périssez pour elle.
 C'est là qu'à vos pareils il est beau d'affronter
 Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

366 LE COMTE D'ESSEX,
LE COMTE.

Quand contre un monde entier armé pour ma défaite ,

J'irois seul défier la mort que je souhaite ,
Vers elle j'aurois beau m'avancer sans effroi ,
Je suis si malheureux qu'elle fuirait de moi.
Puisqu'ici sûrement elle m'offre son aide ,
Pourquoi de mes malheurs différer le remède ?
Pourquoi lâche & timide , arrêtant le courroux. . .



S C E N E I V.

SALSBURY, LE COMTE D'ESSEX,
LA DUCHESSE, *Suite de la Duchesse.*

S A L S B U R Y.

Venez , venez , Madame , on a besoin de vous.
Le Comte veut périr ; raison , justice , gloire ,
Amitié , rien ne peut l'obliger à me croire.
Contre son désespoir si vous vous déclarez ,
Il cédera sans doute & vous triompherez.
Désarmez sa fierté , la victoire est facile ;
Accablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile ,
Je vous laisse avec lui prendre soin de ses jours ,
Et cours voir s'il n'est point ailleurs d'autre secours.



S C E N E V.

L A D U C H E S S E , L E C O M T E
D' E S S E X , *Suite de la Duchesse.*

L E C O M T E.

Quelle gloire , Madame , & combien doit l'en-
vie

Se plaindre du bonheur des restes de ma vie ,
Puisqu'avant que je meure on me souffre en ce lieu
La douceur de vous voir & de vous dire adieu !
Le destin qui m'abat n'eût osé me poursuivre ,
Si le Ciel m'eût pour vous rendu digne de vivre.
Ce malheur me fait seul mériter le trépas ,
Il en donne l'arrér , je n'en murmure pas ,
Je cours l'exécuter , quelque dur qu'il puisse être ,
Trop content si ma mort vous fait assez connoître
Que jusques à ce jour jamais cœur enflammé
N'avoit , en se donnant , si fortement aimé.

L A D U C H E S S E.

Si cet amour fut tel que je l'ai voulu croire ,
Je le connoîtrai mieux , quand tout à votre gloire ,
Dérobant votre tête à vos persécuteurs ,
Vous vivrez redoutable à d'infames flatteurs.
C'est par le souvenir d'une ardeur si parfaite ,
Que tremblant des périls où mon malheur vous jette ,
J'ose vous demander , dans un si juste effroi ,
Que vous sauviez des jours que j'ai comptés à moi.
Douceur trop peu goûtée , & pour jamais finie !
J'en faisois vanité , le Ciel m'en a punie.
Sa rigueur s'étudie assez à m'accabler ,
Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

Q iv

De mes jours , il est vrai , l'excès de ma tendresse ;
 En vous les consacrant , vous rendit la maîtresse ;
 Je vous donnai sur eux un pouvoir absolu ,
 Et vous l'auriez encor si vous l'aviez voulu.
 Mais dans une disgrâce en mille maux fertile ,
 Qu'ai-je affaire d'un bien qui vous est inutile ?
 Qu'ai-je affaire d'un bien que le choix d'un époux
 Ne vous laissera plus regarder comme à vous ?
 Je l'aimois pour vous seule , & votre hymen funeste ;
 Pour prolonger ma vie , en a détruit le reste.
 Ah , Madame , quel coup ! Si je ne puis souffrir
 L'injurieux pardon qu'on s'obstine à m'offrir ,
 Ne dites point , hélas ! que j'ai l'ame trop fiere ;
 Vous m'avez à la mort condamné la première ,
 Et refusant ma grace , amant infortuné ,
 J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

L A D U C H E S S E.

Cruel , est-ce donc peu qu'à moi-même arrachée ;
 A vos seuls intérêts je me sois attachée ?
 Pour voir jusqu'où sur moi s'étend votre pouvoir ,
 Voulez-vous triompher encor de mon devoir ?
 Il chancelle , & je sens qu'en ses rudes alarmes
 Il ne peut mettre obstacle à de honteuses larmes ,
 Qui de mes tristes yeux s'apprêtant à couler ,
 Auront pour vous fléchir plus de force à parler.
 Quoiqu'elles soient l'effet d'un sentiment trop tendre ,
 Si vous en profitez , je veux bien les répandre.
 Par ces pleurs que peut-être en ce funeste jour
 Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour ,
 Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte
 Pour l'objet le plus cher y peut porter d'atteinte ;
 Enfin par ses sermens tant de fois répétés ,
 De suivre aveuglément toutes mes volontés ,

Sauvez-vous , sauvez-moi du coup qui me menace.
 Si vous êtes soumis , la Reine vous fait grace ;
 Sa bonté qu'elle est prête à vous faire éprouver ,
 Nè veut. . .

L E C O M T E.

Ah ! Qui vous perd n'a rien à conserver,
 Si vous aviez flatté l'espoir qui m'abandonne ,
 Si n'étant point à moi , vous n'étiez à personne ,
 Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux.
 M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux ,
 Pour vous garder ce cœur où vous seul avez place ,
 Cent fois , quoiqu'innocent , j'aurois demandé grace ;
 Mais vivre , & voir sans cesse un rival odieux. . .
 Ah ! Madame , à ce nom je deviens furieux ;
 De quelque emportement si ma rage est suivie ,
 Il peut être permis à qui sort de la vie.

L A D U C H E S S E.

Vous sortez de la vie ? Ah ! Si ce n'est pour vous ,
 Vivez pour vos amis , pour la Reine , pour tous ,
 Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne ;
 Si c'est peu de prier , je le veux , je l'ordonne.

L E C O M T E.

Cessez en l'ordonnant , cessez de vous trahir ;
 Vous m'estimeriez moins , si j'osois obéir.
 Je n'ai pas mérité le revers qui m'accable ,
 Mais je meurs innocent , & je vivrois coupable.
 Toujours plein d'un amour dont sans cesse en tous
 lieux

Le triste accablement paroîtroit à vos yeux ,
 Je tâcherois d'ôter votre cœur , vos tendresses
 A l'heureux. . . Mais pourquoi ces indignes foibles-
 ses :

Voyons , voyons , Madame , accomplir sans effroi
 Les ordres que le Ciel a donnés contre moi.
 S'il souffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie ,
 Du moins il ne peut voir de taches dans ma vie.

Q. v.

370 LE COMTE D'ESSEX,
Tout le temps qu'à mes jours il avoit destiné ,
C'est vous & mon pays à qui je l'ai donné.
Votre hymen , des malheurs pour moi le plus infigne ,
M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne ,
Que j'eus tort quand j'osai prétendre à votre foi ,
Et mon ingrat pays est indigne de moi.
J'ai prodigué pour lui cette vie , il me l'ôte ;
Un jour peut-être , un jour il connoîtra sa faute ;
Il verra par les maux qu'on lui fera souffrir. . .

S C E N E V I.

LA DUCHESSE , LE COMTE D'ESSEX ,
CROMER , GARDES , *Suite de la Duchesse.*

LE COMTE.

MAis , Madame , il est temps que je songe à mourir ,
On s'avance , & je vois sur ces tristes visages
De ce qu'on veut de moi de pressans témoignages.
Partons , me voilà prêt. Adieu , Madame , il faut
Pour contenter la Reine aller sur l'échafaud.

LA DUCHESSE.

Sur l'échafaud ? Ah , Ciel ! Quoi , pour toucher votre
ame ,
La pitié. . . Soutiens-moi. . .

LE COMTE.

Vous me plaiguez , Madame ,
Veuille le juste Ciel , pour prix de vos bontés ,
Vous combler & de gloire & de prospérités ,

Et répandre sur vous tout l'éclat qu'à ma vie
Par un arrêt honteux ôte aujourd'hui l'envie.
Avancez , je vous suis. * Prenez soin de ses jours ,
L'état où je la laisse , a besoin de secours.

* (à une suivante de la Duchesse.)

Fin du quatrieme Acte.





A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

E L I S A B E T H , T I L N E Y.

E L I S A B E T H.

L'Approche de la mort n'a rien qui l'intimide ?
 Prêt à sentir le coup , il demeure intrépide ?
 Et l'ingrat , dédaignant mes bontés pour appui ,
 Peut ne s'étonner pas , quand je tremble pour lui ?
 Ciel ! Mais en lui parlant , as-tu bica sçu lui peindre
 Et tout ce que je puis & tout ce qu'il doit craindre ?
 Sçait-il quels durs ennuis mon triste cœur ressent ?
 Que dit-il ?

T I L N E Y.

Que toujours il vécut innocent ,
 Et que si l'imposture a pu se faire croire ,
 Il aime mieux périr que de trahir sa gloire.

E L I S A B E T H.

Aux dépens de la mienne il veut , le lâche , il veut
 Montrer que sur sa Reine il connoît ce qu'il peut ;
 De cent crimes nouveaux fut sa fierté suivie ,
 Il sçait que mon amour prendra soin de sa vie.
 Pour vaincre son orgueil prompt à tout employer ,
 Jusques sur l'échafaud je voulois l'envoyer ,
 Pour dernière espérance essayer le remède ;
 Mais la honte est trop forte , il vaut mieux que je
 cede ,
 Que sur moi , sur ma gloire , un changement si
 prompt
 D'un arrêt mal donné fasse tomber l'affront.

Cependant quand pour lui j'agis contre moi-même ,
Pour qui le conserver ? Pour la Duchesse , il l'aime.

T I L N. E Y.

Où Duchesse ?

E L I S A B E T H.

Oui , Suffolc fut un nom emprunté ,
Pour cacher un amour qui n'a point éclaté.
La Duchesse l'aima ; mais sans m'être infidèle ,
Son hymen l'a fait voir , je ne me plains point d'elle.
Ce fut pour l'empêcher , que courant au Palais ,
Jusques à la révolte il poussa ses projets.
Quoique l'emportement ne fut pas légitime ,
L'ardeur de s'élever n'eut point de part au crime ;
Et l'Irlandois , par lui , dit-on , favorisé ,
L'a pu rendre suspect d'un accord supposé.
Il a des ennemis , l'imposture a ses ruses ,
Et quelquefois l'envie. . . Ah , foible , tu l'excuses ?
Quand aucun attentat n'auroit noirci sa foi ,
Qu'il seroit innocent , peut-il l'être pour toi ?
N'est-il pas , n'est-il pas ce sujet téméraire
Qui faisant son malheur d'avoir trop sçu te plaire ,
S'obstine à préférer une honteuse fin
Aux honneurs dont ta flamme eût comblé son destin ?
C'en est trop , puisqu'il aime à périr , qu'il périsse.



S C E N E I I.

ELISABETH, TILNEY,
LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH! grace pour le Comte , on le mene au sup-
plice.

ELISABETH.

Au supplice ?

LA DUCHESSE.

Oui , Madame , & je crains bien , hélas !
Que ce moment ne soit celui de son trépas.

ELISABETH à *Tilney*.

Qu'on l'empêche , cours , vole , & fais qu'on le
ramene.

Je veux , je veux qu'il vive.

S C E N E I I I.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

ENfin , superbe Reine ,
Son invincible orgueil te réduit à céder ,
Sans qu'il demande rien tu veux tout accorder.
Il vivra , sans qu'il doive à la même priere
Ces jours qu'il n'employera qu'à te rendre moins
fiere ,
Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaissement
Où te porte un amour qu'il brave impunément.

Tu n'es plus cette Reine autrefois grande , auguste ;
Ton cœur s'est fait esclave , obéis , il est juste.
Cessez de soupirer , Duchesse , je me rends ,
Mes bontés de ses jours vous sont de sûrs garans.
C'est fait , je lui pardonne.

L A D U C H E S S E.

Ah ! que je crains , Madame ,
Que son malheur trop tard n'ait attendri votre ame !
Une secrète horreur me le fait pressentir.
J'étois dans la prison d'où je l'ai vu sortir ,
La douleur qui des sens m'avoit ôté l'usage ,
M'a du temps près de vous fait perdre l'avantage ;
Et ce qui doit sur - tout augmenter mon souci ,
J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.
De votre cabinet , quand je me suis montrée ,
Il a presque voulu me défendre l'entrée.
Sans doute il n'étoit là qu'afin de détourner
Les avis qu'il a craint qu'on ne vous vînt donner.
Il hait le Comte , & prête au parti qui l'accable
Contre ce malheureux un secours redoutable.
On vous aura surprise , & tel est de mon sort....

E L I S A B E T H.

Ah ! si ses ennemis avoient hâté sa mort ,
Il n'est ressentiment , ni vengeance assez prompte
Qui me pût....

S C E N E I V.

ELISABETH , LA DUCHESSE ,
C E C I L E.

E L I S A B E T H.

Approchez ; qu'avez-vous fait du Comte ?
On le mene à la mort , m'a - t - on dit.

Son trépas

Importe à votre gloire ainsi qu'à vos Eras ,
Et l'on ne peut trop tôt prévenir par sa peine
Ceux qu'un appui si fort à la révolte entraîne.

E L I S A B E T H.

Ah ! Je commence à voir que mon seul intérêt
N'a pas fait l'équité de ce cruel arrêt.

Quoi ! L'on sçait que tremblante à souffrir qu'on le
donne ,

Je ne veux qu'éprouver si sa fierté s'étonne ;
C'est moi sur cet arrêt que l'on doit consulter ,
Et sans que je le signe , on l'ose exécuter.
Je viens d'envoyer l'ordre afin que l'on arrête ;
S'il arrive trop tard , on payera sa tête ;
Et de l'injure faite à ma gloire , à l'Etat ,
D'autre sang , mais plus vil , expiera l'attentat.

C E C I L E.

Cette perte pour vous sera d'abord amère ;
Mais vous verrez bientôt qu'elle étoit nécessaire.

E L I S A B E T H.

Qu'elle étoit nécessaire ! Otez-vous de mes yeux ,
Lâche , dont j'ai trop cru l'avis pernicieux.
La douleur où je suis ne peut plus se contraindre ,
Le Comte par sa mort vous laisse tout à craindre ;
Tremblez pour votre sang si l'on répand le sien.

C E C I L E.

Ayant fait mon devoir , je puis ne craindre rien ,
Madame , & quand le temps vous aura fait connoître
Qu'en punissant le Comte , on n'a puni qu'un traître ,
Qu'un sujet infidèle . . .

E L I S A B E T H.

Il l'étoit moins que toi ;

Qui t'armant contre lui t'es armé contre moi.
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entreprise ;
Tu m'as par tes conseils honteusement surprise ,
Tu m'en feras raison.

Ces violens éclats. . . .

E L I S A B E T H.

Va , fors de ma présence , & ne replique pas.

S C E N E V.

E L I S A B E T H , L A D U C H E S S E.

E L I S A B E T H.

DUchesse , on m'a trompée , & mon ame interdite

Veut en vain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.

Ce que je viens d'entendre explique mon malheur :

Ces témoins écoutés avec tant de chaleur ,

L'arrêt si-tôt rendu , cette peine si prompte ,

Tout m'apprend , me fait voir l'innocence du
Comte ;

Et pour joindre à mes maux un tourment infini ,

Peut-être je l'apprends après qu'il est puni.

Durs , mais trop vains remords ! Pour commencer
ma peine ,

Traitez-moi de rivale , & croyez votre haine ;

Condamnez , détestez ma barbare rigueur ,

Par mon aveugle amour je vous coûte son cœur ,

Et mes jaloux transports favorisant l'envie ,

Peut-être encor , hélas ! vous coûteront sa vie.



S C E N E V I.

ELISABETH, LA DUCHESSE,
TILNEY.

ELISABETH.

Q Uoi ! déjà de retour ? As-tu tout arrêté ?
A-t-on reçu mon ordre ? Est-il exécuté ?

TILNEY.

Madame. . . .

ELISABETH.

Tes regards augmentent mes alarmes.

Qu'est-ce donc ? Qu'a-t-on fait ?

TILNEY.

Jugez-en par mes larmes.

ELISABETH.

Par tes larmes ! Je crains le plus grand des malheurs ;
Ma flamme t'est connue , & tu verses des pleurs !

Auroit-on , quand l'amour veut que le Comte ob-
tienne. . . .

Ne m'apprends point sa mort , si tu ne veux la
mienne.

Mais d'une ame égarée , inutile transport !

C'en fera fait sans doute.

TILNEY.

Oui , Madame.

ELISABETH.

Il est mort ,

Et tu l'as pu souffrir ?

TILNEY.

Le cœur saisi d'alarmes ,
J'ai couru ; mais par-tout je n'ai vu que des larmes ,
Ses ennemis , Madame , ont tout précipité ,
Déjà ce triste arrêt étoit exécuté ;

Et sa pette si dure à votre ame affligée,
Permise malgré vous, ne peut qu'être vengée.

E L I S A B E T H.

Enfin ma barbarie en est venue à bout.
Duchesse, à vos douleurs je dois permettre tout ;
Plaignez - vous , éclatez. Ce que vous pourrez dire
Peut - être avancera la mort que je desiré.

L A D U C H E S S E.

Je cede à la douleur , je ne puis le celer ,
Mais mon cruel devoit me défend de parler ;
Et comme il m'est honteux de montrer par mes
larmes
Qu'en vain de mon amour il combattoit les char-
mes ,
Je vais pleurer ailleurs , après ces rudes coups ,
Ce que je n'ai perdu que par vous & pour vous.

S C E N E V I I.

E L I S A B E T H , T I L N E Y.

E L I S A B E T H.

LE Comte ne vit plus , ô Reine , injuste Reine ,
Si ton amour le perd , qu'eût pu faire ta haine ?
Non , le plus fier tyran par le sang affermi...





SCENE DERNIERE.

ELISABETH, SALSBURY, TILNEY.

ELISABETH.

HÉ bien , c'en est donc fait ? Vous n'avez plus d'ami.

SALSBURY.

Madame , vous venez de perdre dans le Comte.
Le plus grand. . .

ELISABETH.

Je le sçais , & le sçais à ma honte ;
Mais si vous avez cru que je voulois sa mort ,
Vous avez de mon cœur mal connu le transport.
Contre moi , contre tous , pour lui sauver la vie ,
Il falloit tout oser , vous m'auriez bien servie ;
Et ne jugiez - vous pas que ma triste fierté
Mendioit pour ma gloire un peu de sûreté ?
Votre foible amitié ne l'a pas entendue ,
Vous l'avez laissé faire , & vous m'avez perdue.
Me faisant avertir de ce qui s'est passé ,
Vous nous sauviez tous deux.

SALSBURY.

Hélas , qui l'eût pensé ?
Jamais effet si prompt ne suivit la menace.
N'ayant pu le résoudre à vous demander grace ,
J'assemblois ses amis pour venir à vos pieds
Vous montrer par sa mort dans quels maux vous
tombiez ,

Quand mille cris confus nous font un sûr indice
Du dessein qu'on a pris de hâter son supplice.

Je dépêche aussi-tôt vers vous de tous côtés.

E L I S A B E T H.

Ah ! Le lâche Coban les a tous arrêtés.
Je vois la trahison.

S A L S B U R Y.

Pour moi sans me connoître ,
Tout plein de ma douleur , n'en étant plus le maître ,

J'avance , & cours vers lui d'un pas précipité.
Aux pieds de l'échafaud je le trouve arrêté :
Il me voit , il m'embrasse , & sans que rien l'étonne ;
*Quoiqu'à tort , me dit-il , la Reine me soupçonne ,
Voyez-la de ma part , & lui faites sçavoir
Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir ,
Si contre ses bontés j'ai fait voir quelque audace ,
Ce n'est pas par fierté que j'ai refusé grace.
Las de vivre , accablé des plus mortels ennuis ,
En courant à la mort , ce sont eux que je suis :
Et s'il m'en peut rester quand je l'aurai soufferte ,
C'est de voir que déjà triomphant de ma perte ,
Mes lâches ennemis lui feront éprouver...*

On ne lui donne pas le loisir d'achever.
On veut sur l'échafaud qu'il paroisse , il y monte ;
Comme il se dit sans crime , il y paroît sans honte ,
Et saluant le peuple , il le voit tout en pleurs ,
Plus vivement que lui ressentir ses malheurs.
Je tâche cependant d'obtenir qu'on diffère
Tant que vous ayiez sçu ce que l'on ose faire.
Je pousse mille cris pour me faire écouter ;
Mes cris hâtent le coup que je pense arrêter.
Il se met à genoux ; déjà le fer s'appête
D'un visage intrépide il présente sa tête ,
Qui du tronc séparée...

E L I S A B E T H.

Ah ! ne dites plus rien ,

Je le sens , son trépas sera suivi du mien.

382 LE COMTE D'ESSEX , TRAG.

Fiere de tant d'honneurs , c'est par lui que je regne ,
 C'est par lui qu'il n'est rien où ma grandeur n'atteigne ;
 Par lui , par sa valeur ou tremblans ou défaits ,
 Les plus grands Potentats m'ont demandé la paix ,
 Et j'ai pu me résoudre. . . . Ah , remords inutile !
 Il meurt , & par toi seule , ô Reine trop facile !
 Après que tu dois tout à ses fameux exploits ,
 De son sang pour l'Etat répandu tant de fois ,
 Qui jamais eût pensé qu'un arrêt si funeste
 Dût sur un échafaud faire verser le reste ?
 Sur un échafaud , Ciel ! Quelle horreur ! Quel
 revers !
 Allons , Comte , & du moins aux yeux de l'univers ,
 Faisons que d'un infame & rigoureux supplice
 Les honneurs du tombeau réparent l'injustice.
 Si le Ciel à mes vœux peut se laisser toucher ,
 Vous n'aurez pas long-temps à me la reprocher.

F I N.



J U G E M E N T

D E L A T R A G É D I E

D U C O M T E D' E S S E X .

Cette Tragédie est du nombre de celles qui soutiennent & qui font honneur à la Scène Française, & elle mérite d'y tenir sa place. Le sujet en est grand, l'intrigue est bien conduite & très-simple, les personnages bien peints & bien soutenus. Il n'y a pas un Rôle foible.

Il est vrai que le fond du Sujet appartenoit à un autre : M. de la Calprenede l'avoit traité quarante ans auparavant ; mais M. T. Corneille se le rendit propre par la nouvelle tournure sous laquelle il le présente.

Cette Piece fut d'abord critiquée : une douzaine de vers négligés fit dire que le Comte d'Essex seroit plus promptement condamné en France qu'il ne l'avoit été en Angleterre, cependant les grandes Assemblées continuerent ; & il fut aisé à la célèbre Chammiellé, qui jouoit le Rôle intéressant d'Elisabeth, de faire couler des pleurs. On voulut imputer à M. T. Corneille d'avoir falsifié l'Histoire, parce qu'il ne s'étoit pas servi de l'incident d'une bague qu'on prétendoit avoir été donnée par la Reine à ce Comte, pour gage d'un pardon certain, quelque crime qu'il pût jamais commettre ; mais M. T. Corneille assuroit que cette bague étoit de l'invention de M. de la Calprenede, & qu'il n'en avoit rien lu dans aucun Historien. De plus, c'est une particularité qu'un Auteur seroit bien en droit de supprimer, quand même il l'auroit trouvée dans l'Histoire.

Fin des Chef-d'Œuvres de P. & T. CORNEILLE.











HB 14 712-68

PQ	Corneille, Pierre
1742	Les chef-d'oeuvres
A1	dramatiques de Messieurs
1780	Corneille Nouv. éd.
t.2	

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

